N° 746 40e Année Tome CCXIV 15 Août 1929

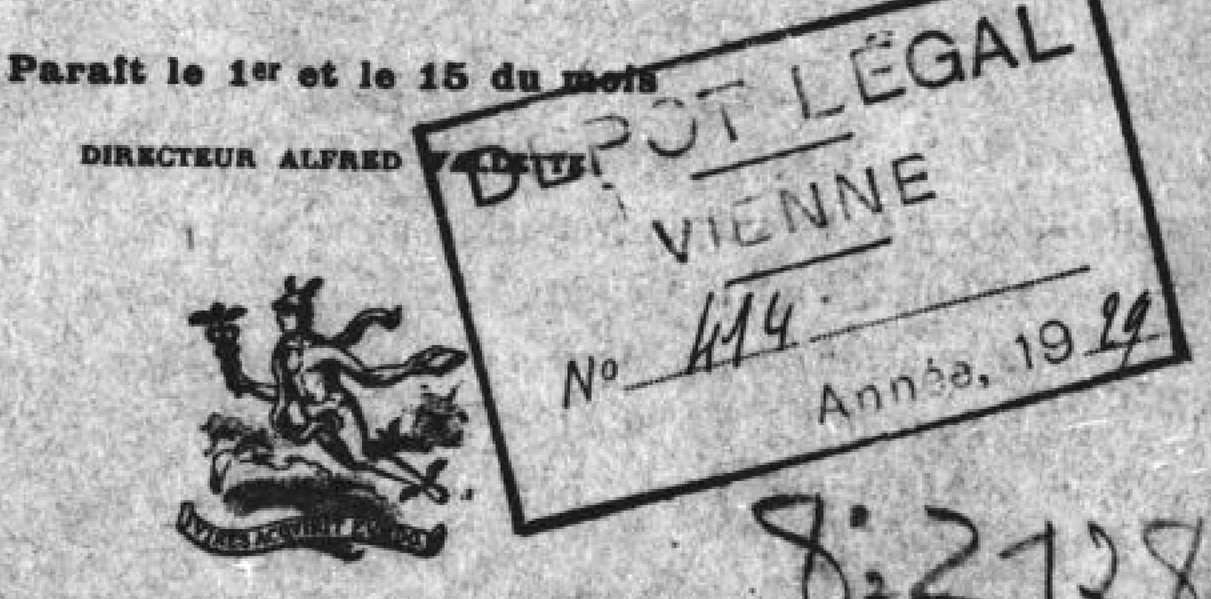
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... **4 fr.** | *Étranger*....... **4 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

AVIS A NOS ABONNÉS

Nous n'avons pas augmenté notre tarif d'abonnement depuis le premier juin 1925, bien qu'au cours de ces quatre années nous ayons successivement subi de considérables aggravations de charges. Ceux qui nous suivent, abonnés et acheteurs au numéro, n'ignorent point que nous sommes toujours les derniers à modifier nos prix. Mais il ne nous est plus possible de les maintenir. En fixant à 85 francs, à dater du premier septembre prochain, l'abonnement annuel en France, nous restons bien en deçà de l'indice 5 qui serait légitimement applicable, puisqu'en 1914 ce même abonnement était de 25 francs. Au surplus, et selon notre usage constant, nous désirons offrir à nos abonnés un moyen d'éloigner l'effet de cette mesure, et nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*, **quelle que soit leur date d'expiration,** *pourront* **jusqu'au 31 août** *être renouvelés* **au tarif d'aujourd'hui** *pour 3, 6 ou 12 mois.* Donc, non seulement les abonnements expirant à une date antérieure au 31 août sont renouvelables sans augmentation jusqu'à cette date, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure peuvent être *jusqu'au 31 août* renouvelés par anticipation pour une période partant de leur expiration. Nous devons cependant préciser qu'un abonnement *nouveau* souscrit avant le 31 août pour ne commencer que le premier septembre sera compté au nouveau tarif. Il va de soi qu'il n'est dû aucun supplément sur les abonnements en cours.

Le tarif applicable aux abonnements *nouveaux* partant du premier septembre et aux abonnements *non renouvelés* au plus tard le 31 août est le suivant :

	France et Colonies	Étranger	
		Pays accordant le 1/2 tarif postal	Pays n'accordant pas le 1/2 tarif postal
Un an	85 fr.	105 fr.	125 fr.
Six mois	46 »	56 »	66 »
Trois mois	24 »	29 »	34 »
Un numéro	5 »	5 75	6 50

Comme on le voit, le *Mercure de France* est toujours le moins cher des grands périodiques français.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATORZIÈME

15 Août — 15 Septembre 1929

15 Août — 15 Septembre 1929 Tome CCXIV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIX

CONSIDÉRATIONS SUR LE PROGRÈS

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

« Il y a désormais une question du Progrès (1). »

Durant de longues périodes de l'histoire, cette question ne s'est pas posée. Tantôt, — au cours de la période grecque pré-classique, par exemple, ou, sauf rares exceptions, au Moyen Age, parce que le passé apparaissait supérieur au présent. Tantôt, comme aux XVIIIe et XIXe siècles, en général, parce que la réalité du Progrès ne faisait pas doute pour l'immense majorité des esprits. De nos jours, au contraire, de plus en plus nombreux se comptent les penseurs, pour qui le Progrès « fait question ». « Nous ne pouvons plus croire, écrivait hier l'un d'eux (2), parlant pour beaucoup d'autres, aux théories du progrès qui ont séduit le XIXe siècle, et en vertu desquelles le proche avenir devait toujours être meilleur, plus beau, plus aimable, que le passé qui s'en va. »

I

Les théories *modernes* du Progrès ont leur origine à l'époque de la Renaissance. C'est au XVIe siècle, en présence des inventions et des découvertes de toutes sortes qui s'accumulaient dans l'ordre matériel, que des Jean

(1) E. Dupréel : *Deux Essais sur le Progrès*, p. 48.
(2) Berdiaeff : *Un nouveau Moyen Age*, p. 5.

Bodin et des Francis Bacon (3), entre autres, cessèrent de tourner leurs regards vers les seules grandeurs du passé, commencèrent à concevoir que, nonobstant la légende hellénique de l'âge d'or, et la croyance chrétienne de la chute originelle, l'humanité devait trouver son âge d'or dans l'avenir.

Cette conception faillit se « stabiliser » au siècle suivant, dont la préoccupation caractéristique est celle-ci : un progrès radical, *unique,* suffisant, peut être, vient d'être, ou va être, réalisé dans tous les domaines. « Après cela, il n'y aura plus qu'à jouir des conséquences bienfaisantes de cette institution définitive (4) ». Mais le retour à l'esprit renaissantiel se discerne dans la querelle des Anciens et des Modernes, au cours de laquelle Charles Perrault et Tassoni proclament la loi du progrès naturel, résultat normal de la nature des choses, et qui ne peut être, temporairement, tenu en échec que par des *accidents.* Toutefois, c'est le XVIIIe siècle qui a véritablement élaboré la métaphysique du Progrès, en lui donnant tout son optimisme et en en dégageant aussi les conséquences pratiques. Fontenelle, Turgot, Hume, Condorcet, Herder, Diderot, sont les principaux artisans, à des titres divers, de cette œuvre qu'ils parachèvent à tel point qu'à la fin du siècle, la philosophie du Progrès tend à devenir toute la philosophie. Elle arrive même à s'assimiler le *rousseauisme,* qui s'était d'abord affirmé, dans le *Discours sur les Sciences et les Arts,* comme une réaction (5). Et quant à Voltaire, tout le pessimisme de *Candide* ne l'empêche pas de se rallier à la métaphysique du Progrès :

> Un jour tout sera bien, voilà notre espérance.
> Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion... (6)

Avec le XIXe siècle enfin, l'esprit *progressiste* triomphant

(3) « *Antiquitas sæculi, juventus mundi* », disait Bacon, bien avant Saint-Simon et A. Comte.

(4) Dupréel, *op. cit.*, p. 20.

(5) Réaction au moins partielle, en distinguant, et en opposant, le progrès des lumières et le progrès des mœurs.

(6) Poème sur le désastre de Lisbonne.

conquiert jusqu'aux héritiers de ses adversaires de la veille. « La question ne sera plus de savoir si l'on est progressiste, mais comment on l'est (7)... » De la philosophie, — où elle se maintient, — l'idée de Progrès s'irradie dans la foi populaire, où elle s'épanouit « en un optimisme diffus ». C'est l'optimisme progressiste « qui sous-tend toute l'inspiration de la grande métaphysique romantique en Allemagne, le positivisme en France, et, plus tard, l'évolutionisme anglais (8) », Hegel, A. Comte, H. Spencer. L'idée d'évolution progressive pénètre les sciences naturelles, dès l'aube du siècle, ou même les dernières années du XVIIIe (Laplace, Darwin, Lamarck, Lund). Il y a même, en politique, des *progressistes conservateurs*. L'idée progressiste est à la base du libéralisme politique et économique. Elle imprègne la doctrine des économistes classiques. Elle inspire celle des démocrates (9). Pour les uns, comme pour les autres, le progrès est inévitable, fatal, spontané; et il est bon. Les utopistes professent, souvent à son plus haut degré, la croyance en la perfectibilité de l'homme, en la toute-puissance de la science, en l'avènement d'un mieux-être plus généralisé. Après les socialistes, les anarchistes s'enivrent de l'illusionnisme progressiste. Le marxisme, — avec son affirmation d'une évolution inéluctable, devant conduire à la société collectiviste, puis communiste, — apparaît une des formes les plus frappantes que revêt, dans les sciences sociales, ce même illusionnisme; Proudhon est un philospohe du Progrès. Mais surtout, ce sont les masses, instruites, demi-instruites, ou illettrées, qui vivent dans une ambiance saturée de l'idée de Progrès, qui en viennent à ne plus même concevoir qu'on puisse sérieusement le mettre en doute. Ceux qui affectent de le faire se donnent à eux-

(7) Dupréel, *op. cit.*, p. 32.
(8) Dupréel, *op. cit.*, p. 33.
(9) Tocqueville, en 1835, pose le principe de l'avènement inéluctable de la démocratie, et lie ces deux idées de démocratie et de progrès, qui vont, jusqu'à nos jours, rester étroitement unies pour tant d'esprits.

mêmes l'impression de jouer avec des paradoxes. Tout le monde est progressiste en Europe.

Pratiquement, c'est la métaphysique du Progrès qui apparaît sous-jacente aux réponses des économistes classiques réfutant les doctrines des adversaires du machinisme et de la grande industrie (Sismondi et ses disciples); c'est elle qui sert « de couverture morale à la conquête coloniale (10) »; c'est en son nom qu'on justifie l'impérialisme; c'est elle qu'on invoque pour affirmer le droit des peuples de haute culture à dominer l'Univers; c'est d'elle que prétendait se réclamer, hier, le peuple élu, le Herrenvolk, pour imposer son *organisation* bienfaisante aux autres nations; c'est en elle encore aujourd'hui que croient aveuglément les grands et petits hommes d'affaires d'Amérique; c'est elle qu'ils concrètent dans leurs doctrines de rationalisation, de normalisation, de taylorisation, dans leur idéal d'une humanité rendue bienheureuse par l'industrie trustifiée, lorsque chaque individu jouira d'une voiture automobile, d'une salle de bains, d'un piano, d'un terrain de sport, d'un bulletin de vote. C'est elle que, dans nos Parlements, notre presse, nos réunions publiques, nos discours officiels, glorifient, chaque jour, d'innombrables représentants de tous les partis. Conçoit-on l'état d'esprit d'un électeur moderne, français, anglais, allemand, américain, turc ou chinois, à qui l'on viendrait dire, sérieusement, que le Progrès n'existe peut-être pas? Ou, du moins, qu'il n'y a que des progrès partiels, ou temporaires, mais que rien n'est moins prouvé que le Progrès, comme loi générale de l'humanité? Le pauvre homme ne verrait dans cette assertion qu'un blasphème absurde, ou simplement une mauvaise plaisanterie. Sans doute, pendant la guerre, j'ai entendu, cent fois, les poilus s'écrier : « C'est ça, le progrès »? Mais leur plainte même était celle que le croyant élève contre son idole, celle que le *barcaiuolo* italien jette à la face du saint

(10) Dupréel, *op. cit.*, p. 39.

qui ne l'exauce pas, mais dont il n'ira pas douter pour cela.

II

Et cependant, dès l'époque de ses plus grands succès, la doctrine du Progrès rencontrait certains contradicteurs d'envergure. Et ceux-ci se sont si bien multipliés; surtout, l'on trouve parmi eux des autorités si hautes, et, dans leurs objections, des arguments si probants, que l'on peut, avec M. Dupréel, se demander « si l'apogée de la doctrine du progrès n'est pas un moment désormais historique (11) ».

Des précurseurs de cette réaction, il en est que l'éminent philosophe belge n'a pas cités, et dont certains sont cependant des esprits de premier ordre, parmi les économistes et les sociologues notamment. Par exemple, — après des auteurs plus obscurs, un Ortès, un Moser — un Stuart Mill, un Le Play, vastes intelligences, dont l'attitude réservée ou négative vis-à-vis de la notion courante du progrès apparaît plus significative que celle de littérateurs à formation mandarinale, comme les Flaubert, les Baudelaire ou les Leconte de Lisle (dont l'hostilité vis-à-vis de l'optimisme progressiste bourgeois est quand même à retenir). Rien de frappant comme le cas d'un Stuart Mill affirmant, dès 1848 (12), « qu'à la fin de ce qu'on appelle l'état progressif, se trouve *l'état stationnaire;* que tous les progrès ne servent qu'à ajourner cet état, et que chaque pas fait en avant nous en rapproche », de telle sorte qu'il est impossible d'échapper à « cette inévitable nécessité de voir le fleuve de l'industrie humaine aboutir, en fin de tout, à une mer stagnante ». Car « l'état progressif » que l'humanité essaie de réaliser ne peut constituer en réalité qu'un véritable sisyphisme écono-

(11) *Op. cit.*, p. 41.
(12) *Principes d'Economie politique*, trad. fr, p. 302.

mique et doit « finalement échouer sur les bas-fonds de la misère » : l'humanité n'a d'autre refuge, de havre sûr que dans l'organisation de « l'état stationnaire (13) ».

Très notable aussi l'attitude de Le Play, — ce sociologue dont un juge, sinon décisif, du moins compétent, l'économiste E. Villey, n'hésitait pas à affirmer qu'il était le plus grand penseur du XIX^e siècle, — et que tout lecteur impartial de la *Réforme sociale* a du moins appris à respecter. Le Play, en 1860, ne craint pas d'affirmer que la société européenne d'Occident est en décadence — la société française en particulier, et que cette décadence est bien antérieure à la Révolution; — qu'au reste, les périodes de progrès et de décadence alternent; que les nations ne sont vouées nécessairement, ni au progrès, ni à la décadence; ni au progrès, quoi qu'en pensent ceux qui croient que l'homme est naturellement porté au bien; ni à la décadence, quoi qu'en pensent ceux qui, assimilant les sociétés aux individus, les croient condamnées sans appel à passer par des phases successives de jeunesse, de maturité, de vieillesse et de décrépitude. Les doctrines de progrès fatal, ou de décadence fatale, sont aussi fausses et aussi pernicieuses l'une que l'autre. Mais surtout le *philonéisme*, fils de la métaphysique progressiste, est à redouter dans les sciences morales : l'esprit d'innovation y est aussi funeste qu'il est avantageux dans les sciences physiques. Car, dans l'ordre moral et social, il n'y a pas de principes nouveaux à découvrir. Il est à retenir, cependant, qu'adversaire de Rousseau sur presque tous les points, Le Play s'accorde avec lui pour proclamer que le progrès matériel est habituellement le prélude de la décadence morale.

(13) Cette idée n'est pas exclusivement propre à Stuart Mill, et l'on pourrait en faire l'histoire, avant et après lui. Mais il est celui qui l'a le plus nettement et positivement présentée. Et surtout, elle apparaît frappante, comme dernier mot de la pensée économique de Stuart Mill, héritier et vulgarisateur des doctrines de l'école économique anglaise, successeur de l'auteur de l'*Essai sur la richesse des Nations*. (V. R. Gonnard, *Histoire des doctrines économiques*, t. II, p. 314 et suiv.)

A la même époque que Le Play, vers le milieu du Second Empire, un autre penseur, dont il est surprenant que son talent tout particulier de frapper des formules saisissantes avec des idées très personnelles n'ait pas assuré la célébrité, — Dupont-White, — s'élevait aussi contre la théorie du Progrès spontané, anonyme, fatal, s'élaborant de lui-même à l'intérieur et au profit des masses; déclarant que « cette théorie confond l'entendement », il ajoutait : « C'est plus que de l'hypothèse, c'est du mystère (14) ». Pour lui, le progrès, quand il se réalise, — et ce n'est pas une *nécessité* qu'il se réalise, — est l'œuvre des hommes d'élite, et surtout de l'Etat, sans lequel rien d'important ni de durable ne se fait. Quant aux masses, loin d'avoir en elles une force promotrice de progrès, elles ne sont même pas capables des révolutions qui réalisent *parfois* ce progrès. Aucune conquête favorable au peuple n'a été *sa* conquête. Il n'a jamais rien gagné, que sous la conduite d'aristocrates transfuges à leur caste.

Mais s'il ne cite pas Stuart Mill, Le Play, Dupont-White (15), M. Dupréel nous signale, à la fin du XIXe siècle, l'apparition, et qui plus est, la faveur extraordinaire, des philosophies nouvelles que n'inspire plus l'idée du Progrès universel et nécessaire : le bergsonisme, qui n'est plus qu'une philosophie du *progrès limité et précaire*, le pragmatisme, l'humanisme, le pluralisme, le néo-réalisme. Dans la philosophie des sciences, grandit une réaction contre l'idée d'évolution continue et naturellement progressive, dont le darwinisme a été l'expression la plus connue (16). L'œuvre philosophique d'Henri

(14) *L'Individu et l'Etat* (1860), p. 191.

(15) Il ne cite guère non plus Gabriel Tarde, qui a, pourtant, après Renouvier, été l'adversaire de la métaphysique du progrès, conçu comme fatal, anonyme et spontané. Et cela est d'autant plus surprenant que la manière de M. Dupréel rappelle un peu, avec moins de richesse exubérante, mais non moins de puissance suggestive, celle du philosophe de Sarlat.

(16) Le nom et les travaux du professeur Vialleton trouveraient ici leur juste place.

Poincaré, quoique parfois mal interprétée « aboutit aussi à bien des réserves à l'égard de l'idée classique d'une science progressive, aux méthodes définitives, qui serait une approximation toujours plus grande par rapport à une vérité absolue (17) ». L'évolution de la pensée de Renan est significative. La foi en l'*Avenir de la Science,* titre même de son grand ouvrage de jeunesse, fléchit plus tard, surtout se dissocie d'une foi, d'abord parallèle, en l'avenir d'une humanité meilleure et plus heureuse. « Mes enfants, finit par dire, aux étudiants qui l'écoutent, le maître vieilli, il est inutile de se donner tant de mal à la tête, pour n'arriver qu'à changer d'erreur... »

Aux premières années du XX[e] siècle, la métaphysique du Progrès est fusillée de droite et de gauche, par Maurras et Daudet, comme par Georges Sorel, — qui a écrit les *Illusions du Progrès.* Dans son beau livre, trop peu connu, G. Ferrero nous montre le Progrès comme ressortissant du domaine de la *quantité,* mais non de la *qualité* :

Les qualités des choses, par exemple la beauté et la bonté, ne sont pas susceptibles de mesure précise, ni non plus, par conséquent, de comparaisons certaines. Or le Progrès suppose nécessairement un plus ou moins (18).

Donc, impossibilité d'affirmer le Progrès dans l'ordre qualitatif. Renouvier avait prédit que, — la foi au Progrès se nourrissant d'elle-même, sans recevoir aucun encouragement des faits, notre âge « en verrait disparaître les derniers partisans » (19). Ils n'ont pas disparu encore : mais leur nombre, et surtout leur qualité, se réduit de plus en plus. Dupréel fait à l'esprit progressiste l'honneur d'avoir conquis le catholicisme, sinon d'une manière théorique, « du moins en le reliant à un

(17) Dupréel, *op. cit.*, p. 43.
(18) Ferrero, *op. cit.*, p. 170.
(19) Gaston Richard : *La question sociale et le mouvement philosophique en France au XIX[e] siècle*, p. 291.

idéal pratique de Progrès continu et systématique ». Mais Ollé-Laprune répond :

Dans l'ordre des idées essentielles à l'humanité, il n'y a rien à découvrir de capital...

Péguy, dans l'un de ses plus cinglants pamphlets, ajoute :

Il faudra que M... se fasse à cette idée que nous ne faisons aucun *progrès*. Ce sont les modernes qui font des progrès. Que nous sommes bêtes une fois pour toutes. Que nous sommes aussi bêtes que saint Jean Chrysostome (20).

Et à cette jolie insolence, Jacque Rivière fait écho sur un ton plus élevé :

L'idée de Progrès est un pis-aller de l'idée de Dieu... Loin d'impliquer le Progrès, Dieu le supprime (21).

Mais la plupart de ces penseurs, — et de tant d'autres, — ne touchent à l'idée de Progrès qu'en passant, incidemment. M. Dupréel la prend corps à corps, et c'est le résultat de longues années de méditations, face à face avec ce Sphinx, que son livre vient nous donner.

De ce livre, je n'entends nullement faire une analyse complète. Je laisse délibérément de côté toute la seconde partie, qui n'est pas la moins importante aux yeux d'un économiste, puisqu'elle traite des rapports de la Population et du Progrès, — pour m'en tenir à la première, dont la portée est peut-être plus générale, en même temps que l'auteur prend soin cependant de préciser soigneusement le champ de ses recherches. Il s'agit pour lui d'apprécier la valeur et les conséquences *sociales* des progrès *techniques*. C'est, comme il le dit (22) très bien, une manière de concentrer, sur un seul point, la critique de « la philosophie du Progrès en général ». Pour cette philosophie du Progrès, pas de doute : les consé-

(20) *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, 20 juillet 1911.
(21) *A la trace de Dieu*, p. 313.
(22) *Op. cit.*, p. 49.

quences *des* progrès techniques sont bonnes; ces progrès s'additionnent en un Progrès total. Est-ce exact?

III

Trois raisons, ou plutôt trois séries de raisons de douter apparaissent. Et, premièrement, une raison tirée du principe de la *variabilité des fins*, qui domine toute la philosophie de la technique.

Il faut entendre par là que, lorsqu'une technique perfectionnée nous permet de mieux atteindre le but cherché, l'homme cherche immédiatement à atteindre des buts nouveaux. (Exemples frappants dans le domaine des moyens de transport et de leurs progrès successifs.) A première vue, rien là d'inquiétant pour les champions de la métaphysique du Progrès : ils répondront que c'est précisément dans cette possibilité de viser des fins nouvelles que la bienfaisance du Progrès apparaît. Mais M. Dupréel fait observer d'abord qu'il y a *renoncement corrélatif à des fins anciennes;* que les fins nouvelles s'imposent à qui ne les aurait pas choisies de son plein gré; que, surtout, la conquête des fins nouvelles implique *fléchissement régulier de la valeur des fins anciennes.* (Exemple du voyage d'Italie, jadis brevet de distinction, — devenu vulgaire par sa facilité et sa fréquence.) Bien plus, la dégradation des fins anciennes aboutit, chez les esprits les plus distingués, à se proposer des fins nouvelles, qui peuvent être, intrinsèquement, inférieures, et non supérieures, aux premières. La ruée du tourisme démocratisé vers les plus beaux sites du monde en chasse les artistes et les penseurs, qui vont chercher la paix et la solitude nécessaire, dans des endroits moins splendides, mais moins envahis. Chaque fois qu'une fin devient plus facile et plus assurée, la raison que l'homme a de se la proposer tend à s'abolir, car elle cesse d'être entou-

rée de prestige, et sa conquête, de mérite et de distinction.

Chaque innovation apporte une valeur et en dégrade une. Dès lors, la question peut se poser, pour chaque cas particulier, du degré de bienfaisance et du degré d'opportunité d'un progrès technique déterminé (23).

D'autre part, les progrès techniques se traduisent par une amélioration de confort, une suppression d'effort ou de peine. Mais il arrive qu'ils font naître, ou durer, un désordre relatif. Par exemple, le perfectionnement des moyens de transport permet à une partie de l'Europe de se nourrir du blé de l'Amérique. Que serait-il arrivé, se demande M. Dupréel, si ces moyens de transport n'avaient fait aucun progrès depuis deux ou trois siècles? Le blé du Canada ne pourrait venir alimenter l'Europe. Mais, vraisemblablement, la pléthore de la population de celle-ci aurait entraîné une émigration appropriée, à laquelle les anciens moyens de transport auraient suffi. Le Canada n'exporterait pas de blé; mais la population serait, sur le globe, mieux répartie qu'elle ne l'est.

Et j'ajouterai qu'il en est des progrès, en matière de technique sociale, comme en matière de technique industrielle. L'assurance contre le chômage retient, en Grande-Bretagne, un million et demi de travailleurs, que jadis le besoin aurait forcés à s'expatrier. Ici, encore, un progrès technique fait naître, ou durer, un désordre. D'une façon générale, l'esprit progressiste porte son effort vers l'amélioration du milieu, plutôt que celle de l'individu; il dispense du recours à l'effort sur soi. Il prend le contrepied du conseil d'Horace :

Non mihi res, sed me rebus submittere conor.

« Le changement, relégué dans les choses, dispense l'individu de changer (24). » L'esprit de la morale est

(23) *Op. cit.*, p. 59.
(24) Dupréel, *op. cit.*, p. 64.

contraire : « Se vaincre, plutôt que la fortune », disait Descartes, après les Stoïciens (25). La technique matérielle, en se perfectionnant, tend à évincer cette autre technique, — celle de l'effort exercé par l'individu sur soi-même (26). » Plus nous rendons la nature confortable à l'homme, plus nous risquons de le gâter. « Le progrès, au sens ordinaire, tend à abolir la morale : ce n'est pas sa faute, s'il n'y réussit pas. »

En somme, étant donné le principe de la *variabilité des fins,* il est impossible d'accepter une réponse optimiste à la question posée sur la valeur et les effets moraux et sociaux des progrès techniques, — sans que, d'ailleurs, une réponse exactement inverse s'impose. Les progrès techniques introduisent des fins nouvelles : or, la question reste, dans chaque cas, à traiter, de savoir si elles valent mieux que les anciennes; ces fins nouvelles peuvent ne pas procurer à l'homme plus de bonheur que les anciennes. Et, qui plus est, le progrès technique peut correspondre à un amoindrissement des valeurs morales individuelles. *Ce qui demeure d'un progrès technique, c'est un changement; ce n'est pas forcément un bien* (27). Et l'accumulation de ces progrès partiels ne fait pas nécessairement un progrès total, une *somme* de progrès.

IV

Lorsque nous réalisons un grand progrès technique, « nous ne savons pas ce que nous faisons (28) » : nous ignorons quelles seront ses conséquences morales, bonnes ou mauvaises. Du moins peuvent-elles, *a priori,* être de l'une ou de l'autre sorte. Que s'il s'agit de conséquences d'ordre artistique, la situation est pire. Pour M. Dupréel, il y a bel et bien conflit entre l'art et l'in-

(25) *Id.*, p. 65.
(26) *Id.*, p. 66.
(27) *Id.*, p. 67.
(28) *Id.*, p. 70.

dustrie progressive; conflit marqué déjà par le fait que, depuis trois siècles, ce sont les artistes qui ont fourni, le plus constamment, les adversaires de l'optimisme progressiste, et que l'apogée de celui-ci a coïncidé avec l'effondrement du goût artistique en Europe (fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle).

La technique progressive permet d'obtenir un accroissement de richesse, — mais *au prix d'une indisponibilité relative de cette richesse accrue.* Cette richesse s'emploie dans le renouvellement des capitaux et l'accroissement des entreprises, au lieu d'aller, comme jadis, se dépenser à la création d'œuvres d'art. Le passé bâtissait des cathédrales. Nous bâtissons des usines et des gares. Notre argent crée peu de beauté. Il y a une certaine incompatibilité entre les progrès continuels de la technique et les réalisations heureuses du labeur artistique.

Ces mêmes progrès techniques engendrent une crise du goût et l'impossibilité de la création d'un style.

Qu'appelle-t-on un style? « Un style est un compromis entre ce que nous voulons et ce que nous pouvons (29) »; compromis qui, pour s'élaborer, demande des occasions répétées et du temps; compromis qui est conditionné par un certain état de la technique (utilisation de marbres durs en Ionie, de pierres plus tendres et moins résistantes en Doride). Qu'un progrès technique nouveau surgisse : l'homme *peut* plus. Mais aussitôt, il *veut* plus. Le vieux compromis éclate; le style meurt, car les formes en lesquelles il consistait avaient leur raison d'être dans l'emploi des moyens anciens. Et si un autre progrès technique se réalise, *avant* qu'un nouveau compromis ait pu s'établir entre les moyens nouveaux et les fins poursuivies, le style nouveau ne pourra pas naître; il ne naîtra pas, tant qu'une période suffisamment longue de stabilisation technique ne sera pas survenue.

Il est à remarquer que «plus une technique devient

(29) *Id.*, p. 77.

parfaite et sûre de ses effets, plus l'objet créé par son emploi nous laisse froids ». C'est que l'œuvre d'art n'est « ni forme pure, ni matière pure, mais l'application d'une forme à une matière »; qu'un système de procédés techniques, qui se développe toujours « est comme un troisième terme, qui vient s'intercaler entre cette âme et ce corps »; et qu'en les séparant ainsi, il finit par tuer l'œuvre d'art, comme telle (30). « Osons avancer que les chances de laideur sont proportionnelles aux capacités industrielles des constructeurs. » « Une technique industrielle qui progresse sans répit agit comme un poison intérieur à l'égard de cet être complet qu'est l'œuvre belle (31). » Les progrès techniques écartent l'art de la vie, l'évincent de ses offices sociaux. L'écriture a tué la poésie épique et didactique. L'imprimerie tue l'éloquence. La photographie a chassé la peinture de certains de ses domaines. On ne voit plus, comme aux temps qui l'ont précédée, le moindre bourgeois se faire peindre et faire peindre les siens : thème aux éternelles plaisanteries des Murger et des Reybaud, — mais occasion perpétuellement offerte à la création de tant de chefs-d'œuvre. Banni successivement de partout, par la technique, qui dote chaque besoin d'un instrument exactement approprié, l'art en *arrive à ne plus servir à rien* (32). Evadé de la vie, il n'est plus qu'affaire d'esthètes; et, si le progrès technique est impuissant à le tuer, du moins il l'exile, le relègue, lui fait parfois une mentalité d'*émigré.*

V

Ce qui, dans la théorie de M. Dupréel, frappera peut-être le plus nos contemporains, c'est la démonstration par laquelle il arrive à établir — contrairement au vieux schéma si cher à tant de doctrinaires (33), de l'opposi-

(30) *Id.*, p. 83-84.
(31) *Id.*, p. 87.
(32) *Id.*, p. 91.
(33) De Saint-Simon à H. Spencer, et des classiques libéraux (dont

tion des sociétés militaires et des sociétés industrielles, les premières organisées pour la guerre, les secondes pour la production pacifique, — que les progrès techniques favorisent les conflits belliqueux. Et cela, d'abord, en vertu d'une loi sociologique ainsi formulée : « A mesure que l'homme triomphe des obstacles naturels, son ambition accrue le conduit à se heurter à l'ambition de ses semblables (34). » Combien vrai! Et combien souvent vérifié!

En vertu aussi d'une autre loi, psychologique celle-ci, à savoir que le mécontentement, l'irritation, la surexcitation apparaissent d'autant plus aisément en nous que nous nous trouvons en présence d'un obstacle imputable, non plus aux choses, mais aux hommes. M. Dupréel, après Tocqueville, nous fait remarquer que les gens et les groupes sociaux qui vont de succès en succès n'en sont pas moins portés à se déclarer mécontents, et à vivre dans un état permanent de déception et d'agressivité plus ou moins contenue. Nous avons tous connu de ces individus arrivés, — arrivés au delà de leurs mérites, — et éternellement insatisfaits et irrités. Et nous savons que nulle classe n'est plus révolutionnaire qu'une classe, — comme le prolétariat moderne, — ou la bourgeoisie de 1789, — qui a déjà conquis une longue série d'avantages dans l'ordre matériel. Plus l'homme insère son activité dans un milieu humain social, non dans un milieu naturel, et plus il devient capable d'emportement.

Ajoutez que le progrès technique, lorsqu'il s'introduit dans une société, commence par la perturber. Il dérange un ordre établi, et ruine certaines situations. Il donne aux uns une supériorité dont ils se servent pour exploiter les autres (histoire du machinisme; histoire des armes à feu...) Pour rétablir l'ordre, il faut que le progrès technique soit complété par un progrès moral et social

M. Angell a magnifiquement synthétisé sur ce point les naïvetés) aux socialistes.

(34) *Op. cit.*, p. 95.

correspondant. Mais celui-ci ne se produira pas nécessairement, ni spontanément. Il est cependant indispensable : « A plus de force, il faut plus de règle; à plus de vie, il faut plus d'organes », disait admirablement Dupont-White. Cette règle, ces organes, le législateur en dotera parfois la société. Mais pas toujours heureusement. L'exploitation d'une technique nouvelle conférera parfois au crime la supériorité sur la prévention ou la répression. Et, surtout, dans l'ordre international, la confiance de détenir une supériorité marquée sera toujours pour un peuple une redoutable tentation. — Ce souverain humanitaire qu'était Louis XV le savait bien, lui qui récompensa, mais en le condamnant au silence et sous la menace d'un châtiment sévère, l'inventeur d'une machine de guerre inédite et dangereuse. Quel est celui de nos gouvernements démocratiques qui saurait, — qui pourrait, — en faire autant? La guerre est une conséquence normale de l'accumulation des progrès techniques. L'histoire contemporaine de l'Allemagne et de l'Europe est, à cet égard, assez démonstrative. Il en est d'autant plus ainsi que, les progrès techniques se diffusant assez vite, celui qui détient, le premier, l'un d'eux, est stimulé à s'en servir, avant qu'il se soit vulgarisé. Et remarquons qu'il ne s'agit pas là seulement des progrès techniques d'ordre militaire, mais aussi bien des progrès techniques affectant, par exemple, l'équilibre économique. « Les causes véritables de la guerre récente, c'est le progrès continu du pouvoir de l'homme sur la nature, et l'accroissement démesuré des ambitions qui en est résulté. L'agresseur fut le peuple qui avait pris la tête dans le progrès matériel... (35) », — et dont l'économiste le plus connu, Schmoller, dans ses *Principes*, avait naguère laissé percer comme une appréhension,

(35) *Id.*, p. 108. On peut établir la séquence : progrès de la science, — progrès de la technique, — capitalisme, — industrialisme, — nationalisme, — impérialisme, — bellicisme. Comme aussi (les quatre premiers termes restant les mêmes) — lutte des classes, — socialisme, — révolution.

relative à la marche inégale, en Allemagne, du progrès matériel et du progrès moral. Bien loin qu'il y ait une opposition fondamentale entre la civilisation militaire et la civilisation industrielle, M. Dupréel estime que la vérité doit être cherchée dans une formule qui est le contre-pied de la précédente. Entre l'expansion industrielle et la disposition à la guerre, il y a « liaison indéfectible. » Seuls, ceux qui raisonnent sur des abstractions, et qui méconnaissent tout de l'histoire européenne depuis le xv[e] siècle, pourront se refuser à l'admettre. Nous voulons la paix; mais nous chérissons les causes de la guerre, en exécrant celle-ci. Nous la faisons plus rarement que les Barbares; mais combien plus intensément! Le nombre et la gravité croissante des antagonismes » sont le « fruit de l'accumulation désordonnée des changements progressifs (36) ».

VI

Divorce du progrès technique et du progrès moral, du progrès technique et du progrès artistique, du progrès technique et du progrès de la paix, tels sont les désaccords qui apparaissent comme résultant des analyses, — beaucoup trop brièvement résumées ici pour n'avoir pas perdu de leur force démonstrative, — du philosophe et sociologue belge. Et comme conclusion, sinon la négation d'un Progrès universel, absolu, nécessaire, tel que le conçoit l'optimisme vulgaire, du moins l'*impossibilité de l'affirmer*. Une somme de progrès n'est pas nécessairement un Progrès. Le Progrès est relatif, limité, précaire, toujours sujet à interruptions et retours. Cette conclusion de M. Dupréel coïncide avec celle de Berdiaëff :

Dans l'histoire de l'humanité, il n'existe pas de Progrès en ascension rectiligne, ce Progrès auquel les hommes du

(36) *Id.*, p. 111.

XIX[e] siècle croyaient si ferme, qu'ils en ont fait une religion (37).

Une religion, une mystique, — dans les fondations de laquelle la publication du livre de M. Dupréel est un coup de bélier, succédant à bien d'autres, qui les ont déjà ébranlées. Avant l'édifice lui-même, combien de ses contreforts ne sont-ils pas tombés, ou restés chancelants? *Schéma* des sociétés tour à tour vivant de cueillette, — de pêche et de chasse, — d'élevage, — d'agriculture, — d'industrie... *Schéma* de l'évolution de la propriété allant du communisme au régime individualiste, à travers une série d'uniformes transformations... *Schéma* du remplacement graduel des sociétés militaires et autoritaires par les sociétés industrielles, pacifiques et libérales... *Schéma* du progrès politique caractérisé par l'avènement des démocraties, type incontestablement supérieur aux autres... etc., etc...

Que de ruines déjà, autour de la nef principale, où des prêtres aux gestes désuets continuent d'encenser l'image du Progrès universel, fatal et continu (38)! Et combien d'autres s'accumuleront encore, — combien de doctrines reçues s'écrouleront, comme s'écroulent, avec les monarques déchus, les grandeurs qu'ils étayaient de leur propre grandeur...

Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que la Fortune
Faisait leurs serviteurs!

RENÉ GONNARD.
Professeur à la Faculté
de Droit de Lyon.

(37) *Un nouveau Moyen Age*, p. 73.

(38) Jusqu'à suggérer comme sujet d'études à leurs disciples, ainsi que le faisait jadis un de mes anciens professeurs de philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, « Du Progrès dans les siècles de décadence ». Il s'agissait du reste, d'un esprit original, et volontiers humoriste, — mais imbu, au fond, quand même, à ce que je crois, de l'optimisme progressiste.

LE JOURNAL ET LA CRISE DU FRANÇAIS

> On peut dire que la grammaire est, elle aussi, une science de la vie; car elle promulgue à sa façon des lois de la vie en commun pour des êtres capables de sympathiser et de coopérer à travers le temps, à travers l'espace.
>
> A. FOUILLÉE.

Quels peuvent bien être les résultats de la croisade pour le français que l'on entend prêcher de toutes parts?

En vérité, ils sont mal discernables, mais paraissent à peu près nuls. Sans doute, pour montrer que le peuple s'émeut, on raconte que dans certaines maisons de couture, solécismes et barbarismes entraînent une amende. Ce sont là jeux de midinettes. Le mal, plus profond, veut un traitement plus sérieux. Les « petites mains » auront cessé d'y penser, bien avant qu'il soit guéri.

Mais peut-il l'être? Craignons que non. Toutefois, si de cette réponse tombe une grande tristesse, que ce ne soit pas une tristesse résignée. Il faut combattre même sans espoir, ou plutôt espérer même sans raison. Ayons conscience que lutter pour le français, c'est défendre les droits de l'esprit : de l'esprit dans ce qu'il a de plus vivant, de plus chaud, de plus spontané; et que les ennemis de l'un, délibérés ou non, — mais presque tous sont inconscients, — se trouvent l'être en même temps de l'autre.

Les deux grands artisans de la déchéance de notre langue s'appellent, en effet, l'Etat et la presse. — L'Etat?

répondra-t-on. Mais n'est-ce pas lui, au contraire, la citadelle du langage, le conservateur du patrimoine littéraire, le maître de l'enseignement, le suprême refuge d'un style officiel dont le trait dominant est la pureté noble et abstraite? Et la presse ne représente-t-elle point l'opinion dans toute sa liberté parfois anarchique; simple reflet de la pensée totale, irresponsable par lui-même des déprédations dont vous le chargez?

Oui, voilà ce qu'ils devraient être. Mais, en fait, l'administration s'isole dans sa vieillesse impuissante, son inaction empêtrée, sa fatuité formaliste. Quant au journal, qui ne sait qu'il reste asservi à l'argent et à la mercante, lorsqu'il ne fait pas sa cour aux instincts de la plèbe? Où gît l'esprit dans tout cela, et le souci d'une langue claire, franche, grouillante de vie, belle de ces vertus et encore par une harmonie si douce, que les gosiers façonnés à ce parler la prêtent aux autres langues?

Quand j'accuse dans les bureaux et la presse les seuls auteurs de la crise du français, j'exagère peut-être. Pour une part aussi, et d'abord, ils ont été des témoins. Témoins singulièrement dignes de foi, il faut l'avouer : où trouver de bon français si eux-mêmes ne savent plus l'écrire? Le fléau s'affirme donc bien irrémédiable? Et s'ils n'ont pas résisté au flot bourbeux, c'est donc qu'ils en avaient perdu la force? Jadis le mauvais langage ne recevait pas la consécration officielle. Lents étaient par suite ses progrès, et cantonnés. Mais aujourd'hui tout se laisse envahir; plus rien d'intact. Tout ce qui constitue l'unique littérature de la masse — articles de quotidiens et prose administrative — lui renvoie ses fautes avec la puissance suggestive de l'imprimé. Mieux : par leur ignorante prétention, les deux puissances en inventent de nouvelles qui, monnayées aussitôt, ont cours partout.

La question du langage administratif n'est pas nouvelle et nombreux sont ceux qui l'ont abordée, chacun avec son point de vue propre.

Pour ma part (1), j'ai insisté sur le vice général de caractère qui engendrait et qu'entretenait en même temps un tel langage. Celui-ci, disais-je en substance, est la manière de s'exprimer d'une administration qui ne sait plus vouloir, tout en continuant à brandir le simulacre de son autorité, et à réclamer, dans sa personne, le respect des formes.

D'autres ont montré qu'elle nuit en vidant la langue de toute sa vie, de toute sa force, de toute sa pétulance. Sa façon de saccager le vocabulaire, c'est de n'accueillir — et, le cas échéant, de ne créer — que les mots sans visage, sans racines profondes, de formation artificielle et livresque. La preuve en est faite surabondamment. Il n'y a pas lieu d'insister davantage. Passons tout de suite aux méfaits de l'autre puissance responsable. D'ailleurs on constate entre l'une et l'autre une véritable collaboration dans le sabotage du français. L'administration n'enfonce-t-elle pas son empreinte sur tout ce qui rappelle ses sujets, ses préoccupations, ses idées, tant le mode d'expression s'en affirme tyrannique et exclusif? Souvent la presse reproduit ou analyse des proses officielles, et ses rédacteurs finissent par garder le vocabulaire de celles-ci. En revanche, les bureaux laissent forcer leurs portes par certaines manies de langage des publicistes.

Mais les journaux ont des méthodes de dévastation bien à eux. Ici, nulle prétention, qu'à la nouveauté. Et celle-ci se manifeste de manière inattendue.

Pour paraître vivant et actuel, le journaliste s'inspire du langage de la rue, et en respecte, inconsciemment d'ailleurs, les incorrections. Il dira, en rapportant un débat sur l'amnistie :

> M. Berthon peut achever son discours et réclamer *l'armistice immédiate* (2).

(1) *Le dialecte bureaucratique* (« Grande Revue », octobre 1923).

(2) A quoi bon donner les noms des journaux auxquels sont empruntées ces citations? Je ne fais pas œuvre polémique. S'il y a des feuilles mieux rédigées que d'autres, presque aucune n'est, du point de vue qui nous occupe, exempte de critique.

Il mettra en titre ce solécisme :

Mustapha Kémal a divorcé *d'* avec sa femme Latifeh-Hanoum.

Il répétera la faute que tout le monde fait : employer dans le sens d'*immense* le mot *incommensurable,* signifiant : *qui n'a pas de commune mesure avec...* Il écrira donc : « un incommensurable amour ».

Accidenté (victime d'un accident), *revolvériser* sont maintenant admis par la presse. Inévitablement elle devait accueillir aussi : « dans toute l'*acceptation* du mot » et « c'est *de* sa faute ». On tique à y lire ceci : « *Pour ne pas que* les divergences de vues fassent... » au lieu de : « *Pour que* les divergences de vues *ne* fassent *pas*... » — « *Tant qu'aux* viaducs franchissant les vallées et les ravins... »

Les journaux impriment sans sourciller : « jusqu'*à* aujourd'hui », tandis que seul « jusqu'aujourd'hui » est correct, puisque l'expression *au-jour-d'hui* contient déjà *à*.

Un rédacteur sportif couche sur son papier avec une belle assurance : « *A* ce premier Paris-Berlin, toutes les notabilités sont venues *y* assister », sans se douter que l'un des deux mots soulignés est de trop. Comment le saurait-il? C'est ce qu'il entend chaque jour, et qu'il croit régulier. De la même tendance procède cette phrase :

S'il n'y avait pas de beau jardin ici, où *il* y en aurait-il?

Il se forme, au-dessus de la langue verte des faubourgs, un argot des *gens bien,* constitué par les manies orales de la classe aisée, du commerce citadin, des hommes d'affaires. C'est à lui que nos journalistes ont emprunté de telles expressions :

« Donner son accord », adultération qui n'a même pas le mérite d'offrir un sens, puisqu'un accord suppose au moins deux personnes.

« Pendant quatre *heures d'horloge...* » comme s'il y avait des heures qui ne fussent pas d'horloge!

Aussi agaçante, cette autre : « N'avoir pas le *temps matériel* de faire quelque chose. » Que peut bien être le temps matériel, et comment se distingue-t-il de celui qui ne l'est point?

Les journaux, avec la dégoûtante hypocrisie de tout le monde, emploient *amie* dans le sens de *maîtresse,* salissant ainsi un mot... propre doublement. Ils ratifient encore *réactionner* (en matière de bourse) qui usurpera bientôt tous les autres sens de *réagir* — *poster* pour *mettre à la poste* — *rénumération* (barbarisme dû a l'ignorance de certains administrateurs de sociétés) à la place de *rémunération.*

Le style bassement mercantile infecte tout :

La commission a tenu ce matin une réunion dont l'intérêt ne saurait être *sous-estimé.*

La presse encourage la tendance à enfler notre rôle social au moyen de titres pompeux : avec elle, des ouvriers deviennent des *travailleurs,* et les domestiques, des *employés de maison.* Tout acteur se grime en *artiste.* Plus de gérants, de vignerons, mais des *administrateurs d'immeubles,* des *viticulteurs.* Enfin le client, la pratique, le chaland de jadis a été promu au rang de *consommateur.*

Le préfixe *super* a été mis fort à la mode par notre époque d'outrance. Elle le visse à la tête de n'importe quel mot : *superbénéfice, superproduction, superrevue.* Un jour naquit : « le *superéquilibre* du budget ». Mais l'auteur anonyme de cette perle ne songea pas que l'équilibre était par essence quelque chose de strict et d'exact, n'admettant aucun degré. Un budget est en équilibre ou non. Oui, si recettes et dépenses équivalent; non s'il y a déficit ou excédent. Le prétendu superéquilibre n'est qu'un excédent de recettes. Plus simpliste, certain journal por-

tait même en titre : « La Chambre vote le budget en *équilibre de* 141 millions ».

Qu'on ne croie pas que les exemples donnés ici ont été pourchassés avec acharnement. Je les ai recueillis sans effort, au hasard de mes lectures dans les grands journaux. Chacun pourrait donc en citer bien d'autres, car s'il n'y a qu'une façon d'écrire sainement le français, innombrables, hélas, sont les manières de le maltraiter. D'autant que les journalistes ne se contentent pas de reproduire les fautes d'autrui, ils en émettent, et leur imagination se montre infatigable :

Gouvernementalement.

Chaque journée apporte *l'adoption* de quelques agglomérations au régime républicain.

Fut-elle *agressée* et dévalisée?

La *surpopulation* de la race allemande. (Une race surpeuplée?)

Epurer (au lieu de : *apurer*) des comptes.

Activer un volant (à la place de : *mouvoir* un volant). (On aimerait encore mieux *actionner*, qui du moins est bien formé).

Conditionner les versements de la France aux Etats-Unis *aux* versements de l'Allemagne à la France.

Les fromages fermentés sont *véhiculateurs* de diastases.

Les locataires ont payé d'avance deux années (non pas *de loyer,* mais :) *de terme.*

Les socialistes ont *déclaré de...*, ce qui veut dire : « ont *décidé de...* » (confusion entre *décider de* et *déclarer que*).

Une *paralysation* de ce travail pacifique. (Et l'on insiste :) Une telle *paralysation...*

Lorsque la conférence des ambassadeurs sera en possession du rapport du général Walsch, elle délibérera en connaissance de cause sur les suites qu'il *comportera* de lui donner. (Confusion entre ces deux clichés : « les suites qu'elle comportera », et « les suites qu'il conviendra de lui donner ».)

Il ne s'agit plus que d'apporter à certaines phrases du texte qui consacre l'accord une forme *rédactionnelle* définitive.

Abd-el-Krim, qui s'est rendu compte de l'*inanimité* de sa cause, s'est rendu avec toute sa famille à ses ennemis. (Outre

le barbarisme, la phrase contient une répétition du mot *rendu.*)

Le commandant X..., la figure *angulaire* et inquiète... (L'auteur ignorait la différence entre *figure anguleuse et pierre angulaire.*)

Extrait des déclarations de Windischgraetz à un reporter :

Je sais la provenance de tout le matériel *pour* la fabrication du papier, mais je *refuse* à la dévoiler.

Ici deux fautes : 1° on a encore confondu deux locutions voisines : *se refuser à* et *refuser de.* 2° on ne peut dire : « le matériel *pour* la fabrication » qu'en mettant un verbe devant. Ex. : « acheter du matériel pour la fabrication ».

Les inventeurs de ces beaux mots : *sanctionnement, réfectionnement, trépidement, assemblement, nuisibilité, punitif,* ne soupçonnaient point qu'existaient déjà : sanction, réfection, trépidation, assemblage, nocivité, pénal.

Celui qui parle de « l'ancien *drapeau* de la marine russe » paraît peu préoccupé de la propriété des termes, car je ne puis me figurer qu'il ignore *pavillon.*

De même, l'auteur de cette phrase : « L'homme à qui incombe la lourde tâche de *diriger* le département de Seine-et-Oise » ne savait-il point qu'un département s'*administre* et ne se *dirige* pas?

Un autre, ayant à l'esprit la tournure : « *faire* un certain nombre de kilomètres », croit l'ennoblir en remplaçant *faire* par *effectuer* : « Plus de 5.000 kilomètres ont été effectués au-dessus de la mer ». Qu'on essaie de se représenter l'action d'*effectuer* des kilomètres! Mais *parcourir* était trop simple.

Manque de culture, c'est d'abord ce que dénoncent tous ces exemples. Ignorance fondamentale de la langue classique. Mieux : mépris des jeunes à son égard, ignorance de leur ignorance. Ont-ils jamais ouvert Racine ou Voltaire? On se demande même, n'en auraient-ils pas trouvé

le temps, s'ils en éprouvèrent le désir. Et cette incuriosité, ce dédain d'améliorer leur savoir-faire marquent en outre qu'ils n'aiment pas leur métier — à moins que cette assurance de leur plume n'accuse une fatuité puérile. Il y a tout cela dans la crise du français, et davantage encore... De petits bacheliers de guerre, camelote comme tout ce qu'on faisait en ce temps-là et qui n'était pas la guerre : voilà les apprentis journalistes d'aujourd'hui. Mais je les flatte, car tous n'ont pas la peau d'âne. Ceci dit sans nulle superstition des diplômes. Il est avéré pourtant que, pour être admis à l'honneur d'écrire en français, sur toutes choses, des lignes destinées au public, un minimum de formation intellectuelle et de savoir grammatical, historique, géographique s'impose. Si cette condition était respectée, du moins on ne tomberait pas sur de telles bévues :

La *lamentable odyssée* des deux malheureux gardiens du phare de la Vieille.

Ces deux fonctionnaires auraient-ils abandonné le phare pour tirer une bordée sur le continent? Bien au contraire, ils sont restés à leur poste plus longtemps qu'ils n'eussent dû. Mais le reporter — un nom connu — a pris « lamentable odyssée » dans le sens de « lamentable aventure », et sans aucun souvenir des voyages d'Ulysse.

Ce terrible fléau qui *décime* chaque année, en France, environ quarante mille personnes.

A la lettre, ces lignes sur le cancer signifieraient que celui-ci ne cause actuellement que 4.000 décès. Car une fort légère teinture d'histoire romaine comporte qu'on connaisse le châtiment réservé aux légions coupables. Mais l'auteur a cru bonnement, d'après ce cliché : « un fléau qui décime cruellement la population française », que *décimer* voulait dire *détruire*.

Voici un passage d'un article de M. Dekobra :

Khagiari est fort documenté sur les vestales de Peshawer. Je ne dirai pas qu'il renouvelle pour moi les chroniques de l'Œil-de-Bœuf; d'abord parce qu'il serait malséant de froisser les quelques Hindous du quartier en mêlant ce bovidé sacré aux réalités de l'amour profane; et aussi parce que mon historiographe a moins l'habitude des cours que feu M. le duc de Saint-Simon.

Ou M. Dekobra s'exprime fort mal, ou il m'a l'air de croire que Saint-Simon serait l'auteur des Chroniques de l'Œil-de-Bœuf! Et quel français douteux que cette expression « les quelques »!

Du même ordre, la phrase suivante, qui révèle bien vacillantes les réminiscences du rédacteur sur la querelle de la *transsubstantiation*, épisode des guerres de religion :

Chez les protestants, l'œuvre de *transsubstitution* n'est pas accompagnée d'un temps de recueillement silencieux.

Un tantinet de pudeur professionnelle ferait se documenter au moins sommairement le journaliste abordant un sujet spécial et qui ne ressortit pas au pur reportage.

Pareillement, l'ignorance et l'insouciance du sens originel des mots conduisent à écrire ceci :

L'eau n'étant amenée que par un *viaduc* remontant à quelque 2066 ans.

De Marmier et Favereau *endossent* des chaussons fourrés.

On se trouve donc dans une *impasse sans issue*.

Le père et une sœur de Vanzetti sont très *opprimés* (pour : *déprimés*) par les obstacles que l'autre sœur, Luigia, a rencontrés à Boulogne pour se rendre aux Etats-Unis.

Voici exactement quel est l'*état de la situation*.

Un *jeune* bébé (passe encore pour *jeune enfant*).

Des moellons menacent de *s'effondrer* rue Royale.

Les cheminots réclament le réajustement de leurs salaires au prorata du *coût de l'augmentation* de la vie (pour : au prorata de l'*augmentation du coût* de la vie).

Des *contrats contractés* avec les assureurs étrangers (*contrat, contracter,* même racine).

Voici donc officiellement *dissolue* l'association Drouhin-Lévine.

Le commandant Byrd et ses compagnons ont pu photographier certaines *scènes* de montagnes. (Je ne savais pas que les montagnes étaient animées.)

Le tabac est à l'ordre du jour. Aussi nous paraît-il intéressant de donner quelques précisions sur la consommation de cette *panacée* en France. (Je ne pense pas que l'on ait voulu ici concéder au tabac toutes les vertus thérapeutiques. Mais, plus simplement, *panacée* est employé à tort comme synonyme d'*herbe*).

Le journalisme est responsable de la détérioration du mot *drame*. Ce mot, qui exprimait autrefois n'importe quelle œuvre théâtrale, en est venu à désigner un genre de pièces caractérisé par des événements violents et pathétiques, puis de là, au figuré, ces événements euxmêmes, surtout s'ils sont sanglants. Le terme est ainsi devenu, dans les « faits divers », à peu près équivalent de *meurtre* : une ménagère illettrée croira, sur la foi de son journal, user de *drame* dans son sens initial à propos d'une banale agression. De même, j'ai trouvé *meurtre* employé à propos d'une épaule blessée peu gravement d'un coup de revolver.

On voit couramment dans les colonnes des quotidiens: « la discrétion *la plus absolue* », comme si l'absolu avait des degrés. Mais comment s'en étonner quand un Marcel Proust — sacré grand écrivain par un certain clan, alors qu'il est peut-être excellent psychologue, mais assurément mauvais prosateur — écrit : *la plus extrême* (3), *la moins absolue*, et encore : « les *appâts* d'une femme ». — « Certes, ce n'eût pas été le premier de ce genre auquel *j'eus* renoncé ». — « Il aurait voulu que nous par*times* tous le plus tôt possible. » Voilà-t-il pas qui commanderait l'indulgence envers les folliculaire obscurs?

Les gallicismes se perdent, qui faisaient le suc de notre langue. Par exemple, on considère comme une faute cette vieille locution élégante et rapide : « prêtes à employer »,

(3) Il est vrai que Voltaire lui-même dit dans *Candide* : « La plus extrême misère ».

à laquelle on substitue : « prêtes à être employées ». Une autre bonne tournure tombe en désuétude, témoin cette phrase :

S'il allait au delà et *s'il* consentait à baser l'équilibre sur des ressources lointaines ou incertaines...

La correction et la variété eussent voulu : « *S'il* allait au delà et *qu'il consentît...* »

Ce défaut de culture que tout démontre se rattache à un vice de jugement, à un manque de logique, de discernement, de goût. Bien des lapsus ne sont pas dus seulement à la méconnaissance de la syntaxe, mais à l'incapacité de se rendre un compte exact de ce qu'on écrit, et des changements radicaux qu'une nuance de style peut projeter sur la pensée. Ainsi de cette phrase qui concerne encore le cancer :

Il a notamment exposé comment *une femme enceinte* qui, il y a cinq ans, fut admise à l'hôpital de Liverpool et déclarée perdue, se trouve maintenant très bien portante.

L'infortunée, grosse encore au bout de cinq ans! Le mot *enceinte* est un peu comme le nez de Cléopâtre. Il n'aurait pas causé ce malheur, s'il eût été placé de la sorte : « ... comment une femme qui, enceinte il y a cinq ans, fut admise à l'hopital... »

Même ignorance du rôle joué par des mots n'ayant l'air de rien, dans ces exemples qui disent justement le contraire de ce qu'avait en tête le rédacteur :

Le nouveau régime que nous avons adopté depuis la fin de la guerre *interdit* à la France de *n*'accorder à aucune puissance le traitement de la nation la plus favorisée.

On prend la mauvaise habitude de faire suivre *sans que...* de la négation *ne,* ignorant qu'ainsi on renverse le sens. Faute qui se rencontre d'ailleurs chez nombre de romanciers, et qui, en particulier, est spécifique à M. Bernanos.

Toutes les mesures ne supprimeront point la fraude.

Cela veut dire littéralement que certaines mesures seulement la supprimeront; mais d'après le contexte, l'idée de l'auteur était sans nul doute qu'aucune mesure ne supprimera la fraude, tant que, etc. Il est équitable d'ajouter que cette phrase est extraite par le journal d'un discours politique.

Une gelée blanche, *provoquée par une chute de thermomètre.*

On trouve sous la plume d'un de nos « brillants chroniqueurs » :

M^lle^ Mistinguett ne ferait plus recette si elle ne claquait plus ses genoux *les uns contre les autres.*

Le service de la statistique municipale a compté pendant la 19^e^ décade 1172 décès *totaux*... On a enregistré 1671 naissances vivantes *totales*

Y aurait-il donc des décès incomplets et des naissances partielles? Non, on a voulu faire entendre seulement que les chiffres donnés s'appliquent tout ensemble à Paris et aux autres communes du département de la Seine.

Une tare intellectuelle, non pas propre à la presse, mais qui en provient peut-être, c'est la tendance à la surenchère. N'accusons pas seulement les journaux français : ils n'ont fait qu'adopter en cela les mœurs américaines. Mais, outre que cette manie apparaît insupportable par le manque d'élégance, de franchise et de justesse d'esprit, en un mot par le manque de goût qui la marque — car la mesure du goût, c'est le goût de la mesure — elle produit une prompte usure des mots, qui bientôt ne se trouvent plus assez puissants pour dire, lorsqu'elle se présente, une chose remarquable. Rien qui ne soit *sensationnel.* Naguère, le mot *catastrophe* se réservait pour les éruptions volcaniques ou les tremblements de terre. Aujourd'hui, on y fait appel à propos du moindre accident mortel : une chute d'avion, un naufrage de barque sont promus à cet honneur. A ce train,

dans dix ans *catastrophe* aura vécu. Par quoi le remplacera-t-on?

Triste jauge mentale aussi que le style burlesque des faits divers. A quoi bon rappeler tous les clichés qui obligatoirement y foisonnent :

L'horrible forfait.
Un glorieux mutilé (4).
La mort avait déjà fait son œuvre.
Un accident qui aurait pu avoir des conséquences tragiques.
On prévoit une issue fatale.
Il tue sa femme et se fait justice.
Le bandit a payé sa dette à la société.

Voici qui prouve plus de fantaisie, sinon plus de goût :

Sa mère, les vêtements en feu, des flammes entourant sa tête toute blanchie par 75 hivers, dévalait l'escalier.

Vraiment, le moment est bien choisi pour nous enseigner, et en termes aussi pompeux, l'âge de la victime!

Quelle élégante exposition que celle-ci :

Vers 20 heures, *dans* un établissement de bains-douches, les époux Waroquet... se sont querellés *dans* la loge de leur fils, concierge *dans* ledit établissement de bains.

La chronique des relations diplomatiques ou économiques ne cède rien à celle des « chiens écrasés » en fait d'amphigouri. Exemples :

L'accueil fait partout ailleurs qu'en Angleterre à ce manifeste *ne laisse aucune possibilité de douter qu'il n'y ait pas la plus petite chance que* les pays étrangers suppriment leurs tarifs nationaux.

Où va la clarté de notre belle langue, et qui donc osera se vanter de débrouiller cela sans effort?

Le gouvernement de Londres ne considère aucun des dif-

(4) A vrai dire, celui-ci est quelque peu passé de mode, depuis que l'on affecte d'oublier la guerre et surtout ceux qui l'ont faite.

férends sur lesquels l'Allemagne ne s'est pas encore exécutée comme représentant un minimum.

Qu'est-ce que *s'exécuter sur un différend?* Et *qu'un différend qui représente un minimum?*

Les rapports franco-allemands traversent une sérieuse crise *qu'on* ne saurait dire actuellement si elle se résoudra par une amélioration ou, au contraire, par une aggravation dans l'état des relations entre les deux nations.

Poursuivant son voyage de retour, le dirigeable allemand *poursuit son chemin.*

Mais, assez prouvé que nos journalistes ne savent plus écrire, et dédaignent de l'apprendre. Cette disposition — hors les causes générales de la crise du français, qui sont intellectuelles et morales — provient de facteurs particuliers à la presse.

Pour se faire lire et plaire, force est d'emprunter son parler à la foule; de lui montrer que sans doute on sait prendre parfois une manière plus absconse, ce qui provoque son respect; mais, à l'ordinaire, de s'appliquer, avec une pointe de condescendance, à reproduire ses fautes d'usage, ses manies verbales, sans souci de la dislocation du bon français. Les gazettes les mieux rédigées ne sont pas, en effet, les plus répandues : je fais surtout allusion à un grand journal du soir — grand par le format et l'âge plus que par la clientèle... Le public aime à se retrouver, embelli et flatté, certes, mais ressemblant encore, dans son quotidien. Et voilà pourquoi il serait oiseux de réclamer aux journalistes, même s'ils s'en montraient capables, leur secours en l'occurrence. L'intérêt prime tout.

En second lieu, la demande a surpassé l'offre. On lit de plus en plus, non pas seulement des romans, mais des feuilles quotidiennes ou hebdomadaires. On a pris la coutume d'en acheter plusieurs le matin, une le soir, quelquefois à midi. Les femmes, les jeunes filles les déploient dans le métro ou le tramway. La presse pénètre enfin jus-

qu'au fin fond des campagnes. On lit toujours davantage, donc on écrit de plus en plus. Mais le nombre des chroniqueurs ou des nouvellistes sachant leur langue ne progresse pas aussi vite que celui des lecteurs. La culture des esprits n'est point instantanée. Et les appels de la masse avide d'imprimé, au reste peu délicate sur la qualité de sa pâture, pressent les jeunes gens de produire avant maturation.

Enfin la plupart des fautes se nichent dans les « dernière heure ». A cela rien d'étonnant, car les dépêches venues des quatre coins du monde émanent le plus souvent de correspondants étrangers. Ces écorcheurs ont attrapé très vite le jargon neutre et banal qui permet d'exprimer tant bien que mal les faits politiques et économiques. Mais ils trébuchent parfois sur quelque finesse dont le sens leur échappe, quelque tour particulier dont ils méconnaissent l'emploi. Peut-on pourtant leur demander plus qu'à nos publicistes? Et surtout peut-on supplier ceux-ci — au nom de cette seule et trop légère raison : la sauvegarde de la langue — de résider hors de France assez nombreux pour se passer des exotiques, alors que déjà notre commerce y languit, faute de représentants français?

Ne mentionnons que pour mémoire la fièvre nocturne dans laquelle est composé chaque numéro, et la double exigence (accueillir les plus fraîches nouvelles, paraître à temps) qui talonne rédacteurs et metteurs en page. Il n'y a là rien d'autre qu'une excuse : la hâte peut nuire à l'élégance, non à la correction quand celle-ci s'est infiltrée jusqu'aux moelles. Savoir bien fragile que celui qui veut un perpétuel froncement de l'esprit, et adjure l'attention de ne l'abandonner jamais.

« Il est fou, et vain, objecteront-ils, de vouloir retenir une langue dans ce que vous appelez sa pureté. Stagner, là plus encore qu'ailleurs, c'est mourir : triste privilège des idiomes qui ne trouvent plus de souffles humains

pour en recevoir la vie. Certes, le latin n'a pas bougé depuis Charlemagne : parce qu'il s'est réfugié dans les livres. Est-ce à quoi vous prétendez pour votre français? Plus qu'on ne croit, une langue ressemble à un être : son existence est au prix d'un devenir sans terme et d'une ruine incessante. C'est la forêt qui troue le ciel de jeunes branches, grâce au lit de feuilles mortes et de bois pourri où plongent ses fûts. Résignez-vous donc à voir ses mots s'affaiblir et se dénaturer, tomber en désuétude, d'autres, de provenances disparates, les supplanter ou les piétiner; ses tournures dites correctes vieillir et céder place à des tournures barbares qui deviendront correctes à leur tour. La sélection naturelle joue ici comme ailleurs et sa grande loi est l'utilité, non la beauté...

» Nous savons bien, il y a le « génie » de la langue, ce tempérament qui fait qu'elle progressera toujours dans un sens donné, et que son évolution accomplie commande sa marche future. Précisément nous soutenons que ce génie est, comme le caractère, immuable. Et nous avons foi dans le génie du français... Mais, vous qui parlez de l'esthétique d'une langue, et de ses rapports avec l'esprit : les plus acharnés ennemis de leur langue ne sont-ils pas les écrivains les plus personnels? Ils ne tirent d'eux des accents inouïs qu'en violentant le naturel de leur idiome. Un d'Annunzio est accusé d'en prendre à son aise avec l'italien. Et chez nous, le respect excessif du vieux français et des règles périmées a coûté à Anatole France l'originalité du style. Faites l'épreuve, et vous constaterez infailliblement que nul n'innova en littérature sans chavirer l'assiette du langage. »

Voilà ce que peuvent dire, et maintes choses encore, les partisans du libéralisme linguistique. « Laissez faire, laissez passer! » crient-ils à ceux qui veulent élever des barrières douanières devant les mots étrangers, régler sévèrement la production des vocables et des expressions,

maintenir les saines pratiques qui ont fait la fortune passée de notre langage.

Et je répondrai qu'assurément une langue chemine sans pause, que la sève continue à monter sous sa vieille écorce, le bois à croître, et les feuilles à choir. Mais il arriva un temps où le latin cessa de mériter son nom pour devenir ce protoplasme informe qui, bien plus tard seulement, s'organisa dans le français, l'italien, l'espagnol. Et la beauté de ses périodes, la concision de ses tours, l'aisance de sa syntaxe, à jamais obscurcies pour la plupart des hommes, abdiquèrent de modeler leurs cerveaux. N'avons-nous pas à craindre une telle catastrophe? Le français s'est bien porté jusqu'à présent parce qu'il a su assimiler les apports extérieurs, et que ses lois ont lentement fléchi sans rompre. *Riding coat* donnait *redingote* et *hafersack, havresac*. Mais aujourd'hui, fait sans précédent, les mots barbares repoussent le droit de cité, ils affirment leur nationalité originelle, et *leitmotiv, thalweg, sketch, dancing,* tant d'autres encore, restent irréductibles. Nous renions *pamplemousse* pour adopter *grape-fruit*. De même que notre race refuse d'absorber désormais l'immigration massive qui l'empâte, notre langue, par une carence de ses éléments procréateurs, s'avoue impuissante en face de l'invasion. Comment régler l'un et l'autre phénomène, et sinon qu'adviendra-t-il?

Quant à l'action des littérateurs, elle n'infirme pas ma thèse, qui bien au contraire l'invoque en sa faveur. Les grands écrivains, et surtout les rénovateurs du style, ne quittent point l'ornière, ils la dévient seulement. Loin de blesser leur langue, ils la servent, et selon son génie; mais ils lui montrent en elle des trésors qu'elle ne soupçonnait pas. Selon son génie, dis-je, car s'ils le reniaient, seraient-ils réputés grands écrivains? Et la foule passerait-elle sur ce désaccord?

Non, le marasme du français est grave. Grave parce que l'accompagne et le cause une débâcle de l'esprit et de

la culture. Et par culture, j'entends simplement la conscience profonde du naturel de notre race et de notre langue, de leurs vertus et de leurs ressources. A ce compte, bien des paysans se révèlent plus cultivés que les prétentieux calicots citadins, ferrés sur le change et sur la politique, liseurs de romans, piliers de théâtre : car ils se sont nourris de l'humus accumulé, et intact, des générations successives. Et qui n'a pas eu leur formation doit, pour atteindre à la connaissance de sa langue, remonter aux sources par les livres. Donc, culture d'un côté inconsciente, héréditaire, de l'autre voulue, acquise à force de travail; plus étendue, certes, mais moins chevillée au corps. C'est la première dont manque surtout notre administration; mais plutôt la seconde qui fait défaut aux journalistes.

Notre langue meurt du mépris de cette double culture, et partant, et aussi, du délaissement de tout idéalisme. Car le français était une langue de bonne foi. On y mentait plus difficilement qu'en aucune autre. Tout y était net et franc, en plein jour. C'est pourquoi on en avait fait l'étalon diplomatique. Mais voici que maintenant — la presse en est une preuve trop indéniable — ses tournures s'estompent, s'entortillent et s'embrouillent. On y biaise et dissimule déjà plus à son aise. Le mensonge même est en train d'y perdre son nom, puisqu'il cherche à se déguiser en *contre-vérité*. Deux choses différentes peuvent se tapir parfois sous le même terme, en ce dialecte incorrect et imprécis qui s'enracine partout. Voilà une conquête précieuse pour les pêcheurs en eau trouble : cette aveuglante lumière gênait vraiment trop quelquefois. Nul doute qu'ils ne tâchent d'élargir la dérive. On voit ainsi combien la crise de l'honnêteté peut ruiner le français autant que celle de la culture, et comment la corruption de notre langage découle aussi de celle des mœurs.

Seule une renaissance intellectuelle et morale des

classes dites « dirigeantes » pourrait la tonifier. Mais nous revivons en cela les premiers siècles de l'ère chrétienne : la barbarie venue du Nord — barbarie d'autre sorte, il est vrai, mais par là plus insidieuse et dangereuse — menace encore une fois l'empire latin. Un nouveau mascaret matérialiste va submerger l'Europe. Et comme premier soin, pour préparer ses voies, il saccage derechef les idiomes qui ont su, dans leur flacon transparent et délicat, emprisonner le meilleur du parfum spirituel des âges passés. Quand ces langues ne sauront plus rendre la beauté, ni dire clairement ou finement le vrai, ne sera-t-il pas plus facile de réduire les cerveaux enténébrés? Bientôt elles ne serviront plus que d'instruments de commerce et de calcul; sous des formes stéréotypées, elles n'exprimeront plus, outre quelques faits brutaux et nos besoins premiers, que des cours de valeurs ou de matières, des ordres d'achat ou de vente, des événements politiques qui ne seront au fond que la traduction d'appétits mercantiles, et des débats juridiques portant sur l'argent. Mais cette bassesse, nos classes « dirigeantes » la laissent pénétrer et mener ces porte-parole : la presse et les bureaux; elles s'y délectent. Il n'en faut rien attendre.

Toute annonce du péril peut donc paraître vaine. Mais est-ce une raison pour se taire? Il y a là comme une besogne de propreté, qu'on reprend infatigablement, sans ignorer que demain rien n'en subsistera.

LUCIEN DUPLESSY.

STANCES

POUR UNE FORME VOILÉE

—

I

Qu'importe le ciel gris, je n'ai pas de tristesse.
Ailleurs l'azur triomphe au-dessus de la mer,
Mais au fond de tes yeux où renaît ma jeunesse
Un printemps a fleuri le ténébreux hiver.

Qu'importent tant de jours qui furent inutiles,
Et l'exil et l'absence et ce fantôme obscur
Portant le deuil de l'ange et le regret des îles,
Puisque j'ai la douceur de ton visage pur.

II

Que parles-tu d'un astre échoué dans l'abîme?
Que parles-tu d'un rêve englouti par les flots?
Abandonne le doute à ses sombres complots :
L'impossible espérance est notre plus beau crime.

Qu'importe si le rêve est un bonheur détruit
Et si l'astre a sombré depuis des millénaires,
Puisque nous préférons de fidèles chimères
Et que l'étoile morte illumine la nuit.

III

Voici des mimosas, voici des anémones.
Un soleil tendre a lui sur une autre saison.
Le Signe faste hésite au seuil de sa Maison,
Mais nous avons choisi d'éternelles automnes.

Tous nos printemps, tous nos étés, tous ces bonheurs
Où s'ignorait encor notre ingrate jeunesse,
Ma sœur, ne sied-il pas que leur beau feu renaisse
Dans notre flamme pure et dans l'éclat des fleurs?

IV

C'est le givre et la fleur de songe aux vitres nues.
C'est l'azur sans limite où luit un astre froid.
C'est toute fuite refusée à notre effroi.
L'horizon morne est plein de terres inconnues.

Ailleurs la fleur succombe à sa propre lumière.
Ailleurs une île s'offre aux ardeurs de l'été.
Je veux au noir jardin où dort l'éternité
Cueillir la fleur de givre éclose la première!

V

Tes yeux graves, tes yeux que hante une eau pensive,
Ont trop interrogé l'éclat du ciel glacé.
C'est dans mon seul regard qu'il convient que s'inscrive
Un avenir égal à notre clair passé.

Tu peux poser sans peur ton front sur mon épaule,
Tu peux à mon amour confier ton cœur las,
Car c'est ma douce tâche et c'est mon plus beau rôle
De porter ta fatigue ou ta peine en mes bras.

VI

Cette neige, ma sœur, est notre beau royaume.
Dans les jardins du rêve où les seuls lys sont blancs,
Le printemps nous réserve un plus puissant arome,
Mais nous lui préférons des charmes moins troublants.

L'harmonieux accord du ciel avec la terre
Nous propose un candide et confiant séjour,
Et dans ces bois givrés qu'habite un clair mystère,
L'amitié du silence est douce à mon amour.

VII

Ni la nuit de tes yeux, ni le sel de tes larmes!
Pardonne au cœur jaloux d'une ombre sa rancœur.
Le moins victorieux est le triste vainqueur,
Et c'est contre moi seul que je porte les armes.

La défaite est plus noble et plus douce la mort
Que le laurier désert d'une injuste victoire.
Ignore ces combats parés de vaine gloire.
Si la blessure saigne, il faut bénir le sort.

VIII

Si calme, patiente et pensive, ô ma sœur,
Gardant le deuil sacré des mots et du silence,
Toi la fille du feu, toi qui portes la lance,
Apprends-moi le secret de ta chaste douceur.

Ange blanc de mes nuits par l'ombre torturées,
Donne-moi la lumière aimable du matin.
L'unique aurore a lui sur mon triste destin :
C'est la neige, linceul des roses expirées!

IX

C'est le Volga, la neige et le steppe, l'aurore
Qui se lève frileuse aux confins de l'hiver.
C'est la chanson mélancolique de la mer.
C'est l'appel ténébreux d'une âme qui t'implore.

J'adore ton sourire et j'aime ton regard.
N'écoute pas ce cri de l'éternelle absence.
Je suis heureux, portant le poids de ma souffrance,
Si l'or de tes cheveux brille dans le brouillard.

X

Est-il d'autres bonheurs aux frontières du rêve?
Vais-je me souvenir d'un plus cruel péril?
A ce cœur déchiré par la rose d'avril
Septembre enfin propose une moisson moins brève.

Les larmes de jadis et cet embrasement
Dont l'été reflétait le splendide incendie,
C'est ton givre, secrète aurore, où s'irradie
Le feu diminué d'un plus grave tourment.

XI

Dormez-vous, chers regards, sous vos belles paupières?
Celui qui veille encor parmi la froide nuit
Trouvera-t-il sa route au dur zénith où luit
L'implacable clou d'or dans un monde de pierres?

Tout est glace. Le ciel refuse à l'avenir
La clarté de l'aurore et la neige du Signe.
Dors-tu, ma tendre sœur, dans ta blancheur de cygne?
Ton seul sommeil est doux à qui ne peut dormir.

XII

Le vaisseau de la nuit a déployé sa voile
Sur un monde croulant de neige et de verglas,
Mais l'or règne au zénith où tu te révélas,
La plus belle, la seule et ma dernière étoile.

En vain l'ombre s'amasse au sommet de la tour,
En vain le gel défend l'escalier des chimères.
C'est encore septembre et la tiédeur des pierres,
Et c'est l'éternité promise à mon amour.

MARCEL ORMOY.

HENNER
RACONTÉ PAR LUI-MÊME[1]

—

I

Dans la correspondance intime des hommes célèbres, il y a parfois de violents démentis à leur attitude publique et à tout ce que l'on sait d'eux, mais dans celle d'un homme simple, sincère et timide tel que fut J.-J. Henner, on ne peut voir de réelles discordances; on n'y peut trouver que la confirmation de ce qu'on a lu dans ses biographies, les interviews et quelques confidences, on y rencontre heureusement la saveur d'un récit personnel, le laisser-aller et l'abandon, l'accent de sincérité, l'aveu de ses goûts et la douceur de ses souvenirs.

A défaut de révélations piquantes, de verdicts amers, de médisances, d'apologie individuelle, les lettres d'un homme aussi peu compliqué que ce peintre alsacien de l'Ecole française — c'est ainsi qu'il voulut être désigné au musée des Offices — enrichissent cependant sans prétention notre littérature épistolaire ou de *Mémoires,* qui est la plus délicieuse de toutes.

On verra aussi dans les lettres d'Henner quelque chose

(1) Mémento biographique. — Né le 5 mars 1829 à Bernwiller (Haut-Rhin), Henner entre à Paris aux ateliers de Drolling et de Picot, après avoir reçu les premières leçons de Goutzwiller au collège d'Altkirch et de Gabriel Guérin à Strasbourg; faute de ressources, il retourne à Bernwiller et y passe deux années à faire des portraits à cinq ou vingt fr., revient à Paris en 1857 et concourt une première fois pour le prix de Rome; il ne l'obtient qu'en 1858, le sujet donné étant *Adam et Eve trouvant le corps d'Abel;* il est médaillé aux Salons de 1863, 1865 et 1866; reçoit une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1878; élu à l'Académie des Beaux-Arts en 1889, il obtient la médaille d'honneur en 1898 et un grand prix à l'Exposition universelle de 1900. Chevalier de la Légion d'honneur en 1873, officier en 1878, commandeur en 1898, grand-officier en 1903. Décédé le 23 juillet 1905.

de rare et d'exquis : l'expression d'une ferveur de reconnaissance et d'amitié qui dura cinquante ans, une confiance absolue, l'échange de quelques services, une modestie sans affectation et la vérité envers tous et envers lui-même.

L'être privilégié qui mérita sa vie durant l'affection de J.-J. Henner s'appelait Jules Laurens. Aucune publicité tapageuse n'a tambouriné son nom à tous les échos.

A côté des *Entretiens* de Henner avec Durand-Gréville qui n'ont pas été utilisés dans les monographies du peintre, les lettres à Jules Laurens ne l'ont guère été par M. L. H. Labande dans son importante étude sur l'artiste (2) qui fut pour Henner un ami de grand cœur, un ami de choix, presque toujours consulté dans les circonstances essentielles. Laurens a reçu parfois les confidences les plus délicates, notamment lorsqu'à l'Académie des Beaux-Arts, où il venait d'être élu, Henner dut lire la notice d'usage sur son prédécesseur, Cabanel.

C'est surtout dans la correspondance de ce temps qu'on se rend compte de l'intimité qui lie les deux amis et qui remonte antérieurement à 1858; telle qu'elle est venue dans mes mains, elle va de 1883 à 1898 et elle n'est pas là tout entière, car les premiers billets font allusion à d'autres. Déjà, lors du concours pour le prix de Rome, Jules Laurens rendit à Henner un service dont celui-ci lui reparle plus tard avec une effusion de reconnaissance. Il s'agissait simplement, d'après M. Labande, de décider Hippolyte Flandrin, président du jury, momentanément indisposé, à assister à la séance, son vote étant acquis à Henner.

Jules Laurens, dans la page qu'il consacre à son ami (3), la plus discrète de toutes, ne fait pas mention de cet épisode.

Ce peintre est surtout connu pour sa participation à

(2) *Jules Laurens*, un vol. in-4°, Champion, Paris, 1910.
(3) *La légende des ateliers*, in-8°, Brun, Carpentras, 1901.

la mission Hommaire de Hell en Perse; il en rapporta de nombreux et importants dessins qui furent tirés en lithographies. Leur succès dans le monde des arts l'amena à s'adonner principalement à l'art de Senefelder. Néanmoins il exposa fréquemment aux Salons où il obtint deux médailles et la Légion d'honneur. Il s'était retiré à Saint-Didier, près de Carpentras; il s'occupa de la rédaction du catalogue et d'une notice pour le musée de cette ville qu'il contribua à enrichir, de même que son frère Bonaventure, par le don de plusieurs de leurs œuvres et par les peintures qui ornaient son propre cabinet, d'une toile de Henner particulièrement. Les musées d'Avignon, de Toulon, Montpellier, Nîmes, Angoulême, Rouen montrent des peintures de Jules Laurens, vues d'Orient et paysages.

Il a publié deux livres : *La légende des ateliers,* recueil précieux de souvenirs et d'anecdotes sur ses contemporains, et une biographie de Bonaventure, dont il aimait à se dire l'élève. Il n'était pas homme de lettres; son style est embroussaillé et incorrect, mais il abonde en images; ses récits sont des témoignages pleins d'intérêt et l'on y puiserait d'agréables chroniques.

C'est Goutzwiller qui l'avait mis en rapports avec Henner, dont il n'était l'aîné que de quatre ans. Quatre années de plus ne font pas un Mentor. Mais le peintre alsacien, perdu dans Paris, et se défiant de lui-même, assez irrésolu dans certains cas, rencontra chez son jeune ami une tendresse et des conseils que d'autres ont aussi éprouvés, et même la commande d'un portrait que celui-ci n'avait pas le temps de faire. L'esprit de Jules Laurens s'était mûri au cours de ses voyages, de son séjour en Perse et à Constantinople. Aussi, même quand Henner siège à l'Institut, au faîte de la célébrité, celui-ci a-t-il pour l'artiste carpentrassien une considération profonde et une affection très vive. Il s'occupe de la réception et du placement de ses toiles et de celles de

sa belle-fille, Mme Adam. Il fait plusieurs portraits de Mme Jules Laurens et il s'afflige parce qu'elle n'est pas venue en retirer un de son atelier. Quelques lignes d'une lettre sans date donnent une idée touchante de ces rapports :

Lorsque je vous écris, je pense au temps d'autrefois quand j'allais timidement, presque en tremblant chez vous. C'est pour cela que je vous appelle M. Laurens, comme j'appelle toujours M. Goutzwiller.

Extraits d'autres lettres :

Cette année, vous ne verrez pas mes tableaux. J'étais habitué depuis si longtemps à cette visite qui avait pour moi, vous le savez, la plus haute importance. Quand vous trouviez quelque chose de bien, j'étais content et personne d'autre n'a cette influence sur moi. C'est vous dire combien vous me manquez.

... Je pense à vous, je pourrai dire à chaque instant, au temps passé, aux choses si intéressantes que vous me disiez dans nos causeries artistiques.

Les lettres d'Henner sont, bien entendu, sans prétention d'aucune sorte et n'étaient nullement destinées à la publicité, on les lit pourtant avec agrément, car elles ne contiennent rien qui ne soit un trait de caractère et qui ne serve à le faire mieux connaître. Elles sont écrites à bâtons rompus, sans recherche de transitions, et passent des détails les plus familiers à des considérations esthétiques. Leur style, s'il en est un, est bon enfant et primesautier. Jules Claretie a dit de cet enfant de l'Alsace qu'il était un « timide narquois ». Evidemment sa timidité ne se manifeste pas dans une correspondance aussi amicale, mais narquois, il l'est fréquemment. Ce qui domine, c'est une réelle sentimentalité et une cordialité entière. Il se montre tel qu'il est, sans aucune feinte, aucune arrière-pensée. Il ne le fait point à la pose, pour employer un terme d'atelier. Ainsi sur la musique, — il désire entendre Mme Jules Laurens dont la voix est harmonieuse, — il ne cherche pas à donner

4

le change. Quand on lui demande quel instrument il préfère, il répond que c'est le tambour, et il avoue à Laurens qu'il ne distingue pas la *Symphonie pastorale* d'autre chose. « C'est à peu près comme si en peinture quelqu'un ne distingue pas un paysage d'un portrait. »

A cet ami qui ne l'a connu que plus tard, Henner ne fait pas de récit sur son enfance, — on sait tout du reste à cet égard par ses biographies, — mais il lui dit combien la campagne l'enchante et la nature l'émeut. Son hérédité paysanne se révèle par sa joie de vivre aux champs de son cher village de Bernwiller, quand il peut obtenir un passeport (qui lui a été refusé pendant une maladie grave de son frère). Il s'intéresse à toutes choses, aux fleurs, aux fruits (*ma e robaccio,* ils sont vilains, à côté de ceux du midi). Le chant des oiseaux, l'arrivée des hirondelles, les jours qui grandissent, il note tout comme s'il voyait son pays pour la première fois; il donne à manger aux poules et aux oies. Le cheval et les chats le connaissent :

> Je regarde aussi mes arbres que j'ai plantés moi-même et qui commencent à être très beaux; j'en suis bien fier et je me dis : « Dire que c'est moi qui ai mis cela au monde! » et je suis très malheureux quand j'en vois qui dépérissent...
> Je me couche des heures entières à l'ombre d'un simple pommier et de cerisiers, entouré par les poules qui venaient me manger le pain dans mes poches...

C'est pour Henner un rajeunissement qu'il goûte avec délice.

« Quels fruits mangez-vous? » demande-t-il à son correspondant. « Et la salade? Je finirai par ne plus manger que cela. » Il aime les cerises et il raconte qu'un soir, il y en avait un beau panier sur la table, qu'il n'en avait jamais vu d'aussi belles, et qu'il n'a pu s'empêcher d'en manger quelques-unes avant le potage; « elles craquaient sous la dent ».

Sur ses vacances à Bernwiller, nous avons deux lettres,

dont la dernière est datée. Elles méritent d'autant plus d'être reproduites que, dans celle-ci, il exprime sur sa carrière de peintre un regret qu'on ne trouvera pas ailleurs :

Cher ami,

Que devenez-vous à Saint-Didier par cette chaleur? Comment la supportez-vous? Avez-vous au moins de la bonne eau? Avez-vous des ombrages? Que mangez-vous? Avez-vous toujours de ces délicieuses figues? Et bientôt aurez-vous des abricots et des pêches? L'année est-elle favorable à tous ces fruits?

Moi aussi, je suis à Bernwiller depuis une dizaine de jours, où il fait aussi chaud, mais où il y a de la bonne eau. Le vin et la bière, cela m'est égal, je n'en bois plus et si je n'ai ni figues ni oranges, je mange quelque chose qui est peut-être encore meilleur depuis que les pommes sont mûres. Autrefois j'en mangeais quelquefois comme dessert! Devinez quoi? de la marmelade de pommes, tout simplement. Comme plat de légume, c'est délicieux.

Et je ne rêve rien au-dessus et nous dînons toujours à l'ombre des sycomores que j'ai plantés moi-même, ou au bord de mon étang, sous les saules que j'ai plantés également. Que voulez-vous rêver de plus?

Je me lève à 4 heures, au moins une heure avant le soleil. Je travaille en flânant toute la matinée! C'est bon de faire de la peinture dans la solitude avec des modèles à votre disposition à tout instant.

Donnez-moi signe de vie et, en attendant, à vous.

HENNER.

Bernwiller par Dannemarie (Haute-Alsace),
12 septembre 79.

Cher ami,

Que devenez-vous? Comment allez-vous? Où êtes-vous? Pourquoi ne me donnez-vous pas signe de vie? Je pense toujours à vous, soit en travaillant, soit en flânant le long de la petite rivière, admirant les bouquets de saules qui forment de si belles (illisible) avec de douces verdures à côté et les montagnes bleues derrière, et par ces temps humides et ces ciels pluvieux, la nature est particulièrement belle. J'AURAIS DU ME FAIRE PAYSAGISTE, maintenant je suis trop vieux.

Mais j'ai beaucoup travaillé depuis trois semaines que je

suis dans mon petit coin solitaire, loin de tout et de tout le monde.

Je me lève au tout petit jour. Mon domestique me sert de modèle; il pose comme jamais personne, pas même Dubosc, n'a jamais posé. Et vous, êtes-vous à Saint-Didier? Vous devez travailler. Ce temps humide doit vous aller, mais peut-être êtes-vous toujours brûlé par le soleil du midi?

Avez-vous de la belle verdure? Mangez-vous des fruits? J'ai encore trouvé des reines-claude ici. Tous les matins, j'allais secouer les arbres, c'était délicieux. Maintenant c'est fini; mais il y a d'autres prunes et le raisin qui commence. Les noyers n'ont rien. Du reste, je n'aime plus les noix.

Compliments à M[me] Laurens et tout à vous.

J.-J. HENNER.

Ces effusions bucoliques devaient amener Henner à regretter de n'avoir pas fait uniquement du paysage. On peut soutenir qu'il ne l'a jamais abandonné. D'après le catalogue de son musée, il a fait en cinq ans, de 1859 à 1864, plus de soixante études de paysage et plus tard, ses nymphes, ses naïades sont presque toujours assises ou couchées dans l'herbe, ou sous des feuillages, au bord de l'eau ou d'une fontaine. Il s'inspirait de la nature à Bernwiller et il en jouissait grandement.

La préoccupation du temps qu'il fait, de la lumière, « du ciel à se mettre à genoux devant, tendre comme du lait avec un peu de bleu », le suit à Paris, pour le travail à faire, « fameux pour des esquisses ou des pochades, des choses d'un seul ton, rien que l'ombre et la lumière, les passages du foncé au clair et plus de foncé que de clair ».

Il a des digressions amusantes, à propos d'un élève de Jules Laurens, qui n'a eu, au concours des médailles à l'école des Beaux-Arts, que la quatrième, qui ne le dispense pas du service militaire :

Je ne crois du reste nullement, écrit-il, que sa carrière sera brisée à cause de cela; c'est une plaisanterie. Au régiment, ils (les peintres) s'occupent plus de peinture que du service; ils font le portrait du colonel; ils obtiennent des permissions pour venir à Paris faire les concours...

Il garde la hantise du temps qu'il fait dans le midi, « le beau midi que j'aime, ce pays privilégié qui a donné tant d'hommes glorieux à notre chère patrie ». — Et encore :

J'aimerais tant votre beau pays. Quand vous serez rentré à Carpentras, donnez-moi l'adresse d'une auberge et je suis capable d'y venir lorsque les froids et les jours sombres seront venus. Mon pauvre frère me dit toujours de voyager et de profiter de la vie pendant que je le puis encore.

Ce n'est pas que Paris soit sans charme et l'on va apprendre pourquoi :

Quelle température avez-vous? Ici, c'est un paradis terrestre. Jamais je n'ai vu un été comme ça, c'est un rêve. Assez chaud pour les modèles nus, pas trop pour marcher tant qu'on veut, les nuits délicieuses, une lumière égale et douce, moins crue qu'avec le grand soleil et le ciel bleu. Tranquille à Paris, on ne répond pas aux lettres, on vous croit à la campagne; des voitures vides partout, les cochers vous appellent de tous les côtés, comme autrefois à Rome. Au mois de juillet, dans les tramways personne et la campagne d'un vert délicieux.

II

Dès son arrivée à Rome, « tout mon bonheur, dit Henner, était impressionné par les tortures de mon art... Regardez, écrit-il à Laurens, regardez un peu le Caravage du Vatican pour moi, c'est le tableau qui m'a le plus frappé ». Dans une autre lettre, il revient sur ce sujet :

Je me souviens qu'il n'y a qu'une peinture qui m'ait frappé: *La Mise au tombeau* de Caravage, et ce sera un des regrets de ma vie de ce qu'on [c'est Schnetz, directeur de l'Ecole de Rome, qu'il veut désigner] ne m'ait pas laissé faire une copie de ce tableau... Après, lorsque j'avais vu tant de choses, voyagé partout, entendu parler de ci, de ça, j'ai été troublé et quand il m'a fallu faire ma copie, je ne savais plus quoi faire. Je me rappelle avoir écrit sur un questionnaire que le peintre ancien que j'aimais le mieux était le Caravage et, parmi les modernes, Prud'hon.

Sur cette toile si discutée, l'avis de Henner était partagé par Emeric David, l'historien d'art le mieux instruit sur la matière. Les *Entretiens* d'Henner avec Durand-Gréville accentuent la préférence donnée à Amerighi da Caravaggio :

Son tableau de Rome est le plus beau qu'il y ait en Italie. C'est un chef-d'œuvre : « Il est tellement saisissant qu'on reçoit comme un coup en le voyant; il m'a paru plus beau que les Raphaël. Rubens considère en effet le Caravage comme un des plus grands peintres . Velasquez l'a imité souvent et on l'appela le petit Caravage (4).

Le séjour de Rome fut un enchantement pour Henner. Quarante ans après, au sujet de certaine effervescence qui s'était manifestée parmi les pensionnaires de l'Ecole de Rome, il s'élève contre eux :

Il paraît que cela ne suffit plus à ces messieurs d'être dans ce paradis. Nous n'étions pas comme cela de mon temps.

Il ajoute ailleurs :

Il paraît que tous les pensionnaires sont ici, même celui qui a eu le prix l'an passé et qui n'a pas encore fait d'envoi. Quelle différence avec autrefois où l'on passait ses cinq ans sans bouger et quand il fallait s'en aller, c'était un désespoir!

Fréquemment, on le voit, Henner comparait le présent au passé et il préfère le passé, comme la plupart des hommes qui sont au seuil de la vieillesse :

Que n'êtes-vous ici? Vous voyez toutes les lamentations au sujet des médailles, et quand on sait comment cela se fait, il n'y a vraiment pas de quoi.

On dit que cela se faisait plus sérieusement autrefois. Je m'en suis aperçu en 1867. J'avais exposé ma *Suzanne* du Luxembourg, mon *Baigneur endormi*, ma *figure couchée*, les portraits de M. Schnetz et du docteur Leroy. Je n'ai même pas eu une mention, vous vous le rappelez, et je n'ai injurié personne ni réclamé dans les journaux.

D'après ses biographes, le peintre alsacien aurait pro-

(4) Le musée du Louvre montre quatre toiles de Caravage.

fondément subi l'influence d'Holbein. Il est vrai qu'il l'a beaucoup étudié à Bâle, qu'il en a fait des copies, qu'il en parle avec admiration; néanmoins il y remarque des erreurs de dessin et il n'a pas la moindre curiosité d'aller en Angleterre examiner les portraits qu'on lui indique de ce maître. Sur la *Madone* du musée de Dresde, qui est attribuée à celui-ci, mais dont l'authencité est discutée, il déclare nettement à Durand-Gréville : « J'ignore si c'est une copie, mais je sais bien que ce n'est pas de la bonne peinture ».

Les Florentins l'attirent davantage. Il est allé plusieurs fois à Florence. Il veut y retourner. Il écrit de là :

Mon cher M. Laurens,

Je voulais vous écrire dès mon arrivée, mais il y a tant de choses à voir! et je rentre si éreinté chaque fois, que je n'en ai pas le courage. Il y a plus de 25 ans que je n'avais vu Florence et c'est la ville dont je me souviens le moins. J'ai eu quelques désillusions à la Tribune et un peu ailleurs, mais j'ai eu aussi de délicieuses surprises. Que de belles choses au Bargello! Certaines choses de Raphaël sont moins bien que je croyais. Léon X est magnifique; les portraits de femmes moins charmants, ainsi que la Vierge au Baldaquin; un portrait de Rembrandt à Pitti me semble extraordinaire, mieux que la femme bleue du Titien.

Mais je n'en peux plus. Je rentre par le Gothard pour aller voir ma famille que je n'ai presque pas vue. Je ne viendrai donc pas encore vous voir. J'ai été hier à Prato en tramway et le matin au couvent de la Chartreuse à Ema, très beau comme situation et quelques belles peintures et tombeaux. J'ai été trois fois à Fiesole; quelle belle promenade!

Depuis deux jours il pleut et j'en ai assez. J'ai cueilli une fleur au jardin Boboli hier à votre intention, ainsi qu'à Fiesole. Je ne sais si M^me^ Laurens connaît ce pays. Il y a des promenades adorables, mais trop de commodités avec les tramways. J'ai cependant monté à pied à Fiesole par une grande chaleur.

Je vais encore aller à santa Maria Novella et à Monte Oliveto et après j'irai *al Barile* manger un macaroni al Duco; c'est excellent.

Compliments les plus affectueux pour *tutti due*. Je pense

partout à vous et vous regrette. Comme nous verrions bien ensemble!

J.-J. H.

Henner fait à Florence des copies de Verocchio, Masaccio, Filippo Lippi, Botticelli, Fra Angelico, Andrea del Sarto, Titien, etc.

J'ai déjà dit à quel point il aimait Prud'hon. Il raconte que Paul Flandrin n'admire pas la *Psyché* du Louvre; aux yeux d'Henner, « c'est le plus beau ». Ingres l'intéresse à un très haut degré. Il conserve sa boîte à couleurs qui lui vient de Balze. Il reproduit sur son compte des anecdotes aujourd'hui connues, et celle-ci, qui l'est moins, d'après Flandrin :

Ingres est venu un jour trouver ses élèves et leur a dit, très abattu : « Mes pauvres amis, je suis perdu. Je ne peux plus rien faire. *J'ai perdu la trace.* » Il était navré.

A une époque que je ne peux préciser, faute de date à ses lettres, Henner semble, à son tour, *perdre la trace*, selon le mot d'Ingres et, comme lui, il est consterné. Il doute d'abord de lui-même. La première fois qu'il fait part de ses craintes à son ami, dans un billet où il est question de l'assassinat du président Carnot à Lyon, c'est-à-dire après le 25 juin 1894, il lui dit :

Je suis toujours bien triste. Je n'ai plus de plaisir à rien; par moments, je me remets au travail, c'est ma seule consolation, et aussi mon tourment constant. Je voudrais tant faire un bout de belle peinture et je vois que le reste de ma vie passera sans que j'y arrive.

Il revient bientôt là-dessus :

Quelle malheureuse idée j'ai eue d'exposer encore! Comme les vieux avaient raison! Le père Drolling et Picot n'exposaient plus quand ils avaient mon âge, même les grands, Delaroche et Ingres non plus. Il y a un autre courant, on aime une autre peinture, on voit autrement. Nous sommes des vieux, je parle pour moi, bien entendu. Il est vrai que le père Corot a marché jusqu'au bout, toujours plus beau et admiré que jamais.

Pourtant Henner n'est pas aussi découragé qu'il le donne à entendre. Il envoie au Salon de 1895 *La femme du lévite d'Ephraïm* et un portrait, à celui de 1896 le portrait de Carolus Duran et le *Christ au linceul,* en 1897 deux autres portraits, et en 1898 un portrait encore et *Le Lévite d'Ephraïm et sa femme morte.* C'est à ce Salon que la médaille d'honneur lui est décernée par 277 suffrages sur 394 votants. Elle aurait dû calmer ses appréhensions et ses plaintes; elles continuent cependant :

Je voudrais retravailler, je ne fais rien qui vaille. J'ai toujours le même rêve sans pouvoir le réaliser, faire un beau morceau de peinture, une joue, un menton, une attache de cou. Vous voyez, je ne suis pas ambitieux. Je ne cherche pas de drames ou de sujets extraordinaires et je n'arrive à rien. Quelquefois je me demande comment on a pu me nommer membre de l'Institut. Qu'il m'arrive de croire que j'ai réussi un bout, et le lendemain, c'est à regretter.

Le lendemain, en effet, les doutes recommencent :

Je suis toujours dans le marasme. La figure nue est presque faite, mais il faudrait un moment de calme pour pouvoir bien la voir et il me faudrait surtout que vous puissiez la voir, car je n'ai la même confiance en personne d'autre, et quand vous n'êtes pas là, il me semble qu'il y a une bonne partie de moi-même qui n'y est pas. Je ne sais plus où j'en suis. C'est la première fois que je n'aurai rien (au Salon). J'ai un portrait de général (5) et j'ai une petite étude de ma figure nue, mais que faire?

Il y a parfois un peu de répit dans son inquiétude :

Je vais commencer demain une figure nue, comme un jeune homme. Ne sais ce que cela donnera, mais je suis bien disposé, n'ayant rien fait qui vaille depuis longtemps.

Ses lamentations ne tardent pas à reprendre :

Je suis toujours pris par un portrait que j'ai à finir et dont je ne sors pas. Mais c'est le dernier. Jamais je n'en ferai plus. Faire le portrait de gens qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais vus, il faut vraiment en avoir besoin. Cela m'empoi-

(5) Le général de Kerhué. (Salon de 1892.)

sonne la vie et me paralyse. On les attend à toute heure. Ils viennent une heure après ou vous écrivent qu'ils ne peuvent pas venir ou viennent l'après-midi, quand on a commencé avec la lumière du matin, et je ne sais pas les faire. Je m'aperçois tous les jours que je ne sais pas mon métier, que je ne sais même pas comment il faut commencer ce que chacun sait. Quelle misère! De cœur,

HENNER.

Quoi qu'il en dise, Henner fera des portraits jusqu'à la fin de sa vie. Nous en voyons à tous les Salons jusqu'en 1902, sauf au Salon de 1900; à l'exposition universelle de la même année, il en a deux et il obtint le grand prix et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. C'est bien de quoi mettre fin à ses alarmes, mais il n'en est rien et si le classement que nous avons pu faire de la plupart de ses lettres, grâce à une généreuse collaboration, respecte l'ordre chronologique, Henner est plus désespéré que jamais :

Je fais de plus en plus mauvais. Je ne vois plus clair. Je ne vois plus ce que je fais.

Les plaintes persistent chaque année, presque dans les mêmes termes :

Plus je recommence, plus je me donne de mal, moins cela va. Je ne cherche pas un sujet émouvant, je ne voudrais que faire un morceau de peinture pas trop mal. Eh bien! je n'y réussis pas; je suis le plus malheureux des hommes.

Il me semble qu'il y a un an que je ne fais plus rien et je n'ai plus le courage de faire quelque chose. Il semble que c'est tellement mauvais que je n'ose pas le montrer et je voudrais tant faire un morceau de peinture.

M. Labande a écrit que les lamentations d'Henner étaient une manie de grand artiste « pour quêter des compliments » et qu'il ne voulait entendre que des éloges. C'est se méprendre sur son caractère. Il recherchait la critique autant qu'il pouvait aimer les louanges. Les opinions des écrivains sérieux provoquaient en lui,

d'après Lhermitte, son successeur à l'Académie des Beaux-Arts, de longues réflexions et on cite le propos tenu par le maître alsacien à un jeune peintre :

La critique sincère, même si elle nous attriste, nous fait rentrer en nous-mêmes et voir plus clairement ce que nous valons. Il y a toujours au moins une part de vrai dans le mal que l'on dit de nous.

L'homme qui pense de la sorte n'est pas de ces satisfaits de leur œuvre qui ne tendent plus à mieux faire et qui, persuadés qu'ils ont atteint le but, s'immobilisent dans la médiocrité. Cette attitude paraissait au contraire à Henner le comble de la suffisance. Comme on lui avait rapporté qu'un de ses confrères était très content d'une toile qu'il avait exposée, il s'écria :

— S'il est content de ce qu'il fait, il est f....

Henner était modeste, nous a dit Jules Claretie, dans son étude sur le maître alsacien. Bien que cette qualité ne soit pas au nombre des vertus qu'on reconnaît à tous les artistes, pourquoi le jugement sévère qu'Henner porte à ce moment sur sa peinture n'en serait-il point l'effet? Et cette explication n'est-elle pas plus vraisemblable que la soif de louanges qui lui est prêtée, et où il pourrait ne voir qu'un réconfort de l'amitié?

Il y avait donc un principe dans la critique amère de ses propres études à laquelle il se livrait, celui de ne pas se persuader qu'elles étaient arrivées à un point de progrès ou de perfection. Il doutait de lui-même certes et ce doute, le portant à de nouvelles recherches, se traduisait, dans une correspondance confidentielle avec un ami de bon conseil, par des plaintes sur les difficultés de l'art.

Henner pense que son talent décline avec l'âge et tout ce qui vient lui confirmer cette crainte l'enfonce davantage dans une sorte d'anxiété, d'inquiétude du mieux qui arrive vite, chez les nerveux, à son paroxysme, comme nous l'avons vu chez Ingres, comme elle a été chez Michel-Ange, chez Hokousaï et nombre de grands artistes.

Je ne sais pas ce que je donnerais pour n'avoir point exposé, écrit Henner. Personne ne m'a dit un mot de mes tableaux, absolument personne. C'est la première fois que cela m'arrive. Et les autres se faisaient des compliments! Je ne sais pas où j'avais la tête de faire aussi mauvais et d'aller l'exposer. Aussi je suis dans un état! Je n'ai plus envie de toucher un pinceau et je ne sais plus que faire.

Il est fâcheux d'ignorer la date de cette lettre; elle nous apprendrait si Henner n'a réellement plus rien envoyé au Salon et si, à défaut des camarades qui pouvaient avoir des raisons personnelles de ne rien dire au peintre de ses toiles, les comptes rendus lui ont été ou non favorables. Je ne vois, vers la fin de sa vie aussi bien qu'à ses débuts, dans les études les plus autorisées sur les Salons, que des éloges, et en les dépouillant de toute la littérature descriptive où se réfugient alors les critiques, on reconnaît en lui unanimement « un grand peintre amoureux de la chair féminine, en possession du secret d'une pâte fluide et pourtant très grasse et qui va naturellement vers le Corrège et vers Prud'hon au lieu d'aller vers Ingres. (Louis de Fourcaud). — *La femme qui lit* serait encore la meilleure étude de carnation qu'on puisse admirer au Salon, dit Georges Lafenestre. — Henner, merveilleusement, a touché ces pétales de roses que sont les femmes cuochées sur les pelouses vertes (Guillaume Dubufe.) — L'artiste fait surgir de la pénombre quelque beau corps féminin, mettant seulement en valeur des parties de nu, des blancheurs de chair qui semblent alors avoir gardé pour elles seules les dernières caresses de la lumière. » (Paul Lefort.)

Le maître était justement loué pour les qualités qu'il se refusait à lui-même et les critiques ont vu juste. C'est l'opposition de la carnation de ses corps féminins (argile idéale!) au paysage élyséen, aux sources fraîches, à la verdure épaisse, qui rend Henner le meilleur évocateur du nu idyllique à son époque. Son successeur à l'Institut a constaté chez lui, avec un grand bonheur d'expression,

« cette sorte de candeur rustique, alliée à tant de savoir, de finesse et de grâce intérieure et qui fait, en partie, la rare poésie de sa peinture » (6). Henner était seul à se méconnaître, par son aspiration constante au chef-d'œuvre.

La surprise est que le peintre qui excelle à ce point aux nus corrégiens dans le cadre idéalisé d'un décor antique, soit le même qui, dans les figures de paysans alsaciens, de curés, de maréchal ferrant, de villageoises de Bernwiller, de son frère Séraphin en blouse et en casquette, serre la vérité de si près et touche à ce degré au réalisme qu'un écrivain ait cru voir Courbet déteindre sur cette peinture.

On a trop peu étudié les portraits qu'Henner faisait spontanément, sans avoir à attendre le client qu'il décrit si ironiquement dans une lettre, et pourtant il est un maître aussi dans ce genre. Celui qu'il a fait de lui-même pour la salle des peintres aux Offices à Florence est l'une de ses plus riches œuvres pour la distribution de la lumière et pour la couleur de chair, dont il a sans cesse poursuivi la recherche exacte. Il attire. Il retient. Il reste gravé dans la mémoire. Il fait le plus grand honneur à l'Ecole française dont il a voulu se réclamer dans cette circonstance. Les portraits de sa mère, de sa belle-sœur, de l'alsacienne tenant un panier de pommes ont un modelé et un accent remarquables.

III

Henner n'écrit guère pour son plaisir. La correspondance lui était une tâche pénible. Il goûte l'été de Paris surtout « parce qu'on vous croit absent, ce qui permet de ne pas répondre aux lettres », à Bernwiller, c'est l'âge d'or, « il n'y a pas de papier à lettre ». Il écrit pour donner ou demander des nouvelles à ses intimes.

(6) Lhermitte : *Notice sur la vie et les travaux de M. Henner.*

Malgré la familiarité du style, les billets qu'on va lire, et dont on n'a retranché que les lignes déjà citées dans le préambule, ne sont pas indifférents pour l'histoire de la peinture dans la seconde moitié du XIX^e siècle et pour la propre biographie de leur auteur. On y verra des indications utiles sur sa méthode de travail, sa manière de comprendre le portrait et le paysage, ses camarades, notamment sur Corot, dont il est grand admirateur avec Laurens, sur Ingres et Paul Flandrin, et la plupart des peintres de son temps, sur ses voyages, l'Institut, les élections académiques et le jugement des concours; sa grande préoccupation du temps qu'il fait et d'une lumière propice aux études, enfin sur le vivace amour qu'il a pour la campagne, les légumes et les fruits, objets de sa prédilection. On trouvera là « cet appétit de la nature » que la plupart des hommes ne connaissent pas, selon la remarque d'Eugène Delacroix.

Ce qui frappera essentiellement le lecteur, c'est la tendresse qu'il montra pour son frère « qui, l'ayant vu en costume de membre de l'Institut, meurt content ».

Aucune médisance, aucune jalousie, aucun orgueil; loin de là, une défiance exagérée de lui-même, une sensibilité excessive à cet égard, voilà les traits les plus distinctifs de ce brave homme, qui fut un de nos meilleurs peintres et dont la réputation ne peut que grandir encore, à une époque où l'on n'a pas l'occasion de rencontrer ces qualités au même degré.

CHARLES BARZEL.

—

Cher Ami,

J'ai reçu l'envoi que M^{me} Laurens a eu la gracieuseté de m'envoyer. Je me régale tous les jours avec deux ou trois figues qui sont délicieuses. Les olives aussi m'ont ravi; elles me rappellent celles que nous gardions pendant quelques jours dans les poches et qu'on achetait le soir dans les cafés, en sortant des osteries.

Je vous envoie un article que je viens de lire dans le journal. C'est une communication de M. Eysséric. Je pense que c'est le vôtre puisqu'il parle de dessin et de peinture. Cela doit vous intéresser.

J'ai eu ces jours-ci la visite de Stanley, le grand voyageur qui a traversé l'Afrique. Il est venu me voir avec sa femme qui est une de mes élèves.Cela m'a intéressé aussi, surtout la grande forêt où il a passé près d'un an sans voir le ciel.

Comment allez-vous par ce mauvais temps, car voilà trois jours qu'il neige un peu. Il y en a dans la rue, sur les toits et il paraît qu'il y en a partout.

J'ai eu des nouvelles de Français; il paraît que son œil est perdu et qu'il ne peut plus travailler. Je n'ai pas vu l'ami de Flandrin qui va faire sa partie avec lui et je n'ose pas aller le voir même.

Si je sais faire les vessies? j'ai passé ma première jeunesse à en faire. Je ne connais rien de plus beau qu'une boîte à couleurs avec des vessies. Il n'y a pas de tableau qui vaille cela, comme couleur, et rien d'affreusement laid comme les tubes. C'est à nous dégoûter de la peinture. Je crois que c'est ce qui m'a donné envie de faire de la peinture, en voyant les vessies.

Compliments, à vous.

HENNER.

—

Mon cher Ami,

Je viens de passer une bonne heure avec vous, au coin du feu, car il fait un froid de chien.

Je lisais, relisais et ruminais dans *l'Artiste* nos petites histoires sur Ingres, je connaissais la plupart, ou au moins des variantes, mais pas toutes. Je conserverai précieusement ce numéro; le dessin bas-relief qui les accompagne me plaît infiniment aussi. Ce qui concerne Paul Flandrin est-il vrai ou est-ce inventé par lui?

Lorsque je l'ai rencontré sur le pont des Arts, il me

disait : « J'attends Ambroise Thomas, je voudrais lui dire un mot. » Je lui ai dit : « Venez avec moi à l'institut, peut-être qu'il y est déjà, sinon vous l'attendrez ». Il m'a répondu : « Jamais, oh! jamais je n'oserai ». Et, en effet, il n'est pas venu; il a attendu là, au courant d'air, il faisait très froid.

A propos de froid, il y a du givre. Non seulement les arbres en sont couverts, mais les gens dans la rue en ont plein les cheveux et la barbe. Chez moi, ça ne se voit pas. Cela m'a fait penser à ma jeunesse à la campagne.

Les carreaux des fenêtres sont gelés. Je grelotte au coin de mon feu, et j'ai presque l'onglée en vous écrivant.

Buon capo d'anno per voi et la graziosissima signora e di tutto cuore.

Vous avez de la chance d'être dans le midi, mais par tous les temps, tout à vous.

HENNER.

—

Mon cher Ami,

Votre bonne lettre a été une charmante surprise. Je demandais de vos nouvelles à Mme Formigé, la veille. Elle a eu la gentillesse de venir me voir;elle était dans toute sa beauté, avec une toilette rouge qui lui allait à ravir.

Je vais mieux et mon mal est presque fini. Voilà plus d'un mois que je suis cloué chez moi, aussi j'ai pensé à la peinture et j'ai peint en rêve. J'espère que ce repos me fera du bien. Je me suis rappelé l'époque où je faisais le concours du prix de Rome et où je travaillais avec un si grand calme que je n'ai jamais plus eu depuis que j'ai vu tant de choses. Je ne m'occupais ni des primitifs ni de l'antique, je ne connaissais même rien de tout cela. Si j'avais toujours pu rester comme cela!

La semaine prochaine, je vais essayer de retravailler et je vous écrirai sous peu.

Compliments.

HENNER.

—

Mon cher Laurens,

Je viens de rentrer d'Alsace d'où je voulais toujours vous écrire, mais vous savez que j'habite la vraie campagne, où il n'y a ni libraire, ni marchand de papier, ni rien. Vous voyez, c'est l'âge d'or! et j'attendais toujours que j'aille en ville et j'ai fini par ne pas sortir du tout, et n'écrire à personne.

La neige a fini par me chasser. J'y suis allé trop tard, au milieu de septembre et il faisait déjà froid, et l'idée de travailler ne m'est venue que quinze jours après. J'ai rapporté quelques jeunes filles à peine ébauchées et d'autres laissées là-bas. J'y avais pris goût et j'irai ce printemps travailler absolument pour moi; c'est-à-dire comme étude, comme je faisais à l'âge de vingt ans, et que je ne saurais, je crois, plus faire.

Je viens de retrouver un portrait de M^{me} Laurens qui est peut-être le meilleur. Donnez-moi de vos nouvelles. Avez-vous encore des hirondelles? Il y en avait chez moi avec la neige qui étaient venues cette année plus tôt que d'habitude? compliments à tous et à vous.

HENNER.

—

Mon cher Ami,

Je suis bien en retard pour répondre à votre lettre : d'abord les préoccupations du jury et tout ce qui y tient, et ensuite l'émotion du premier moment où l'on voit clair pour ce que l'on a fait et qu'on ne voyait pas chez soi dans son atelier, sans cela on ne l'enverrait pas. Et depuis que c'est fini, je suis souffrant d'une bronchite qui m'a cloué chez moi depuis quinze jours. Je sors pour la première fois aujourd'hui. Je n'ai pas pu aller au mariage de Paladilhe, il y avait un vent trop froid, et c'est ordinairement dans ces endroits-là qu'on prend quelque chose lorsqu'on n'a rien.

Pas de chance! et dire que j'ai passé mon hiver comme

cela avec la grippe et un rhume, l'un après l'autre. Vous voyez d'ici comme on est disposé à travailler, et c'est ce qui fait que j'ai raté mon exposition. Tout cela n'est pas gai. D'Ideville est très malade; il a eu une attaque ces jours-ci.

Si j'ai bien compris votre lettre, vous ne serez pas ici pour l'ouverture du Salon. Moi, cela se comprendrait, mais vous, qui ne manquez jamais cela! Comment est le printemps chez vous? Ici, il n'y en a pas. Il fait aussi mauvais et aussi peu de verdure que l'hiver. Décidément si ces jours mauvais continuent, j'irai passer l'hiver dans un pays plus doux.

Mais Ziegler qui est à Alger ne va pas bien non plus, Il ne répond pas à mes lettres, et n'est pas rentré l'été dernier à cause de sa maladie. J'ai causé d'Avignon et Carpentras. J'ai un ancien camarade qui est commissionnaire (commissaire de surveillance) au chemin de fer à Avignon et il a été ici ces jours-ci. Il s'appelle Deyber, si jamais vous avez besoin de lui à la gare.

Compliments à M^me^ Laurens, et à vous de cœur.

HENNER.

—

Cher Ami,

Pendant que je tiens encore la plume, car je viens d'écrire à M^me^ Laurens qui m'avait invité à aller manger un macaroni à Villemonble chez M^me^ Adam dimanche prochain. Vous connaissez les environs de Paris; le dimanche à la campagne, les gares le soir pour rentrer... enfermés, entassés dans les salles d'attente par cette chaleur. Chaque fois que cela m'est arrivé, je me suis borné à ne plus recommencer. Je n'irai donc pas malgré tout le plaisir que j'aurais eu à me trouver avec les vôtres.

Je suis allé dîner un jour chez les Benner croyant vous y trouver, et il n'y avait personne, vous parti et M^me^ Laurens indisposée.

Que faites-vous dans votre beau pays? Peut-on au moins s'y coucher par terre et entendre les cigales? C'est le vrai moment pour les fruits, vous qui vivez de cela. Je serais bien avec vous.

J'ai pensé à vous hier à l'Ecole devant les envois. J'aurais bien voulu que vous fussiez là.

Je travaille et je ne fais rien. Je voudrais pouvoir faire une tête et je crois que je n'y arriverai jamais.

Je resterai à Paris encore 15 jours pour les jurys des Ecoles de la ville et autres où j'ai à juger des concours.

Travaillez-vous en plein air, puisque c'est la mode? Je n'ai pas revu Flandrin au Louvre. Je vous laisse, mon modèle arrive.

Un de ces jours, je vous écrirai mieux.

HENNER.

—

Mon cher Ami,

Votre charmante lettre m'a fait un immense plaisir. Je l'ai lue et relue déjà plusieurs fois et j'ai repensé au temps et au plaisir que me faisaient celles que vous m'écriviez de Paris. J'allais me cacher dans quelque coin charmant, à la villa Wolkonski entre autres, pour les lire à mon aise.

M^me Laurens m'avait 'crit un mot à Paris, je devais lui écrire. Peut-être ne sait-elle pas ce qu'il m'est arrivé. J'ai eu un accident, j'ai failli perdre un œil. J'ai eu dernièrement de vos nouvelles par M^me Formigé; vous êtes dans les meilleures conditions pour aimer et jouir de Rome : vous avez le calme que je n'avais pas, tout mon bonheur était impressionné par les tortures de mon art; et maintenant encore, je suis abruti, et ne sais plus où j'en suis; je ne fais rien qui vaille. Je vous envie bien, allez! Je ne peux vous donner des nouvelles de personne, je ne vois personne et rien. Je n'ai même pas été voir l'exposition de la rue de Sèze, ni celle du cercle où j'ai une petite tête.

Je vais cependant aller à l'atelier de Mercié. Dimanche, M^e Formigé pose pour son portrait, là.

Connaissez-vous l'histoire de la Terre Sanguine avec le Singe et l'Enfant? Depuis deux jours, il fait un temps splendide, soleil et ciel fin bleu comme à Rome. Comme il doit faire bon au soleil devant la *bocca della Verità!* Et la place Montanara, y allez-vous le dimanche matin? C'était la promenade habituelle du père Schnetz.

Mais je repense à la peinture, et je n'ai plus envie de rire.

Je vous envoie à tous deux mes meilleurs compliments et vous écrirai sous peu une longue ou au moins plus lisible lettre. A vous de cœur.

HENNER.

—

Cher ami,

Je veux tous les jours vous écrire, je le dis à tous vos amis que je rencontre. Flandrin m'a dit : « Ah! que vous êtes heureux de lui écrire, dites-le lui bien pour moi ».

Ces jours-ci j'ai rencontré Drouet dans mon quartier. Il m'a dit aussi qu'il allait vous écrire et hier soir je l'ai promis à Madame qui m'a donné de vos nouvelles chez les Boeswilwald. Elle m'a dit que M^{me} Laurens allait venir à Paris, et vous, que ferez-vous? Voulez-vous que nous fassions une excursion quelque part? J'irai vous prendre et je vous emmène. Dites oui. Je suis absolument décidé à passer le mois prochain dans le Midi qui est si beau et que j'aime tant!

Je pense toujours à vous en travaillant. En ce moment, par ces jours si sombres, il est presque impossible de travailler avec le modèle. Mais c'est fameux pour faire des esquisses, des pochades, des choses d'un seul ton, rien que l'ombre et la lumière, les passages du foncé au clair et plus de foncé que de clair.

HENNER.

—

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre qui m'a bien intéressé. Vous avez certainement raison et vous êtes dans le vrai au sujet de la fameuse phrase; moi je croyais que Pascal ne connaissait rien en peinture, trouvait étonnant qu'on pût admirer la reproduction d'un objet qui ne vous intéresse pas du tout, se trompait, car ce n'est pas l'objet qu'on admire, mais l'art avec lequel cet objet est reproduit.

Je suis content de savoir qu'il fait froid aussi dans votre beau Midi; j'étais vraiment jaloux. Oui, il fait bon dans mon atelier, mais je ne fais rien qui vaille. J'ai tant de choses en train et rien de bon!... Ce qui n'est pas pour rendre l'intérieur de l'atelier bien charmant. Aussi je suis souvent si triste que je ne sais pas où donner de la tête et les petits moments de satisfaction sont bien rares et souvent illusoires, car souvent le lendemain on a la plus amère déception.

Je ne me suis pas trop enrhumé cet hiver malgré le froid qui augmente tous les jours. *Che bel mese il mese d'Agosto.*

Je croyais avoir bien travaillé l'été dernier, mais en rentrant j'en étais écœuré.

Connaissez-vous ces tortures? Non, n'est-ce-pas? Vous faites toujours ce que vous voulez.

J'ai vu Topfer hier chez Bonnat. Partout où je peux causer de vous, je suis content. Je n'ai pas vu Durand depuis quelques jours, je ne sais pas s'il a fait le concours ou non.

Vous me faîtes beaupoup de peine en me disant que Mme Laurens ne va pas mieux. Je lui ai trouvé beaucoup meilleure mine que la dernière fois. Soyez mon interprète auprès d'elle et mille bons compliments et salutations.

De tout cœur,

HENNER.

—

[1882]

Mon cher ami,

Je viens de rencontrer Drouet ici, à Saint-Jean-de-Luz où je suis chez des amis. Le pays est admirable, autre que l'Italie et je suis enchanté de l'avoir vu. J'ai été à Fontarabie et dimanche j'irai voir une course aux taureaux à Saint-Sébastien.

Nous parlons de vous avec Drouet, comme vous le pensez! mais impossible de le décider à venir à Madrid avec moi et cela m'ennuie d'y aller seul. Je ne sais pas voyager. Je m'adresse à tout le monde et je n'ai encore trouvé personne. Je rentrerai donc à Paris, mais enchanté de mon voyage.

Le pays est vert et beau ici comme la Suisse. Je me le figurais au contraire très aride. Les maisons blanches et les filles d'un teint comme je le rêve. Déjà des quantités d'espagnoles ici et peu de françaises, et la population du pays et les costumes charmants et les — (*illisible*) — c'est ça qu'il faut voir.

Nous parlerons de tout cela.

Le mont Ventoux est-il beau? Je vous le souhaite aussi beau que les montagnes d'ici ce matin.

HENNER.

—

[Juin 1886.]

Mon cher ami,

J'ai reçu dimanche deux paniers, l'un de cerises, l'autre d'abricots, amandes et poires. Tout cela est délicieux. Les cerises sont fermes et ont un goût comme on n'en trouve pas ici; les abricots aussi. Cela vient d'Avignon, mais je suppose bien que c'est de vous et que cela vient de Carpentras, ce qui en augmente encore le charme; je vous en remercie. Je suis tellement enrhumé que je ne puis plus parler. Aussi je n'ai pu aller chez M^me^ Adam avec M^me^ Laurens, comme je l'avais promis et que j'aurais voulu le faire.

Voilà votre ami Laurent Pichat mort, je le croyais beaucoup plus âgé; il était malade depuis longtemps et on ne le voyait plus. Voilà 8 jours que je ne sors plus. Je ne sais absolument rien à vous dire. Mme Laurens doit vous tenir au courant de ce qui se passe ici. Je n'ai du reste pas la tête à écrire, je suis abruti.

Excusez-moi donc de vous écrire sans rien vous dire. Je voulais vous accuser réception et vous remercier.

Quand je serai un peu mieux, je vous écrirai. En attendant, toujours à vous,

HENNER.

—

[Septembre 1888.]

Mon cher ami,

Comment allez-vous? Je pense souvent à vous. Quelle température avez-vous? Ici c'est un paradis terrestre. Jamais je n'ai vu été comme ça, c'est un rêve. Assez chaud pour les modèles nus, pas trop pour marcher tant qu'on veut, des nuits délicieuses, une lumière égale et douce, moins crue qu'avec le grand soleil et le ciel bleu. Tranquille à Paris. On ne répond pas aux lettres, on vous croit à la campagne; des voitures vides partout; les cochers vous appellent de tous les côtés, comme autrefois à Rome; dans les tramways personne et la campagne d'un vert délicieux. Que peut-on demander de plus?

Je travaille à mon Christ. J'ai le Christ en croix à faire pour la cour de Cassation. La figure seule qui remplit la toile et l'encadrement fait partie de l'ornementation même. C'est charmant. Ce que je fais l'est moins, mais j'ai passé quelques bonnes journées à le peindre depuis 15 jours je l'ai retourné sans le voir et je tremble à l'idée de ce que cela va me paraître quand je le reprendrai. Je travaille beaucoup, c'est-à-dire peu, le matin seulement et je flâne l'après-midi. Cela me rappelle le temps de mon concours. Je dois aller à Florence le mois

prochain avec Doumet; j'irai de chez moi et je rentrerai par le Midi, et peut-être irai-je vous voir. Je vous en écrirai ces jours-ci lorsque je serai chez moi.

Je dois aller chez Vayson jeudi avec Emmanuel Ducros. Vayson est à Varenne, près de Champigny. Les Durand Gréville en Bretagne.

Tout à vous,

HENNER.

—

Bourbonne [septembre 1888].

Mon cher ami,

Votre bonne lettre est venue me trouver ici où je suis pour soigner mes douleurs rhumatismales. J'ai bien du plaisir à lire et relire votre charmante missive.

Nous avons bien pensé à vous chez Vayson où j'ai passé une bonne journée et admirable de beauté pittoresque vers le soir, et le soir il y a des murailles de verdure et de l'eau, et le ciel dedans. Que veut-on de plus? Je ne pense pas qu'il ait pu quitter pour aller à la chasse à cause de Mme Vayson. Il y avait Ducros le poète, que vous connaissez. Nous avons fait le tour de la Marne et en rentrant, c'était vraiment admirable. On ne devrait regarder la nature que vers le soir. Je suis ici sur la route de chez moi, mais j'y suis allé parce que mon frère y était et que cela lui a fait beaucoup de bien, et je reste moi-même parce que les Prussiens font des manœuvres chez nous et nous en avons plein la maison, de sorte que j'attends qu'ils soient partis. Mon frère de Paris est avec moi, mais il ne peut rentrer chez nous; il ira passer quelques jours dans les environs de Bâle et j'irai le retrouver pour aller voir Holbein. J'aime beaucoup les maisons de Bâle. Que n'êtes-vous dans le voisinage!

Quel bel été nous avons eu! Pas un instant de chaleur et des nuits fraîches avec de la pluie pour varier les ciels. Aussi ai-je beaucoup pensé à vous. Je ne sais pas encore au juste à quel moment j'irai à Florence. Cela

dépend de Daumet avec qui je dois faire le voyage. Soyez mon interprète auprès de Mme Laurens et de votre brave frère qui est toujours vaillant.

A vous de tout cœur. Je vous envoie la vue de notre hôtel. Je crois, ma foi, qu'elle est prise à vol d'oiseau. Quelle drôle de façon de voir la nature!

Du reste je m'aperçois que le public ne regarde que les vues. Plus on voit de villages, plus c'est intéressant pour eux. Moi, j'aime mieux voir les montagnes d'en-bas.

HENNER.

—

[1889.]

Mon cher ami,

Il paraît que vous êtes à Carpentras et que vous ne voulez pas voir ici l'exposition universelle, m'a dit Eyssérie, que j'ai rencontré hier au Salon.

J'ai bien pensé à vous tous ces jours-ci. Vous rappelez-vous il y a quelque trente ans, pas loin de quarante, que vous me disiez déjà que Corot était le plus grand paysagiste. Maintenant je crois que c'est le plus grand peut-être de tous. Car ses tableaux sont les seuls qui se tiennent et qui, au lieu de perdre, semblent gagner. Ses figures également sont admirables de ton et de relief. Jamais je n'avais autant remarqué cela.

Vous verrez comme tous les autres perdent, anciens et modernes. Il résiste partout, dans ses mauvaises lumières comme dans les bonnes. Je crois que cela vient de la simplicité. On dirait que c'est fait avec du clair et du foncé.

Il faut venir voir cela, ça vaut n'importe quel voyage.

J'ai entrevu Mme Laurens. J'espère la voir ces jours-ci. J'espère toujours que vous viendrez. En attendant, tout à vous.

HENNER.

—

[1889.]

Cher ami,

Si vous saviez ce que j'ai pensé à vous ces jours-ci au Puy de Dôme. Je cherchais à découvrir Carpentras au loin? Quel beau pays! Et Thiers? Connaissez-vous cet endroit? Il me semble qu'en Italie ni en Espagne, je n'ai vu plus beau. En traversant une des rues qu'on ne peut pas décrire, qui descendait près du torrent, je vois une boutique sordide où il y avait de tout et entre autres des chapelets dont un genre particulier. En examinant, je les touche et une affreuse bonne femme sort de là-dedans. Je lui demande le prix, elle me répond : « Je les ai payés 14 sous la douzaine ». Je lui demande d'où ils viennent et où cela se fabrique, elle me regarde attentivement et me dit : « C'est peut-être vous qui les faites, ces chapelets ». Cela m'a fait penser à Flandrin et aux lutteurs. Je lui en ai pris deux en lui donnant 6 sous; elle ne voulait pas d'abord et m'a dit en me voyant partir : « Vous allez les prendre pour modèles maintenant »! Je pourrais vous en raconter! Je remonte demain à Dijon où mon frère vient m'attendre.

Si vous ne connaissez pas Thiers, votre frère ou M. Salles doit le connaître. J'aurais voulu y rester et j'étais dans une auberge admirable. Le patron et la patronne servaient eux-mêmes. Il fait une chaleur comme au milieu de l'été. J'ai aussi rencontré une marchande de couteaux ressemblant à Mme Laurens. Je croyais l'entendre faisant la charge de ces gens.

Soyez mon interprète auprès de tous.

HENNER.

—

[1889.]

Mon cher monsieur Laurens,

Il paraît que madame Laurens est retournée à Carpentras. Je ne l'ai pas vue, mais on m'a dit ces jours-ci qu'elle était partie. J'ai passé dernièrement de bons mo-

ments avec Flandrin Paul que j'ai rencontré à l'exposition universelle des tableaux. Nous avons longuement regardé ceux de son frère et ceux d'Ingres, et ce qu'il m'a raconté d'anecdotes sur tout cela, c'est charmant. Il les a vus faire. Il est toujours le même, aussi leste, aussi souple. Il a laissé tomber sa canne pour me montrer comment il est tombé après avoir posé pendant trois heures la draperie de Dante dans le tableau de son frère. Il l'a ramassée comme un jeune homme et il est né en 1811, l'année du *Jupiter* d'Ingres, m'a-t-il dit.

Que n'êtes-vous ici! Vous verriez toutes les lamentations au sujet des médailles et quand on sait comment cela se fait, il n'y a vraiment pas de quoi.

On dit que cela se faisait plus sérieusement autrefois. Que faites-vous? Quittez-vous Carpentras? ou votre frère vient-il vous voir?

Je suis fatigué, je ne fais rien et depuis quinze jours que je suis libre, j'essaie de travailler et je n'arrive à rien qui vaille. C'est navrant, j'en suis honteux, il me semble qu'on doit le voir à ma figure et demain je vais aller à l'Institut. J'y vais aussi régulièrement que possible, il n'y a du reste presque personne, et je me prépare aussi à aller dans mon village, au milieu des miens, passer quelques jours puisque je ne fais rien ici.

Presque tout le monde est parti de Paris, tout est fermé partout et il fait mauvais, un vrai temps d'automne, pluie, vent et froid.

Je regarde quelquefois le portrait de M^{me} Laurens, je crois que c'est le meilleur, et elle n'est pas venue le prendre.

Tout à vous.

J.-J. HENNER.

—

[Avril 1890.]

Mon cher ami,

Mon pauvre frère que vous avez un peu connu vient de mourir après une maladie de plus d'un an, et ne

quittant plus son lit depuis six mois. Il est mort en héros et en martyr : jamais une plainte, jamais une impatience; il vous aimait bien, sachant combien je vous aime, et depuis si longtemps, il me demandait souvent de vos nouvelles; il ne vivait que pour moi; il a eu le plus grand bonheur de sa vie, de me voir à l'Institut en costume et d'assister au banquet qu'on m'a donné lors de mon élection. [Il s'agit de Grégoire.]

Maintenant, tout est fini, et la moitié de ma vie s'en va avec lui. Que tout cela est triste! Je lui ai acheté un caveau au haut du cimetière Montmartre à deux pas de chez moi; c'est là où je serai aussi.

Pardon de toutes ces tristesses et à vous de tout cœur. Je n'ai vu personne tous ces temps-ci. Je n'ai envoyé aucun faire-part ni rien.

J.-J. HENNER.

—

[Juillet 1890.]

Mon bien cher ami,

Vous savez combien je vous aime, et combien j'aime les vôtres que je connais et tout ce qui vous touche. C'est vous dire combien cette triste nouvelle me consterne dans les circonstances où je me trouve, je prends une part d'autant plus grande que je sens mieux que personne ce que c'est que de perdre un frère. Le vôtre a rempli sa vie jusqu'au bout, comme il est donné à peu de mortels, sous ce rapport, c'est une grande consolation. Je ne puis vous dire autre chose, que je suis avec vous de tout cœur. Je vais un peu mieux et je me suis remis au travail. Tous les matins, à 6 heures, un brave Italien vient de l'extrémité de Montrouge à pied et m'attend devant la porte. Cela me rappelle le bon temps de mon concours du grand prix. J'attendais, moi, qu'on ouvre les portes de l'Ecole et à dix heures quand les autres arrivaient, je m'en allais. Je n'ai pas revu Mme Laurens, j'ai été très pris tous ces jours-ci.

Les Durand sont à la campagne, mais les lettres qu'on leur envoie rue Blanche leur arrivent.

A vous de tout cœur.

HENNER.

—

[1891.]

Mon cher ami,

J'ai eu bien du plaisir à vous lire tous les deux. Je viens de voir M. Devillario qui m'a montré quelques études avant son départ pour un an, puisqu'il va faire son service militaire. Il a fait de très grands progrès et je crois qu'il ira tout à fait bien s'il continue ainsi. Il m'a montré une figure surtout qui est très bien.

Je suis toujou s à peinturlurer, à regratter, à chercher; c'est décidément le sort de ma vie.

Il fait si mauvais temps et si bon pour travailler que je ne pense même pas à m'en aller et je n'ai plus les mêmes raisons pour aller chez moi. Depuis que mon pauvre frère est mort, je sens de plus en plus le vide qu'il laisse dans mon existence. Je ne puis plus parler du temps passé qui a été si dur dans mon enfance pour nous tous, et de nous voir si récompensés, plus que je ne méritais, moi. Cela nous semblait un rêve quand nous parlions ensemble. Tout cela est fini et fini pour toujours. Quand mon frère m'a vu à une séance de l'Institut en costume, il m'a dit en sortant : « Maintenant, je meurs content ».

A vous.

HENNER.

—

Bernwiller par Cernay, Haute-Alsace.
[Juillet 1891.]

Mon cher ami,

Votre bonne et charmante lettre est venue me trouver en Alsace. J'ai eu bien des tourments tous ces temps-ci. On m'avait d'abord refusé mon passeport, et mon pau-

vre frère si malade! mon vieux frère que j'aime tant! Je n'avais pas le cœur au travail. Enfin mon frère a pu se traîner à Evian avec sa fille. C'est là où je suis allé le trouver. Le lac était magnifique comme la mer dans *l'Entrée des Croisés* de Delacroix. J'ai été épouvanté en voyant mon frère si changé. Maintenant il va mieux. Je l'ai accompagné ici où je suis depuis quinze jours.

Je travaille un peu à faire son portrait ainsi que de ma vieille sœur. Tous les jours je veux partir pour Paris, et toujours on me retient encore, mais je serai rentré à la fin de la semaine. Voilà enfin le beau temps.

Mon neveu, qui n'a pas eu son passeport, est venu passer quelques jours à Bâle. C'est là que son père et sa mère ont pu aller le voir.

Je fais en ce moment le portrait de mon frère [Séraphin] avec sa pipe.

De cœur à vous.

HENNER.

—

[1891.]

Mon cher Laurens,

J'ai reçu votre bonne petite lettre hier qui m'a fait bien plaisir, mais ne change rien à ma disposition d'esprit; je suis dans le marasme, je ne puis plus rien faire. J'ai perdu la trace... M. Ingres a dit cela un jour.

Quand je pense qu'on va exposer en public mes deux toiles si misérables! Je vais inspirer la pitié. Je n'en dors plus et n'ai plus de goût à rien. Je ne peux même pas aller chez moi dans ma famille, je n'ai plus de passeport.

Cela me tenterait bien d'aller à Florence et si vous vous décidez, vous pouvez compter sur moi. Quel bonheur! Quel mot viens-je de dire. Moi qui suis le plus malheureux des hommes! Avez-vous jamais eu une petite parcelle de ce que j'ai? Non, n'est-ce pas? Et je suis obligé d'aller voter à l'Institut aujourd'hui! Je

ne sais pas lequel des deux va être nommé, Laurens (7) ou Lefebvre; ils ont autant de chance l'un que l'autre. Il y a aussi Detaille, ils ont de la chance tous de pouvoir faire de la peinture comme ils l'entendent.

Je n'ai pas vu Vayson depuis longtemps, ni Flandrin; il fait si mauvais qu'on ne peut presque plus sortir.

Pardon, cher ami, de vous ennuyer ainsi de mes lettres. Ce pauvre Tournois, vous rappelez-vous, le sculpteur? Il est bien malade; il ne peut plus se lever, il ressemble à un cadavre et fait peur à voir. Voilà des mois qu'il existe avec quelques gouttes de lait. L'année dernière, à pareille époque, mon pauvre frère était expirant et Tournois venait le voir.

HENNER.

[Septembre 1891.]

Mon cher ami,

Je viens d'avoir encore une grande émotion bien douloureuse. Mon pauvre ami Tournois est mort, quoique c'était prévu depuis longtemps, car voilà plusieurs mois qu'il est condamné (8).

Vous l'avez connu, je crois, c'était un grand artiste et avec son grand talent, il n'a presque jamais gagné sa vie, et il laisse sa femme et ses deux enfants sans rien. J'ai fait mon possible et quelques amis m'ont aidé. Delaunay, quoique malade lui-même, a été admirable.

Je ne savais à qui m'adresser, tout le monde est absent de Paris. On a envoyé 200 francs de la Société des Artistes; cela n'est vraiment rien. On a fait beaucoup plus pour des artistes qui étaient loin de valoir Tournois, et personne de l'Administration, pas un mot de discours! Quoique je ne sois pas pour ces choses-là, les familles y sont très sensibles.

(7) Il s'agit de Jean-Paul Laurens, élu en 1891.

(8) Le sculpteur Tournois avait obtenu le grand prix de Rome, en 1858, la même année que J.-J. Henner.

Que de choses on a dans la vie! Mais à quoi bon vous parler de toutes ces tristesses? Comment allez-vous chez vous? Avez-vous tous les vôtres en ce moment avec vous? Comment va Madame Laurens? J'ai été obligé de renoncer à mon voyage de Florence avec Daumet. Excusez-moi de vous écrire une si triste lettre. Avez-vous reçu celle que je vous ai écrite de chez moi?

Compliments à tous deux et de tout cœur à vous.

HENNER.

—

[1892.]

Mon cher ami,

Comment allez-vous? Avez-vous aussi l'*influenza* là-bas? J'ai vu les vôtres ces jours-ci chez les Bœswillevald. Ils vont bien. Nous avons parlé de vous avec M. de Curzon que j'ai rencontré au jury de l'école.

J'ai aperçu Paul Flandrin au service d'Henriquel Dupont. Nous nous sommes salués. Il est toujours le même, enveloppé dans son manteau italien, comme un vrai Chauchard. J'ai aperçu Vayson, mais n'ai pu lui parler.

Quels fruits mangez-vous maintenant, car je crois que vous n'avez pas beaucoup de goût pour les fruits secs. Je n'ai plus mangé de noix depuis une éternité et je n'en ai plus envie. Quel temps avez-vous? Ici, il fait toujours aussi sombre; sauf quelques rares exceptions, il est presque impossible de travailler d'après nature.

Je vois quelquefois Balze et nous parlons d'Ingres. Il l'a tant connu et il est très amusant. Hier soir encore chez les Daumet nous parlions tout le temps de lui. Connaissez-vous l'histoire de M. Ingres en voyage, ayant perdu sa casquette et la clef de son cadenas, assis sur une borne, la tête dans les mains, devant l'hôtel!

Voyez-vous comme il y a des vides à l'Institut? Toutes les semaines une élection. Carolus Duran se présente à la place de Muller. Je crois qu'il a beaucoup de

chances. Qui faut-il nommer à la place de M. Nieuverkerke? On va aussi nommer un successeur à M. Bailly. Cabot et Français vont bien, Paladilhe aussi; j'ai dîné avec lui chez M. Legouvé. Voilà Arago, votre ami, disparu. Je vous écris une triste lettre. J'ai été voir le nouveau tableau d'Hébert : une vierge avec l'enfant Jésus. C'est vraiment très beau. Il n'a jamais fait aussi bien.

HENNER.

—

[1893.]

Cher ami,

En relisant votre charmante et toujours si intéressante lettre, je vois qu'en vous écrivant trop à la hâte, je n'ai pas répondu à votre question, au sujet de Mlle Baskirscheff.

Je vous ai dit, je crois, que j'ai passé cinq mois dans mon village, je pourrais presque dire dans ma maison, car je ne suis pas sorti. En ce moment mon frère, allant toujours un peu mieux, je suis si heureux que je ne me tourmente presque de rien, pas même de la peinture. Je n'ai point connu Mlle Baskirscheff mais j'ai eu un modèle qui travaillait chez elle en même temps que chez moi et qui m'en parlait toujours et me disait que cette jeune fille aimait ma peinture, et lui parlait de moi, et désirait venir me voir. Je regrette de ne pas l'avoir engagée à venir. Je me souviens de sa peinture, c'était un peu dans le courant moderne : la peinture proprement dite n'était pas sa préoccupation. C'était le prétendu plein air, avec des motifs pris dans la rue, et souvent très intéressants, mais moi je suis plus attiré par le beau modelé d'une joue ou d'un menton. Je sais que c'est de la vieille rengaine, mais je ne changerai plus à mon âge, et je ne veux faire de nouveaux efforts pour y parvenir. Je ne veux plus voir de marchands, je veux ne travailler que pour moi. Je fais en ce moment

une tête, je vais aussi doucement que possible, je veux serrer la forme, chaque morceau l'un après l'autre, comme si je commençais à faire de la peinture. Je me suis si souvent laissé aller à faire des aspects à peu près! Mais je vais vous assommer avec ma lettre, excusez-moi! Les Durand-Gréville sont toujours à Angers. Benner est ici. Vayson, je ne sais pas. Carolus-Durand n'est pas ici non plus. Dieu, quel beau nouveau Corot il y a au Louvre! Un Corot foncé et sonore. Il n'y a rien de plus beau. Vous rappelez-vous quand vous me parliez de Corot et que je ne le connaissais pas? C'est vous qui m'avez appris à l'aimer.

HENNER.

—

[Automne 1893.]

Mon cher ami,

J'ai passé un été affreux, je n'ai pas vu le Salon, j'ai été obligé de rentrer à la hâte, ma pauvre vieille sœur ainsi que mon frère, malades à la mort. Ma sœur ne m'a plus reconnu; elle est morte 3 jours après et je croyais perdre mon frère la même semaine. Il a traîné ainsi 3 mois entre la vie et la mort, ne pouvant plus parler et quelquefois sans connaissance, croyant tous les jours que c'était le dernier et je ne voulais pas le quitter. Je n'ai plus que lui. Enfin, à force de soins et par un vrai miracle, il vit encore et va un peu mieux et peut même se lever tous les jours un peu. C'est comme cela que j'ai pu retourner à Paris.

J'ai bien pensé à vous pendant ces cinq mois passés là-bas, Dieu sait comment, mais je ne voulais pas vous ennuyer de mes misères. Nous sommes tous obligés de passer par là.

Mon frère était comme un père pour moi! Nous ne vivions que les uns pour les autres.

Je suis rentré à Paris, il y a trois semaines et je voulais tous les jours écrire, car je pense à vous non seulement tous les jours, mais je peux dire dans toutes les

circonstances de la vie et toujours. Vous avez toujours été si bon pour moi que vous êtes à tout ce que je suis et que je fais de sorte que qui ce soit qui vient en votre nom soit le bienvenu chez moi.

Je regardais très souvent une petite histoire sainte illustrée par vous et où il y a le nom d'Eysséric (9). J'écris sans doute mal le nom.

Je suis content de savoir que Mme Laurens va bien. Soyez mon interprète auprès d'elle.

J'aimerais tant voir votre beau pays!

Au revoir donc et toujours de tout cœur. Merci de votre lettre, elle m'a fait un plaisir infini. Je n'ai pas encore vu les Formigé.

HENNER.

—

[Mai 1895.]

Cher ami,

Ce soir, je verrai Madame Jules Laurens et je m'en réjouis beaucoup. Nous causerons de vous. Je sais que vous allez de nouveau bien, je pense que par elle je pourrai arriver à voir Paul Flandrin. J'ai absolument besoin de lui causer? Figurez-vous qu'hier en voyant pour la première fois le Champ de Mars, j'ai été frappé par de la peinture tout à fait charmante, et je finis par voir la signature de Flandrin. Je regarde le livret et je vois qu'il est né dans l'Isère. Est-il parent (10)? Cette peinture me rappelle celle qui était dans ma jeunesse au Musée de Strasbourg et que j'admirais tant et qui était du frère aîné de Paul qui est mort il y a longtemps. Cela ressemble à Flandrin avec plus de charme de couleur. Quel malheur que nous ne puissions voir cela ensemble, je suis tellement sous le charme que je

(9) C'est bien l'orthographe du nom du géographe et explorateur Eysséric dont le père était l'auteur de plusieurs ouvrages classiques.

(10) Né le 28 mai 1811, décédé le 8 mars 1902. Etait le frère d'Hippolyte Flandrin.

vais écrire un mot à ce peintre, pour lequel je suis peut-être une vieille rengaine. Ce peintre est né à Carenc (Isère). Il a fait deux portraits, une tête de jeune fille et un portrait en pied de jeune homme. Pour moi, c'est ce qu'il y a de mieux là.

Mon neveu est en ce moment en Alsace pour l'anniversaire de la mort de son père; il rentrera cette semaine et je pense que nous pourrons avoir Mme Laurens à dîner chez nous. Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu avec elle? Comment vont les fruits? N'ont-ils pas été abîmés par le froid. Il paraît que par ici tous les abricotiers sont gelés. En avez-vous, en mangez-vous? c'est si bon le matin! Moi je me contente d'une orange avec une croûte de pain : c'est délicieux aussi, c'est autre chose que les noix; vous rappelez-vous comme j'en mangeais? Maintenant je n'en ai plus envie.

Avez-vous des cerises? c'est bon aussi, et si beau! les fraises aussi, mais c'est si laid!

Toujours tout à vous.

J.-J. HENNER.

—

[Juillet 1895.]

Mon cher Monsieur Laurens,

J'ai appris ces jours-ci par Devillario, je crois, que Madame Laurens est retournée à Carpentras depuis longtemps. J'étais étonné de ne pas la voir, car je peux dire que je ne l'ai vue qu'un instant pendant son séjour. J'espère que vous allez bien *tutti due*.

En voilà encore un de disparu, ce brave De Curzon avec lequel nous parlions de vous chaque fois que nous nous rencontrions. Cela me fait beaucoup de peine. C'était un brave tant comme homme que comme artiste. Il était souvent du jury pour les grands prix de Rome que nous allons juger cette semaine. C'est moi qui ai donné le sujet.

Les envois n'étaient pas bien, c'est-à-dire qu'il n'y

avait aucun qui ait fait quelque chose d'intéressant. Je ne dis pas important et je n'ai pas le droit de demander cela, mais un brin de bonne peinture, vous me comprenez. Il y a eu beaucoup de discussions à ce sujet à l'Académie et cela n'est pas encore fini. Les uns sont pour un rapport très dur et d'autres, surtout Hébert, demandent un peu d'indulgence. Voilà deux fois qu'on nous lit ce rapport et il n'est pas encore adopté.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu voir l'exposition de Corot? C'est vous qui m'avez appris à l'aimer.

Je voulais continuer et je m'aperçois que mon papier est plein. Il ne me reste plus que cette place pour vous dire bonjour, à M[me] Laurens et à vous.

HENNER.

—

[1896.]

Mes chers amis,

Comment, Laurens a été malade et vous ne me dites rien? Mais je serais venu avec des béquilles. Comment lui qui n'a jamais rien eu? C'est toujours à lui que je pensais chaque fois que j'ai eu quelque chose, ce qui m'arrive tous les ans. J'ai eu mal aux reins pendant quinze ans, je suis allé à toutes les eaux, cela n'a servi à rien. Depuis que je suis vieux, cela s'est passé. J'ai eu un panaris l'année passée avec un accès de goutte, croyant perdre le doigt ou la main. Cloué pendant plus de trois mois chez moi cette année, cet accident d'entorse. Je vais mieux, mais j'ai perdu deux mois. Les maladies de vessie, les trois quarts des hommes en ont, j'entends les camarades de l'Institut, et j'en avais un à Rome qui avait un catarrhe à la vessie et il vit encore. J'ai eu ces jours-ci une inflammation d'intestins. J'ai été au lait. Hector Leroux vit depuis 2 ou 3 ans uniquement avec du lait. Le vieil Arago a vécu pendant douze ans avec du lait. Il emportait sa bouteille dans sa poche.

Si cet hiver il fait mauvais, je viendrai, je vous le promets.

Vous me dites qu'il pleut maintenant chez vous. Ici, depuis 4 jours, il fait un temps merveilleux... un ciel et un soleil! Est-ce que vous auriez votre tour et le mauvais temps serait-il parti chez vous?

Vous voulez m'envoyer des figues? Pensez ce que cela serait ici où personne n'en a jamais vu! Adressez-les à Bernwiller, en gare de Dannemarie. C'est la station la plus rapprochée et le facteur me les apportera.

Ecrivez-moi vite un mot et dites-moi que Laurens va mieux. Je ne crois pas beaucoup à la médecine, mais le lait est certainement une excellente chose.

Avec tous mes vœux et de tout mon cœur.

HENNER.

—

3 octobre 1896.

Cher ami,

Comment allez-vous? Où êtes-vous? Avez-vous aussi, où que vous soyez, de la pluie jour et nuit, comme ici, à Bernwiller, près de Dannemarie en Alsace où je suis depuis plus d'un mois, sitôt que mon entorse m'a permis de faire le voyage. Car j'ai eu une entorse qui m'a cloué chez moi pendant cinq semaines sans bouger. Je vais mieux, l'enflure disparaît peu à peu. Retravailler un peu debout, c'est le principal. Je m'y suis mis ici. J'ai refait mon Christ. Mais maintenant il fait trop froid pour faire poser nu. Je suis obligé de m'arrêter, mais j'ai donné un bon coup. Je m'étais contenté de trop peu avec celui que j'ai envoyé au Salon. Mais c'était un bon coup de fouet. Bien entendu, j'ai gardé l'autre à Paris et j'en ai fait un nouveau dans le même mouvement, mais plus étudié. Seulement je ne pense plus le réexposer. Bien entendu, ce serait ridicule, ce sera pour une exposition universelle, si je vis encore.

M^me^ Laurens continue-t-elle à aller bien? Elle m'a semblé rétablie, lorsque je l'ai vue à Paris. Les Daumet ont été passer quelques jours chez nous ici. Nous avons

eu une journée de beau et toutes ces lignes de montagnes les ont fait penser à la campagne de Rome.

Je ne veux pas aller à Paris pour les fêtes, tous les trains doivent être bondés. Mais aussitôt après, je me préparerai à rentrer.

Donnez-moi signe de vie. Je vous suppose à Saint-Didier. Je ne sais si je dis bien le nom. Je vous envoie ma lettre à Carpentras, aux Platanes.

Ce matin il y a un peu de soleil, mais les coqs chantent de tous les côtés. C'est encore signe de pluie. Je me trouve très bien dans ma solitude. Je ne vois personne, mais je suis entouré de bêtes de toute espèce, les oies vigilantes, car elles se mettent à crier sitôt qu'il vient quelqu'un d'étranger. Je commence à croire aux oies du Capitole.

HENNER.

Et les chiens mangent de l'herbe et on rencontre des limaces partout.

—

[Automne 1896.]

Mon cher ami,

J'ai enfin vu M^{me} Formigé hier soir chez les Boeswillwald, qui m'a donné de vos bonnes nouvelles.

Depuis mon retour à Paris, j'ai été continuellement souffrant; j'ai eu un dérangement d'intestins. J'étais au lait pendant plusieurs jours, et je m'en trouvais si bien que je n'avais plus envie de manger autre chose, et à peine remis, j'ai attrapé une grippe affreuse, dont je ne suis pas encore débarrassé, mais je peux travailler, c'est le principal. Mon pied est à peu près guéri, mais j'ai encore de la peine à descendre l'escalier; aussi je sors le moins possible et je voudrais bien ne plus sortir du tout, on est si bien chez soi, vous rappelez-vous quand je mangeais des noix?

Tout cela est passé, je n'en mange plus, mais mon rêve serait de manger un morceau de pain, avec un peu

de fromage. C'est si bon quand on a bien faim! C'est un drôle de goût, n'est-ce pas, vous qui vivez avec de bonnes, délicieuses figues et des abricots et de belles cerises!

Travaillez-vous? Qui est-ce qui n'a pas une infirmité quelconque? Vous n'avez jamais rien eu quand tout le monde était malade. Moi, à chaque instant je suis cloué chez moi avec une chose ou une autre.

Je pense que vous prenez ces petites misères de la vie du bon côté, puisqu'on ne peut pas les changer. Je voudrais bien revoir Flandrin, mais je n'ose pas le déranger, je tenterai un de ces jours d'aller le voir et nous causerons de vous. En attendant, je vous embrasse de tout cœur.

J.-J. HENNER.

—

[1897.]

Cher ami,

J'ai été bien content d'avoir de vos bonnes nouvelles et je vous remercie de m'avoir écrit vous-même.

J'ai vu Durand-Gréville hier et nous avons parlé de vous comme vous pouvez le penser. M^me^ Durand est toujours bien souffrante. Elle va mieux puisqu'elle a pu venir à Paris. Il doit du reste vous écrire. La Société des Artistes est toujours dans les transes à cause des expositions avant 1900, puisque le Palais de l'industrie doit être démoli au printemps. Il y a eu une grande réunion hier; de beaux et longs discours, des comptes rendus, des interpellations, etc...

Français est souffrant, il a un œil malade et dont il ne voit plus; Harpignies que j'ai vu hier est toujours du même ton de feu. Barrias va toujours. Vous avez dû le connaître à Rome du temps de Cabanel. Les autres sont tous jeunes. Je vous ai dit : « Je crois que partout où je vais dîner, je suis le plus vieux ». Mon professeur Goutzwiller, qui n'a jamais rien, se plaint de douleurs de reins. Il a maintenant 77 ans et ne les paraît pas.

Je vous envoie mes meilleurs vœux de nouvelle année à Mme Laurens et à vous de tout cœur. Le temps est délicieux ici, presque pas froid et pas de neige, mais, pour écrire il faut allumer la chandelle.

HENNER.

—

[1897.]

Mon cher ami,

Vous avez vu que ce pauvre Français vient de mourir. J'ai été le voir hier sur son lit. Il était aussi blanc que son drap, et Harpignies, qui est venu en même temps, rouge comme une brique.

J'ai eu de vos bonnes nouvelles par Mme Laurens. Mangez-vous de belles cerises? Il paraît que vous pouvez en manger tant que vous voulez. Cela m'en donne envie. Sitôt que la chaleur sera venue, j'irai aussi chez moi en manger, tout étant en retard sur votre beau midi. Ce sera la saison chez moi. Maintenant il fait si bon travailler par ce bon temps doux et gris, que je veux en profiter. On ne sait pas ce qu'il peut arriver? Quand je pense que j'ai été pendant trois mois de l'année dernière avec mon entorse par la plus belle saison pour travailler et un hiver continuellement à ne pouvoir rien faire.

Donnez-moi signe de vie. J'ai préparé une étude pour Mme Laurens. C'est une figure nue dans un paysage pour changer. J'ai aussi rencontré Dardoise chez Français. L'enterrement aura lieu lundi matin. Je veux dire le service, car l'enterrement aura lieu à Plombières, son pays. Il avait sa sœur avec lui depuis quelque temps qui l'assistait. Il paraît qu'il est mort tout doucement, sans souffrir.

Rien d'autre pour le moment.

HENNER.

—

[1897.]

Cher ami,

Voilà un mois que je veux tous les jours vous écrire. Je pense toujours à vous devant le portrait de Bertin d'Ingres, qui est maintenant au Louvre et que je vais voir à chaque moment.

Je veux aussi vous dire qu'un jour au Salon j'ai vu un petit tableau qui m'a ravi. Je l'ai regardé bien longtemps et j'ai cherché le nom. C'était de vous. Figurez-vous ma joie? Jamais vous n'avez fait, ni personne, quelque chose de mieux. C'est un bijou. Je n'ai pas encore pu trouver l'autre. C'est les *Marais Pontins* dont je parle. J'ai été peu au Salon, mais je vais y aller tous les jours avant qu'on ne donne les médailles.

M^{me} Formigé m'a dit que M^{me} Laurens devait arriver bientôt à Paris. Je m'en réjouis bien. Mais pourquoi ne venez-vous pas aussi un peu? Il est vrai qu'il fait un temps de chien.

Quel beau ciel vous avez dans votre tableau! Je ne l'oublierai jamais. Quelle poésie! Quel charme! Bravo! De tout cœur à vous.

HENNER.

—

[1897.]

Mon cher ami,

Les Durand-Gréville sont, en effet, à Paris depuis quelques jours, mais ils n'y font je crois qu'un court séjour. Ils habitent maintenant rue de Babylone à Paris, et après à Angers, où ils sont très connus. Vous pouvez leur écrire sans adresse, car là aussi ils ont changé. Je parlerai à Paul Dubois sitôt que je le verrai.

Je regrette bien de ne pas pouvoir aller à la campagne en ce moment-ci, j'aime le printemps parce qu'on voit pousser la verdure, on entend le chant des oiseaux et les jours s'allongent continuellement. C'est charmant. L'automne, c'est le commencement de l'hiver, les oi-

seaux s'en vont, la verdure disparaît, les jours diminuent et il fait froid. Jouissez donc bien de cette belle saison et des fruits et des fleurs. Il a fait très froid hier, aujourd'hui il fait une matinée délicieuse. Il est six heures et demie, j'arrive à mon atelier et je profite du moment où je suis seul pour vous écrire à la hâte.

Il y a eu élection à l'Institut d'un architecte. C'est Bernier qui construit l'Opéra-Comique, qui a été nommé.

M. Balze m'a donné la boîte à couleurs d'Ingres avec une de ses lettres. Sous peu je vous écrirai mieux, en attendant, à vous.

HENNER.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

NOTES A PROPOS DU QUARANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA MORT

—

Le *Figaro* du 13 août 1889 publiait, dans ses échos, la note suivante :

M. de Villiers de l'Isle-Adam doit épouser à la fin de ce mois Mme veuve Joseph Bergeron, née Elisabeth Dantine.

Et, huit jours plus tard, dans le numéro daté du 21 :

Les obsèques de Villiers de l'Isle-Adam auront lieu aujourd'hui à midi très précis, en l'Eglise Saint-François-Xavier, boulevard des Invalides.

Le mariage? Il avait été célébré le 14 août, non pas à la mairie du XIe, mais à la maison de santé des Frères Saint-Jean de Dieu, 19, rue Oudinot. Villiers de l'Isle-Adam, depuis plusieurs jours déjà, n'était plus transportable. La cérémonie se déroula au chevet du moribond dans une chambre du deuxième étage; le lit était appuyé contre le mur, au fond de la pièce; Villiers, affreusement amaigri, gardait cependant toute sa connaissance...

Les douleurs du cancer intestinal dont il mourait s'étaient assoupies; il ne souffrait plus...

Une fenêtre restait ouverte sur les jardins ensoleillés du couvent que Barbey d'Aurevilly, de son logis de la rue Rousselet, avait vu, lui aussi, en mourant, quatre mois plus tôt, le 24 avril de cette même année 1889.

On avait obtenu du Procureur de la République une dispense pour la deuxième publication des bans; l'adjoint au Maire et le greffier étaient présents, porteurs des registres d'état-civil.

Les témoins de Villiers de l'Isle-Adam étaient Stéphane Mallarmé et J.-K. Huysmans. Les témoins de Mme Eli-

sabeth Bergeron, Léon Dierx et Gustave de Malherbe, — de qui nous tenons les renseignements qui suivent.

Ce fut très bref. L'adjoint lut rapidement les articles du Code, puis l'acte de mariage. Lorsqu'il arriva au passage qui mentionnait la reconnaissance d'un enfant :

— Enfant légitime, précisa Villiers.

— Cela va de soi, dit l'adjoint.

On but une bouteille de champagne que Stéphane Mallarmé avait apportée de la part de Méry Laurent. Puis on laissa le malade s'endormir.

Il mourut quatre jours plus tard.

Villiers ne s'était décidé à ce mariage que sur les instances du Père Sylvestre, aumônier des Frères Saint-Jean-de-Dieu, un ecclésiastique au visage extraordinairement sombre (Huysmans l'appelait La Brinvilliers) ; le « Torquemada » de Villiers n'était pas plus effrayant d'aspect extérieur que ne l'était ce Père Sylvestre, homme d'ailleurs fort doux et bienveillant qui n'avait agi sur Villiers que d'accord avec Huysmans et Mallarmé.

C'est par le Père Sylvestre qu'on sut que l'auteur d'*Axël* avait décidé de régulariser sa situation (1).

Il se résignait donc à ne plus attribuer à son fils, Victor (alors âgé de 9 ans et qui mourut à 20), une naissance fabuleuse. Jusqu'à ce moment ne racontait-il pas, avec sa prodigieuse verve imaginative, que cet enfant

(1) Dans les *Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, (cités par M. B. d'Orsan, *Gaulois*, 14 avril 1923), le comte de Tournemine écrit :

« L'entourage de Villiers de l'Isle-Adam était fort inquiet et perplexe. Que deviendra la compagne aussi fidèle que dévouée de l'écrivain? De son attachement, n'allait-elle récolter que dédain ou indifférence?... Et ce fils, ce pauvre Victor, triste épreuve avant la lettre, quel droit aurait-il à cet héritage de misère? Ces questions torturaient bien l'esprit du poète breton, mais dès qu'on essayait de les agiter devant lui, on le voyait tour à tour biaiser, promettre, hésiter encore, et toujours finalement se dérober. Et la mort n'attendrait pas... Désespérant d'obtenir de Mathias une prompte résolution, son plus ancien ami et allié, M. du Pontavice de Heussey, prit le parti d'agir à sa place, et fit mander en toute hâte l'aumônier de l'établissement. C'était un Franciscain de Terre-Sainte, homme d'expérience et de foi persuasives sans doute, car la victoire lui demeura. Devant l'humble moine, le descendant des preux de Jérusalem et de Rhodes s'inclina. C'est ainsi que l'on put procéder aux formalités du mariage célébré le matin du 14 août 1889. »

lui avait été apporté dans une corbeille, à son domicile, de la part d'une princesse authentique, d'une beauté surhumaine, qu'il avait rencontrée et possédée dans une serre au cours d'une soirée chez la princesse Ratazzi?...

Cet étonnant récit n'allait pas sans faire grincer quelque peu J.-K. Huysmans. On sentait que l'auteur d'*En Ménage* était toujours sur le point de dire à Villiers :

— Allez, vous feriez mieux de nous avouer que vous avez eu ce gosse avec votre femme de ménage...

Sans diminuer en rien l'intérêt que Huysmans portait à Villiers, non plus que son affection attentive, qui se manifesta maintes fois de la façon la plus délicate, on peut dire qu'il ne fut pas mécontent d'entendre de la bouche de celui-ci l'aveu qu'il souhaitait...

§

Comment M. de Malherbe se trouvait-il être avec Léon Dierx l'un des témoins de ce mariage *in extremis?*

J.-K. Huysmans avait proposé d'aller chercher François Coppée. Mais celui-ci était absent de Paris et, comme Huysmans faisait part de sa démarche infructueuse, Villiers répondit :

— Nous avons assez d'hommes de lettres avec vous, Dierx et Mallarmé; prenons un ami...

Huysmans ne manifesta d'ailleurs à cette époque vis-à-vis de M. de Malherbe que les sentiments les plus cordiaux, sentiments qui par la suite s'évanouirent pour des raisons que M. de Malherbe n'a jamais pu discerner.

Dans un article sur Villiers de l'Isle-Adam que Huysmans donna au *Figaro*, le 13 mai 1893, M. de Malherbe n'est pas nommé. Le quatrième témoin est ainsi désigné : « un commis de la Librairie Quantin ». Mais M. de Malherbe connaissait Villiers depuis bien des années et il avait d'autres titres à être son témoin...

§

En octobre 1871, M. de Malherbe venant rejoindre sa mère, qui avait passé à Paris le siège et la Commune, trouvait entre ses mains un exemplaire *d'Elën* orné d'une respectueuse dédicace. Cette œuvre, d'un romantisme tout ensemble confus et lumineux, était bien faite pour griser un cerveau de quinze ans... Admiration pour l'œuvre, admiration pour l'auteur tel que M^me^ de Malherbe le décrivait à son fils, éblouie elle aussi, par ses entretiens avec Villiers, qui exerçait sur tous la séduction de son verbe.

M^me^ de Malherbe avait vu venir l'écrivain alors qu'elle dirigeait une association de bienfaisance qui, dans deux vastes appartements de la rue de Rome, donnait du travail aux femmes des gardes nationaux mobilisés. On confectionnait là des vêtements de toute espèce. Villiers, un Villiers de trente-deux ans, superbe dans son uniforme de sous-lieutenant de gardes-mobiles, avec des galons plus haut que le coude, et accompagné de son père, le marquis Joseph Villiers de l'Isle-Adam — un magnifique visionnaire lui aussi — était venu s'approvisionner de chemises de flanelle...

Dix années se passèrent. Gustave de Malherbe était devenu fonctionnaire au Ministère des Finances. En sortant de son bureau, il se rendait dans les cafés où fréquentait Villiers. A Tortoni comme au Madrid — où l'on rencontrait aussi les demoiselles de Bienfilâtre, — il était parmi ces auditeurs assidus.

C'est là qu'un soir, dans un café des boulevards, au cours d'une querelle absurde, il eut à intervenir comme témoin dans un duel; il fut assez heureux pour arranger l'affaire, où se trouvaient engagés quelques singuliers bohèmes, dont un marquis authentique, un baron belge et un vague neveu ou simplement homonyme d'un critique et historien célèbre.

Il ne pensait plus à ce petit événement lorsque, deux

ou trois mois plus tard, dans le bureau du Ministère des Finances où il était employé, il reçut la visite de Villiers, lequel avait assisté aux préliminaires du duel sans issue et venait, pour cette raison, demander à Malherbe son concours.

— Sa silhouette, nous dit M. de Malherbe, était alors, lorsqu'on l'observait au repos, celle d'un ouvrier tapissier. Il paraissait mal à l'aise dans son vêtement noir ainsi qu'un manuel endimanché. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme à bords plats; les pointes de sa moustache étaient soigneusement cirées. S'il avait, au repos, cette silhouette un peu guindée, dès qu'il s'animait, on n'avait plus que l'impression d'avoir devant soi un grand seigneur au verbe prestigieux...

Ce jour-là, il demandait donc, avec son enthousiasme habituel, à Gustave de Malherbe d'être son « second » dans un duel sur lequel, d'ailleurs, il ne s'expliqua pas avec beaucoup de précision.

— J'ai vu, lui dit-il, comment vous aviez agi dernièrement, j'ai admiré votre prudence et son résultat heureux. Mais, dans le duel qui m'occupe, je vous demanderai de vous montrer intraitable. Il y aura mort d'homme. Ce ne sera peut-être pas commode, mais je tuerai mon adversaire.

Devant la légère inquiétude que laissa percer Malherbe, Villiers ajouta :

— Rassurez-vous, ce duel aura lieu en Belgique.

— Mais, je suis fonctionnaire...

— Ne vous inquiétez pas, vous trouverez sur votre table une lettre de votre Directeur vous accordant un congé.

— Il y a encore une autre question...

— L'argent?... Ne vous inquiétez pas non plus sur ce point, vous recevrez l'argent qui vous sera nécessaire...

Sur quoi, il prit rendez-vous pour le lendemain matin dans la chambre de garçon qu'habitait Malherbe.

Celui-ci se leva deux heures plus tôt qu'il n'était nécessaire, fit avec soin son ménage, alluma des bûches dans l'âtre et attendit Villiers... qui ne vint pas et qui, par la suite, ne fit jamais la moindre allusion à ce duel.

En 1882, G. de Malherbe quittait le Ministère des Finances, et s'associait avec l'éditeur Ed. Monnier, 16, rue des Vosges.

Son admiration pour Villiers s'était encore augmentée à la lecture des *Contes Cruels.*

Les associés avaient formé le projet d'une collection de nouvelles sous le titre : *L'amour à travers les âges* et voulaient faire appel aux conteurs réputés de l'époque. Le projet n'aboutit pas; il n'en resta que l'*Akedysseril,* qui parut avec un frontispice à l'eau-forte de Rops, en édition de luxe à tirage limité à 250 exemplaires, aujourd'hui introuvables.

Gustave de Malherbe se sépara, peu après, de Monnier, auprès de qui il eut pour successeur Maurice de Brunhoff. Celui-ci ne s'entendit pas non plus avec Monnier et publia seul *l'Eve future,* qui parut en édition originale sous cette firme : *M. de Brunhoff, éditeur. Ancienne maison Monnier, de Brunhoff et Cie,* 1886.

Sous la même firme parut également, la même année, *l'Amour suprême.*

Malherbe était passé, en 1887, chez Quantin où il eut la joie de faire éditer les *Histoires insolites* et *Axël.* A partir de ce moment, il vit Villiers à peu près tous les jours, très régulièrement, pendant près de trois ans et put mieux apprécier ce que son caractère avait d'exceptionnel dans l'oubli des faits contingents, la divagation supraterrestre... Sans être musicien, Villiers réussissait à évoquer au piano tout un opéra de Wagner! Il était leste, svelte, adroit de ses mains, ne donnant pas l'impression de la vieillesse jusqu'à trois mois de sa mort...

§

Dans son dernier volume de *Souvenirs littéraires*, J.-H. Rosny aîné fait allusion à un déjeuner qui eut lieu chez Gustave de Malherbe et dont les convives étaient, avec J.-H. Rosny aîné, Villiers, Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Gustave Guiches.

J.-H. Rosny aîné se plaisait alors à étudier la phrénologie. Il tenta de palper le crâne de Villiers. Celui-ci, effarouché, recula. Puis entre eux s'éleva une discussion animée sur la boxe, « noble art » au sujet duquel, à défaut de pratique, ils professaient des théories opposées. J.-H. Rosny aîné dit de lui-même à ce propos, dans ses souvenirs : « J'étais un disputeur acharné, agaceur, péremptoire, prolixe »... Or, Villiers, si brillant dans l'improvisation, n'était pas un disputeur acharné... Il y eut mésentente... L'harmonie fut heureusement rétablie par Léon Bloy, qui se mit à chanter la *Réversibilité* de Baudelaire sur la musique de Rollinat :

Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine...

§

Dans le bureau qu'il occupait chez Quantin, rue Saint-Benoît, Malherbe voyait se réunir assez fréquemment une petite parlote littéraire où se rencontraient : Gustave Guiches, Léon Bloy, J.-K. Huysmans. Des mots, des anecdotes s'échangeaient dans ce bureau.

Edison était venu à Paris, dans les premières semaines de 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle. Déjà quelques amis se cotisaient pour venir en aide à Villiers, dont l'état de santé commençait à devenir inquiétant. Quelqu'un ayant émis l'idée de mettre Edison à contribution, Léon Bloy l'appuya de cette réflexion :

— Edison le lui doit bien, puisque, grâce à l'*Eve future*, son nom passera à la postérité...

§

J.-K. Huysmans parlait souvent des séances tenues le dimanche chez Edmond de Goncourt, en son Grenier du Boulevard de Montmorency.

Il professait le scepticisme le plus absolu quant à la valeur des collections de Goncourt :

— Il croit que la vente de tout ça atteindra un million et demi. Ça ne fera pas 50.000 francs, disait-il.

Ou encore :

— Goncourt se fait voler par les marchands. Toutes ses japonaiseries viennent du « Bon Marché »!...

§

Villiers racontait ainsi la fin de ses relations, autrefois très suivies, avec Catulle Mendès :

— Je l'ai rencontré sur les boulevards, il a marché un moment près de moi. Je ne le regardais pas. Pourtant, au bout d'un instant, j'ai tourné la tête pour lui répondre; à ce moment, je n'ai plus vu Mendès... Je n'ai vu qu'une petite flamme bleue qui disparaissait dans une bouche d'égout...

§

On a signalé, et notamment Henri Chapoutot dans son livre sur Villiers (2), l'abus que faisait parfois celui-ci des artifices de typographie ou de ponctuation. Or, ces artifices reproduisaient d'aussi près que possible ceux qu'il employait dans sa diction même (il « disait » souvent avec une incroyable sûreté de mémoire, les pages qu'il allait écrire et qu'on retrouvait après dans ses livres à peu près telles qu'on les avait entendues).

Il avait une façon inoubliable de prononcer le nom de Mendès, en jouant, en mimant pour ainsi dire le sens qu'il voulait donner à chaque mot :

(2) *Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, le philosophe,* par Henri Chapoutot, Delesalle, éditeur, 1908.

Abraham... Catulle... Mendès...

— Mais, ajoute M. de Malherbe, il faut ici l'avoir vu et entendu, sinon il est difficile de reconstituer cette petite scène.

Pour *Abraham,* c'était l'œil torve et la voix caverneuse évoquant les ancêtres du ghetto; pour *Catulle,* une poule en pâmoison, avec de petits tortillements voluptueux du derrière; pour *Mendès,* le poing sur la hanche, la rapière sous le manteau, le feutre au panache déplumé, toute la défroque romantique! Il lui fallait cinq mètres de développement sur le plancher pour la cape et les éperons...

§

La dernière année de sa vie fut particulièrement pénible.

Sur l'initiative de Huysmans et avec le concours principal de Francis Poictevin, ses amis firent une collecte qui lui permit de changer un pauvre logis qu'il occupait, 47, rue Fontaine, pour quelque chose d'un peu plus confortable à Nogent-sur-Marne. Il ne quitta plus ce dernier domicile que pour entrer aux Frères Saint-Jean-de-Dieu.

Il donnait alors une impression de dépérissement de plus en plus grand, il se voûtait. Le Docteur Maurice de Fleury diagnostiquait un cancer généralisé dans l'intestin, l'affection d'un homme usé par une extrême misère physique.

Il ne se plaignait jamais. On se demandait s'il s'apercevait de sa misère. On ne savait pas s'il était dans un palais oriental ou dans un bouge. Il n'était pas alcoolique, contrairement à ce qu'on a dit : il n'était jamais ivre que de lyrisme.

§

Au lendemain de la mort de Villiers, Hugues le Roux, qui signait alors au *Temps* la « Vie de Paris », rappor-

tait sous cette rubrique un soi-disant entretien qu'il aurait eu avec l'auteur *d'Elën* et représentait celui-ci « battant savamment son absinthe ». — Or, Villiers ne buvait pas d'absinthe et ces gestes de commis-voyageur au café étaient bien loin de sa manière. Mais il ne connaissait pas d'état intermédiaire entre le mutisme et l'expansion bouillonnante, ce qui a pu donner naissance chez des spectateurs superficiels ou malveillants à la légende d'un Villiers alcoolique. Sur la foi de cette légende, M. Léon Daudet a nommé un jour Villiers parmi d'autres écrivains de la même époque qui cherchaient dans la boisson une surexcitation artificielle.

L'imagination de Villiers n'avait nullement besoin d'excitants; il le savait et se gardait d'en user.

§

Il mourut vers une heure du matin. J.-K. Huysmans, qui fut averti l'un des premiers, vint prévenir M. de Malherbe dans la matinée et ils se partagèrent les démarches à faire.

Gustave Guiches tenait prêt un article pour le *Figaro* (3). Mais lorsqu'il se présenta dans l'après-midi au journal, on lui apprit que la place était déjà prise et c'est un article de Georges Rodenbach qui parut dans le numéro daté du 20 août 1889. Bel article auquel on reprocha seulement de révéler que l'écrivain n'avait dû de vivre tranquille ses dernières heures qu'à l'intervention de quelques amis; Stéphane Mallarmé et Léon Dierx étaient venus lui apporter le premier versement de cette cotisation amicale : « Chacun donnait cinq ou dix francs par mois; Gyp (une grande admiratrice imprévue de Villiers), cinquante francs; Alexandre Dumas, cent, etc... »

(3) Cet article de Gustave Guiches parut dans le *Figaro* du 31 août 1889. Il raconte ainsi les derniers moments de Villiers : « A peine un peu de tristesse humaine a-t-elle mouillé ses yeux. Il a murmuré : « Adieu, Malte!... Adieu les belles choses!... » Puis se redressant, il a dit à celle qui allait être sa veuve : « L'agonie sera dure, mais tiens-toi bien. »

Enfin, contrairement à ce que disait Rodenbach, Villiers ne cachait nullement le lieu de sa naissance ni son âge. Ses amis n'ignoraient point qu'il était né le 7 novembre 1838, rue Saint-Benoit, à Saint-Brieuc (4).

Au vrai, Georges Rodenbach n'était pas en relation avec Villiers; il ne l'avait même pas vu depuis longtemps. Mais il venait tous les matins prendre de ses nouvelles chez le portier des Frères Saint-Jean-de-Dieu; le jour du décès, sans perdre un instant, il avait porté, dès avant midi, son article au domicile personnel de Magnard, directeur du *Figaro*, boulevard de Montmorency.

§

Le service funèbre fut célébré à Saint-François-Xavier devant une cinquantaine de personnes.

Entre J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé, le petit Victor Villiers de l'Isle-Adam conduisait le deuil.

Léon Dierx, Catulle Mendès, Léon Cladel, Paul Hervieu, Victor Wilder, Emmanuel Chabrier, Ernest d'Hervilly, José-Maria de Heredia, Henri Lavedan, Gustave Guiches, Lucien Descaves, Georges Rodenbach, Rodolphe Darzens, Paul Alexis, Coquelin cadet, le Dr Maurice de Fleury, Georges Montorgueil, Emile Goudeau, Elémir Bourges, Jean Richepin, Marcel Fouquier, furent parmi ceux qui accompagnèrent le cercueil jusqu'au Cimetière des Batignolles (5) où, sous la pluie et le vent, un seul discours fut prononcé.

(4) Et non 1840 comme l'indiquent par erreur les plaques de sa rue natale et différentes encyclopédies. Voir « La maison natale de Villiers de l'Isle-Adam », par A. Chesnier du Chesne, *Mercure de France*, 1er novembre 1921.

(5) Par arrêté préfectoral du 31 juillet 1895, une concession gratuite a été réservée à Villiers de l'Isle-Adam au Père-Lachaise où il repose depuis le 15 octobre 1895, dans la 79e Division, première ligne, près du Square de l'Avenue Gambetta.

Grâce à M. Frantz Jourdain, qui s'est occupé de ce transfert, une superbe dalle de granit breton non poli couvre la sépulture, dalle portant en bas, à gauche, comme un sceau, les armes des Villiers de l'Isle Adam et la devise *va oultre*. Le nom seul de l'écrivain a été gravé sur l'épaisseur de la pierre. Pourtant son fils Victor fut inhumé près de lui le 13 mai 1901. La concession est de trois places.

Lucien Descaves nous disait un jour :

« Je me rappelle l'effarement de Huysmans aux obsèques de Villiers de l'Isle-Adam lorsqu'un inconnu vint, au bord de la tombe, dire un monologue que nul ne lui avait demandé... (6) »

Cet inconnu s'appelait Jean Marras. C'était le beau-frère d'Henry Roujon; poète parnassien, il avait collaboré à des revues et à des journaux où écrivait Villiers. Son masque méphistophélique mettait en verve celui-ci dont il était l'ami de longue date et le fréquent compagnon nocturne.

« Le Tueur de Cygnes » lui est dédié.

§

Villiers de l'Isle-Adam avait terminé la correction d'*Axel* lorsqu'il mourut. Il faisait des réserves sur l'hégélianisme exaspéré de cette œuvre, surtout dans sa dernière partie qui ne lui plaisait plus. Il en était très éloigné lorsque, mourant, il revoyait les épreuves.

May, l'associé de Quantin, considéra qu'il fallait profiter de cette « actualité » pour se hâter de sortir le livre.

Ce fut J.-K. Huysmans qui donna le bon à tirer.

LÉON DEFFOUX.

(6) Cf. *Bulletin de la Société J.-K. Huysmans* n° 1 (mars 1928), page 3, en bas, à gauche, comme un sceau, les armes des Villiers de l'Isle-Adam.

AMOUR SIX CYLINDRES[1]

III

WASSILIEF

On sonna.

Ali, Evotchka et Mariem furent derrière la porte, croyant recevoir Papito. Ce n'était que le mari d'Evotchka.

Ils ne cachèrent point à Wassilief leur déception de découvrir le visage du familier, alors qu'ils s'attendaient à voir apparaître celui pour lequel, si l'on a moins d'amoureuse affection, on a plus de curiosité, puisqu'il apporte l'inconnu recherché aux jours monotones.

— Vous vous êtes fait attendre, — lui reprocha Mariem, tourmentée de confidences.

— Vous n'avez pas pris froid? — interrogea avec crainte Evotchka, qui retrouvait toujours en son mari le maître de son premier émoi d'amour.

— Que racontez-vous de neuf? — lui demanda Ali, altéré de monde extérieur.

Dans le baiser sur les joues de son amie, avec le glissement palpeur des mains de sa femme au long de ses bras alourdis de la froidure du soir, au tact des deux mains d'Ali, l'ex-Professeur de l'ex-Université d'Odessa crut être rentré dans son laboratoire. Il lui semblait avoir posé ses lunettes sur ses yeux, avoir relevé ses manches de blouse et jeté un coup d'œil sur un nou-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 747.

veau sujet dans une de ses salles de consultation psychologique. Et, de fait, devant Mariem et Ali, assistés d'Evotchka préoccupée, l'ex-Professeur de l'Ex-Université d'Odessa entra en plein travail.

D'emblée, Wassilief renonça à une documentation de seconde main : sa femme ne lui rapportait jamais rien des autres. Simple renseignement à son mari, donné de la sorte, une fois pour toutes, qu'elle tenait à ce qu'il ne l'interrogeât que sur elle-même. Il ne pouvait juger le drame de cette maison que sur ses acteurs. Cependant, il souhaita que fût différé l'aveu de Mariem, dossier incomplet et, pour le moment, désordonné. Pour éviter toute confidence de Mariem, il s'approcha insensiblement d'Ali. Il lut sur la figure du jeune homme le certificat de ses propres prévisions : le problème se posait donc dorénavant dans son entier.

Wassilief, une fois de plus dans sa vie, vient de tomber en pleine affaire de psychologie!

Seulement, Wassilief ne veut point réfléchir, ce soir. Les lundis des Adi-Bey sont pour lui son jour de *campo*. Par définition, qu'il respire plus ou moins fort, qu'il aille bon ou petit pas, le psychologue fait de la psychologie en respirant, en mangeant, en parlant, en écoutant, et à plus haute dose en dormant, puisqu'il se livre alors aux puissances révélatrices de l'inconscient. Mais ce ne serait pas la peine d'accorder son lundi aux Adi-Bey si le psychologue devait y professer davantage que de coutume. D'ailleurs, Wassilief a jeté, comme une harde aux barreaux des grilles de l'avenue Velasquez, le poids de la froidure et de la tristesse de l'exilé. Son grand pardessus — « 350 francs, fait d'avance » — demeure bien d'aplomb, tendu à la patère du porte-manteau de Mariem, grâce aux livres qui en bourrent les poches, signalement de l'homme de pensée, tout de même que les plombs maintiennent rigide la robe légère de la coquette-née.

Et Wassilief se promène sur les tapis épais entre les

meubles somptueux des Adi-Bey, se recréant l'illusion qu'il possède à nouveau son intérieur stable et bien meublé d'Odessa.

On sonne. Papito entre.

Tout le monde, maintenant, appelle ici le beau-père de Wassilief du nom que lui a donné sa fille : Papito.

Papito est grand, large d'épaule, de front, d'idées, de cœur, de bourse; large de tout. La table sera, de par sa présence, toute innocence et insouciance. Papito est si bon que tout le monde voudrait le voir heureux. Il participe plus que sa fille et que Wassilief à cette illusion de vie luxueuse qu'ouvre pour ces ci-devant l'accueil de Mariem et d'Ali.

Papito ici? Toute la maison est bouleversée. Mariem accorde un sursis à ses préoccupations matérielles. Evotchka pense aux lacunes dans le raffinement du service qui pourraient contrarier Mariem et déclancheraient une remarque de Papito, si ce brave, homme, exigeant quand il est attentif, le remarquait. Ali redeviendrait garçonnet devant ce second Papa.

On passe à table. Wassilief approuve le menu. Servi dans les règles, lui-même bien assis sur une large chaise de Cordoue, les pieds bien soutenus sur la moelle du tapis, satisfait de remanier de l'argenterie de poids. Eh! quoi, il continue à faire de la psychologie. C'est de la psychologie d'action, voilà tout. Ne faut-il pas, pour bien juger, avoir l'esprit rassis et les sens nourris?

Comme il y a loin du parc Monceau au petit logis de la rue de Vaugirard où l'humidité du Luxembourg gagne les murs du vieil hôtel loué, mis en location dès l'avant-guerre et où le Russe a pu voir croître les champignons, point toujours morbides et multipliés de ses doctrines! Pas de discussion. De par Papito, on est tous regroupés en famille.

Mais il y a le caviar! Mais il y a ce diable de Wassilief qui a besoin de lire le diagramme de tous les mouve-

ments de l'esprit. Il y a que, dans l'air même de la maisonnée, flotte une ambiance de fête avec ce que comporte de préoccupations cette pleine joie d'un jeune homme vainqueur.

— Du sterliade? — répète Papito à l'énoncé du menu — Humm! Ceci nous rappellera nos bons jours de Sébastopol, enfants. (Mariem se réjouit d'être comprise dans cette appellation paternelle.) Avec vos truffes du Périgord, hum! ce petit régionalisme-là semblerait annoncer un repas de fiançailles.

Il se fait un silence.

Papito qui a besoin d'enthousiasme :

— Comment trouvez-vous mon petit vin de bourgogne? (Point d'orgue du silence.) J'ai été si content de pouvoir vous envoyer ces quelques bouteilles. On ne me l'a pas caché à Beaune : il est difficile de rencontrer un représentant de grands crus ayant mon palais. C'est pour avoir habité dans un autre — de palais — ô Russie! que j'ai acquis du goût.

Personne ne souligne l'horrible calembour.

— Ce qui m'étonne, moi, — reprend Wassilief, vers lequel décidément les attentions se tournent, — c'est la prodigalité de l'esturgeon. Réfléchissez-y et vous trouverez le symbole de la Russie. Ce grand-duc des fleuves de glace, promenant sa chair raffinée, en vérité moins succulente que la truite, et, à l'autre bout de la société... ou du marché des halles, ses propres œufs qu'on consomme comme hors-d'œuvre d'un repas... un repas au cours duquel l'on ne dévorerait que les promesses d'une grande race. Hé! hé! c'est toute notre Russie. N'est-ce pas, Evotchka? Que vous en semble-t-il, beau-père?

— Vous êtes peu respectueux, — souligne Mariem.

— On peut bien avoir perdu aussi le respect, — conclut Papito. De maître de forges à courtier en vins, il y a moins que de papa à beau-père. Voyez-vous, Ali, quand vous vous marierez...

Quatre fronts se penchent vers les assiettes ovales, — la fierté des Adi-Bey. Ali, réservé et grand cœur, veut sauver la situation. Il ne trouve que ce dérivatif :

— A propos, Wassilief, avez-vous bien vendu vos titres de...?

Mariem, inépuisable obligeance, sacrifie tout pour que le père d'Evotchka ignore que ses enfants ont quelques en-cas d'argent, de crainte qu'il ne les leur emprunte.

Elle coupe vite :

— Vous avez vu Evotchka avec son manteau neuf...

Puis Papito raconte sa vie. Prestigieux amusement de voir cet ancien patricien mêler aux mots de bonne langue les appellations à la mode des Magasins Farfouyette et des *poules*. Il voudrait qu'Ali lui avouât en avoir une. Devant son indifférence, il fonce sur le but :

— Alors, Ali, vous avez un projet de mariage en vue?

— Qu'est-ce que je vous ai fait pour me vouloir tant de mal?...

Wassilief commence à se sentir vivre : il y a un malaise dans l'air. Mariem réticente, Evotchka craintive, Ali : la fermeté muette et le sourire gracieux des Turcs, Papito pataugeant et lui, Wassilief, sentant délicieusement passer entre la pulpe de ses méninges, doigts spirituels, la matière délicate d'une âme qui se forme.

Ali apporte dans une bonne plaisanterie saine toutes les liqueurs de la maison. Le cocktail qu'il prépare fait frémir Papito qui refuse quoi que ce soit, car ce bon vivant adore les vins de cru, mais ne boit jamais de liqueur.

Dans les chassés-croisés du boudoir, Wassilief glisse à Evotchka en clignant de l'œil vers Ali :

— Ça y est?

Elle doit bien confesser que oui.

Et quand on se sépare, Papito dit placidement à Ali :

— S'il y a du nouveau, attendez au moins mon passage ici.

— Si vous tardez plus de quatre jours, — lance Ali à très haute voix devant sa mère, — vous me trouverez marié.

. . . .

Wassilief, avec sa curiosité agressive et son audace dans l'hypothèse, ferait un jour acte de régicide, de faussaire, d'anarchiste ou de chef d'Etat, qu'il n'étonnerait personne de ceux qui le connaissent. Mais quand Wassilief se trouve devant le fait accompli, il se transforme en un timide, un effarouchable, un frère de la doctrine chrétienne à qui Bergson soumettrait un cas d'intuition.

— Je le savais, j'en étais sûr, — s'écrie-t-il en sortant, quand sa femme lui rapporte l'aveu d'Ali. — Cette Suzy, je ne l'ai aperçue qu'une fois, mais d'après l'attitude d'Ali ces derniers temps, c'était clair... Et vous dites que Mariem ne sait rien encore? Ce sera un désastre...

« Chut! Je *les vois* : à peine la porte refermée sur nous, Mariem arrête Ali. Elle le somme d'expliquer cette annonce rapide faite à votre père. Mariem est directe, plus franche que diplomate. Une minute d'obscurité autour d'elle, t elle doit étouffer! Quelle nuit ils vont passer!

— Wassilief vous pourriez faire attention. Vous m'emportez dans votre tourbillon psychologique et, alors que je suis fatiguée par mon gros travail de cette semaine, vous oubliez de descendre à l'Odéon. Nous voici au Panthéon!

Ils sautent de l'autobus et reviennent en arrière.

Ils redescendent dans la brume battue d'un vent nocturne, vers leur Vaugirard pourri.

Dès lors, Wassilief se sent seul. On ne pense que seul. C'est peut-être parce que l'on est seul que l'on pense. Evotchka a la tête pleine du drame des Adi-Bey. La cloison de la personnalité jalouse d'Evotchka n'est qu'une couverture de livre pour Wassilief, qui lit couramment le roman de ce cœur. Or, Evotchka a sommeil, et si,

en rêve, elle évoque ce drame, ce sera inconsciemment.

Tandis que lui, Wassilief, sa pensée est une création, une invention perpétuelle.

....

En prenant son petit café du matin, Wassilief a envie de se rendre chez Mariem. Mais les observations sur la vie ne nourrissent pas l'homme autant que la part qu'il y prend.

Wassilief s'est engagé à traduire la correspondance d'une maison anglaise qui achète le vert-de-gris des vignerons du Midi pour le revendre en Russie, où il servira à peindre et à protéger du froid les toits en oignons des églises orthodoxes.

Et dans la poussière du ménage matinal du ciel, encaufourné dans son pardessus à 350 francs et dans sa cuirasse philosophique molletonnée des vaines lois psychologiques, le professeur-employé se rapproche à grands pas de son bureau américain, du standard téléphonique et des cotes de la Bourse.

....

A huit heures du soir, un coup de téléphone chez le bistro du coin de la rue Guynemer prévient Evotchka que Wassilief dîne en ville. Il a lancé ce cri de guerre dans le tube acoustique, tout près de chez Mariem.

Une minute après il entre dans la maison du parc Monceau, troublé profondément. La vie, vivante, et dont le vocabulaire compte des larmes, s'exprime ici en toute éloquence.

— Vous ne m'avez rien dit, hier, — constate sans se plaindre la bonne Mariem.

— Car il ne nous faut pas de prétexte, à nous, ma bonne amie. Nous nous pratiquons trop pour ignorer qu'il n'entre aucune curiosité blessante dans nos désirs de connaître davantage les êtres que nous côtoyons. Vous voyez, je vous évite tous les prolégomènes. Rien dit hier?

Savais-je autrement que par moi-même? C'est déjà du passé... Parlons du futur. Qu'allez-vous faire?

Et Mariem commente son état d'âme. Les femmes appellent cela prendre une décision.

C'est Mariem qui parle, mais ses données s'amalgament avec les appréciations de Wassilief en une éternelle question sur le parvenu et le devenir des êtres, qui est l'essence même de la vie de l'ex-Professeur.

Mentalement, Wassilief, à l'aide de ce que lui dit Mariem, à l'aide de ce qu'il sait d'hier, et grâce à ce qu'il reconstitue, note la scène de ce matin entre la mère et le fils :

Se retrouvant seuls, Madeleine et Ali ne se sont rien dit. Comme il le faisait toujours, Ali s'est installé sur la Récamier du boudoir où il a étudié les journaux de Droit, arrivés au courrier, pour décider en dernier ressort quelle sorte de conclusion il allait déposer pour le litige en cours, cette semaine. Ali était le jeune homme de toujours : timide, respectueux, d'autant plus sage que ce qu'il avait de fou en lui s'était éliminé et qu'il cherchait à l'oublier. Il alla au cabinet de toilette ayant salué sa mère, au lit, et pas plus bavard que de coutume. « Bon augure, — se disait Mariem : la journée l'aidera à réfléchir qu'il ferait une folie. » Mais, comme tous les matins, il rentra dans la chambre de sa mère, sitôt après qu'elle y avait reçu son petit déjeuner. Il lui demanda : « Tu ne me dis rien? Tu ne me trouves pas la figure changée? Non? Ainsi tu crois que la vie pour moi est comme hier? — Certes — je vais te demander un grand sacrifice... D'aller demander pour moi à Madame Léguimarru... Maman, je l'aime. Je l'aime atrocement. Je sais tout ce que tu vas me dire, mais je l'aime. » — Mariem capitula plutôt qu'elle ne consentit, dans un embrassement mêlé de larmes qui n'étaient pas toutes versées uniquement par elle.

— En somme, — se résume à lui-même Wassilief, —

tout va très bien. A neuf heures, ce matin, Ali, depuis son contentieux et à la stupéfaction de ses camarades de bureau, demande par téléphone au père Léguimarru la main de sa fille. Celui-ci lui répond : « Quoi? Hein? C'est... heu, heu, une surprise, heu, heu,.. agréable... Ça ne me surprend pas, mais enfin.., vous comprenez, mon petit Ali, qu'il faut encore... heu, heu, en parler... Venez à votre sortie du Contentieux. A la descente de votre *tram*, de Montreuil, je serai là. Heu, heu, je vous paie l'apéritif... » Dans le bureau du contentieux, ç'a été un flux de félicitations, non pour le mariage, épidémie chronique dans le personnel, mais pour la façon si chic, si décidée dont Ali avait fait la demande. Et puis tout le monde avait deviné l'observation immédiate à l'autre bout du fil : « Vous savez que Suzy n'a pas le sou », puisque Ali avait jeté dans le cornet du téléphone, transformé ainsi en corne d'abondance, ces mots magnifiques: « J'en ai pour deux.., » Mieux encore, cette après-midi, Suzy est apparue chez Mariem. Ainsi, on croise dans le métro, sur le trottoir de la rue, on a en face de soi dans l'autobus, une jeune fille; on lui cède le pas dans l'escalier. Elle est toute rapide, pressée d'arriver et elle semble avoir peur d'être déjà rendue à son but. On pense à quelque féministe de marque : étudiante qui prépare sa thèse sur la ponctuation des actes wisigothiques du XII[e] siècle, pour l'Ecole des Chartes, ou bien une *ingénieure* qui d'un morceau de sucre fera une loi de chimie, ou une chirurgienne dont le doigt va caresser la souffrance, ou une diplomate, ou d'autres. Et c'est tout simplement une petite fille grâve qui se rend chez la maman du futur qu'elle a choisi, pour lui demander craintivement de sanctionner la certitude d'un établissement que ne peuvent pas envisager toutes les jeunes filles d'une époque sans mâles...

Wassilief a compris. Il voit la scène.

Il arrête sa narratrice :

— Oui, oui, n'insistez plus, Mariem. Je m'imagine très bien cette scène par téléphone et cette confrontation, ici, entre Mlle Léguimarru et vous.

Mariem pleure :

— Si encore il m'avait préparée. S'il me l'avait dit par avance. Cette nuit, j'espérais jusqu'à la dernière minute. Je pensais que demain, il n'y penserait plus. Et c'est accompli. Ah! Wassilief, c'en est fait de notre bonne intimité à tous quatre!

— Mariem, je vois se dessiner entre Ali et cette Suzy quelque chose de tellement neuf, dont l'existence est si nécessaire, que le vieux sentiment qui consolidait vos deuils sur nos ruines ne peut rien revendiquer à côté.

— Vous êtes bon, Wassilief.

— Je désirerais l'être. Il est évident que la nature de nos rapports changera désormais... Pardonnez-moi, ma tendre Mariem. Il faut que vous excusiez ma cruauté de voir clair... Je voudrais que votre maison fût heureuse. Je voudrais que le pauvre mort qui baigna votre vie dans une atmosphère d'un bonheur si cristallin ne s'en soit allé que pour faire place à un nouvel être irradiant de la joie. Cela m'est pénible de vous présenter l'image de mon moi, mais je ne puis y résister. Analyser ce dont je suis témoin, à commencer par mes propres sentiments, m'est plus nécessaire que respirer. Permettez, je vais devenir votre propre défense. Je me sens plus d'intérêt pour votre propre cause que vous n'en avez... Moi aussi, comme vous, j'attendais également un penchant d'une autre qualité de la part d'Ali. Qu'y faire? Dieu l'a voulu... Du moins, sauverons-nous les trésors que vous avez amassés, vous et Adi-Bey, dans cette maison. Ali ignore la douleur de voir disparaître les biens, qui nous appartiennent. Oh! Une femme du calibre de sa Suzy vous ruine aussi facilement qu'une révolution.

Wassilief est un ex-juriste. Mais, sur ce point, sa psychologie est en défaut . Lui qui pourrait se flatter d'au-

tres mérites, il ne se rend pas compte qu'il s'enorgueillit aujourd'hui de ces connaissances juridiques qui ne lui ont jamais servi à rien. A moins que leur étalage ne soit encore un moyen d'investigation à travers les êtres?.. Toujours est-il qu'il se rengorge, disant à Mariem :

— Nous n'allons pas laisser Ali aventurer la fortune des Adi-Bey dans une liquidation éventuelle.

— J'espère bien ne pas assister à la mort de mon dernier enfant!

— Vous n'y êtes pas. Je vous parle de divorce. Avec Suzy, il faut le prévoir.

— Wassilief, pourquoi me forcez-vous à mettre au jour ce que je bourre au fond de moi?

— Précisément. Permettez-moi un souvenir. S'il y eut, à la Faculté, des points de Droit qui frappèrent mon esprit, ce fut la législation des marques de fabrique, qui prête délicieusement à l'imagination, et le régime matrimonial.

— Gardez votre sollicitude, Wassilief. Ali tient trop de son père et aimera trop sa femme pour parler seulement d'un contrat.

— Justement. Voici notre affaire. Vous n'effarouchez point la future avec un mot autre que la tendresse financière de *communauté,* mais vous limitez en elle les dégâts d'une passion précipitée, imprévue, corrosive. Vous élisez le régime de la communauté réduite aux acquêts...

Le Professeur n'était pas venu pour voir, ni davantage pour entendre, mais pour avoir de quoi imaginer. Dans le bouillon de culture de la peine de Mariem, il plaçait le microbe du psychologue. En lui : la joie du médecin qui laisse mourir son malade pour donner raison à son diagnostic. De même, un naturaliste détruirait de gaîté de cœur le cheptel de sa nation pour reconstituer une loi biologique à l'aide de ses comparaisons entre des squelettes. Wassilief, ce faisant, en ressentait-il du plaisir? Pas même. Il n'a pas le temps d'analyser son plaisir. Au-

rait-il seulement le temps de le constater qu'il ne le savourerait pas. Le plaisir n'est pour lui qu'une ration de plus qui nourrit sa machine à observer. L'attrait qu'a pour Wassilief la maison d'Adi-Bey consiste en ce qu'il était, lui, hier, un cœur sans travail, et que maintenant, il peut s'en donner à cerveau que veux-tu devant tant de complications sentimentales. Il ne demande d'autre salaire que de recevoir les nouveaux cobayes de sujets à raisonner. Ce n'est point par égoïsme qu'il se réjouit d'éventer ce conflit entre mère et fils. Il préférerait avoir à disséquer le bonheur d'Ali, avec l'agrément de Mariem. Puisque c'est impossible, il se console, autant que cincèrement il console Mariem, de devoir travailler au rabais et pour une commande pénible.

Il faut croire que l'intelligence jamais ne le cédera à l'action, car il y a, ce soir, dans le quartier Monceau, un conseiller (Wassilief) et un amoureux (Ali), et c'est le discuteur qui s'attarde et l'amoureux qui le premier finit sa tâche. Le temps passe et Wassilief ergote, ergote...

Ali rentre.

Wassilief se rappelle qu'il en a omis de dîner. Il se lève. Le fils Adi-Bey est déjà sur lui. Et Ali, déjà maître de maison, responsable d'un foyer, lui demande des comptes :

— Qu'est-ce que vous faites là, vous? Vous êtes venu aux nouvelles?

Wassilief ne se méprend pas sur cette interrogation brusque. Il sait qu'elle est dans le caractère loyal d'Ali, qui aime jouer les bourrus, surtout vis-à-vis de ce psychologue, corbeau des états d'âme d'autrui.

D'ailleurs, Ali est vite découragé de son acte autoritaire. Sa mère lui fait des reproches. Les regrets viennent chercher leur proie.

Mariem paraît admettre la décision de son fils. Elle en prévoit déjà les conséquences. Elle lui rappelle :

— As-tu pensé qu'il faudra maintenant annoncer la

chose aux Mandois? Si belles, si droites, celles-là. Tu m'aurais donné, avec n'importe laquelle des deux, des enfants qui ne m'auraient pas fait regretter d'être vite grand'mère.

— D'abord, des enfants, je n'en veux pas.

— C'est encore elle qui t'a dit ça.

— Justement, tu te trompes; elle m'a dit hier matin : « Vous savez, si vous voulez des enfants, libre à vous. » Seulement c'est moi qui ne veux pas de mômes.

Les récriminations changent de face comme des squales pour mieux mordre. C'est au tour de Mariem :

— Tu sais que j'ai eu sa visite. Je l'ai mieux regardée, aujourd'hui, que la dernière fois qu'elle vint ici. Elle n'a pas gagné. Hélène et Guitte Mandois sont autrement tentantes pour un homme.

— Pour l'homme que tu serais si tu n'étais pas femme, mais pas pour l'homme que je suis, — répliqua filialement Ali.

Les plaintes mordent à pleines dents la chair encore sans épiderme d'un bonheur frais. Wassilief se sent de trop.

Il ne peut pas partir. Le désir de savoir serait peut-être assez fort pour le faire sortir de cette maison, loin de laquelle il apprendrait tout par une simple application de son jugement sur les quelques répliques qu'il vient d'entendre échanger. Mais il doit demeurer, parce qu'un trésor plus précieux que les biens mobiliers des Adi-Bey est menacé : l'amour d'une mère et d'un fils. Et puis, aussi, c'est là une extension de ce conflit né hier.

Et s'inscrutant, fâcheux et cruel, il apaisera.

Ali désarme :

— Puisque tu m'as dit oui cette nuit, maman, pourquoi vouloir diminuer mon bonheur et attrister ma joie?

— C'est vrai. Pardonne-moi... Tout de même, tu sais que Guitte Mandois m'avait dit que, comme cadeau de

mariage à toi-même, son père t'aurait donné un magnifique cheval pour la chasse à courre?

— Eh! oui, — concède Ali, — mais tu as toujours eu peur que je me tue si j'apprenais à monter.

... En s'éloignant à grandes foulées du parc Monceau, Wassilief faillit se faire cueillir sur le bord d'un refuge par un taxi cherchant pratique à quatre kilomètres à l'heure, pour avoir simplement évoqué quelques complications sentimentales.

IV

PAPITO

A Paris, les gares sont déjà d'autres pays. Souterraine, la gare d'Orsay plonge directement vers la Puerta del Sol ou l'arsenal de Lisbonne. A la gare de Lyon, les porteurs ont l'accent de Tarascon et les rapides qui s'échappent vers des destinations lumineuses sentent l'ail. Mais entre la gare Saint-Lazare et la gare de l'Est, vont et viennent dans un ordre tout à fait nordique des gens au parler *pointu* qui pourraient aller vers Zurich ou Bruxelles et qui, sans déroger, prennent la direction d'Aulnay-les-Bondy ou de Courbevoie. Les tramways et les autobus desservent presque sans augmentation de section, indifféremment, l'un ou l'autre terminus. Et des noms de lieux, encore chargés d'une gloire militaire récente, s'échangent de bouche en bouche entre les clients des caboulots de la rue de la Pépinière, de la rue de Dunkerque ou du haut du boulevard de Strasbourg.

Avec une joie un peu malsaine et l'appréhension qu'elles vont s'encanailler, des personnes de la zone de celle de Mariem et d'Evotchka, ex-clientes du Simplon-express ou de l'Orient-Venise, s'approchent de ces parages avec sensation de dépaysement et l'illusion d'un contrat de travail.

Papito est tombé sur Ali dans les catacombes du Nord-Sud de Saint-Lazare. Entre les barres de fer qui retiennent les modernes troupeaux d'esclaves, tête-bêche, le fiancé et Papito se sont parlé sans pouvoir se serrer la main, vu la quantité inouïe de poitrines que les ingénieurs contemporains sont arrivés à faire tenir dans quelques mètres carrés de couloir souterrain, entre 17 et 19 heures. Homme de parole, et, dans ce cas, pressé de l'être, Ali s'est hâté d'annoncer l'événement à Papito. Il lui a crié, dans le métro :

— C'est fait... Je suis fiancé... Le lendemain du soir où vous êtes venu dîner à la maison... Avec Suzy Léguimarru.

Papito avait lancé, de la même façon :

— Mardi prochain, je vous attends tous trois à « L'Ange-Raphael et au Cheval Blanc », au coin du boulevard Denain et de la rue de Valenciennes... 19 h. 30, hein! Sans blague. Evotchka y compte... Nous fêterons ça.

En auto, Mariem et son fils se sont rendus au bouillon-restaurant de « L'Ange-Raphael et au Cheval Blanc », à l'heure et au jour dits. Le lieu manque d'élégance, mais pour Papito que ne ferait-on pas? Et Suzy, par ce synchronisme sans pareil des amoureux, s'exhale de la bouche du métro à la minute précise où l'auto de son futur mari se range le long du trottoir.

Papito, bon premier, comme il se doit, a eu le temps de chauffer la molesquine de la banquette. Evotchka, en face de lui, se laisse câliner. La carte a déjà été annotée de petits traits faits avec le brillant de sa bague par le prévenant et gourmand Papito. Il a gardé ses manies du v[e] arrondissement, du temps où, aux débuts de mois, l'on quittait la pension du *Boul'-Mich* pour un restaurant, à savoir qu'il croit, quand il invite, pouvoir commander, comme à la fin du siècle précédent, deux portions pour trois et quatre pour six. Cette innocente survivance

d'une époque économe et copieuse est largement compensée par l'observance de plusieurs services en un seul repas et l'installation, sur un bout de table de marbre, de quelques fioles précieuses, sans étiquette, de celles dont le seul bouquet certifie l'origine, enfin de ces crus qu'on fait goûter aux intimes et qu'on se garde bien de vendre aux clients.

— Mais elle est ravissante, la prétendue! — s'écrie-t-il dès qu'à l'autre bout du bouillon-restaurant se dessine la silhouette au modernisme avantageux de Suzy Léguimarru, de race indienne par sa mère et française par son père, présentement fiancée à Ali Adi-Bey, derrière elle présent et accompagné de Madame Adi-Bey mère.

L'exclamation a été lancée avec une spontanéité de si bon son et émane d'un visage si franc que le trio intéressé, pas plus que les auditeurs de la petite salle, ne pense une minute à s'en offusquer.

— Mon bon Ali, laissez-moi vous prendre dans mes bras... Mademoiselle, vous me permettrez de vous embrasser! En face de joues aussi fraîches et aussi roses, c'est un vrai plaisir pour moi.

Papito n'a pas décollé ses lèvres de la figure de Suzy que Wassilief, entré on ne sait quand, préside au spectacle.

Le lieu est indiscutablement un lieu public. Plus que public même, puisqu'il est l'antichambre de l'embarcadère pour tant d'horizons larges. Il n'importe à Papito. Papito pense tout haut. S'il pense quelque chose, c'est un quelque chose qui mérite d'être dit. Le garçon livreur de chez Potin, la marchande en gros de madeleines de Commercy et le Monsieur de Nancy qui suce des bergamotes seraient bien mal venus s'ils se choquaient d'entendre Papito exprimer ses pensées. Au cas où les propos d'un Papito égratigneraient le tympan des assistants, il leur est loisible de s'en aller. Papito se satisfait de voir cet Ali qu'il a vu grandir à Constantinople, qu'il n'a ja-

mais perdu de vue depuis, près de prendre femme, une femme gentille, bien habillée.

Ma foi, Papito lui-même ne la mépriserait pas, s'il était encore en âge de se marier. En tout cas, elle lui rappelle le jour glorieux où ce M. Wassilief, ici présent, vint lui demander la permission de dormir légalement avec son Evotchka.

Papito aurait l'avantage, comme ci-devant, de recevoir ses amis dans sa villa d'Odessa, sur les bords du Znikatov, qu'il ne ferait pas avec plus de largeur, de bonhomie et de vrai plaisir les honneurs de sa table.

Mais c'est l'heure de manger. Il énonce :

— Nous commencerons d'abord par des olives de Séville où vous pouvez mordre, Mademoiselle, de toutes vos belles quenottes. Au lieu de noyau, on a glissé dans le fruit évidé un petit anchois des Cantabriques dont vous me direz des nouvelles. Vous goûterez à d'autres hors-d'œuvre qui ne valent pas la peine d'être nommés. Ensuite, ce foie d'oie de Castelnaudary, au naturel. Il sera suivi d'une dorade grillée due aux soins de cette bonne Madame Amiel, qui est une maîtresse cordon-bleu. Et puis, vous vous débrouillerez pour trouver votre subsistance dans les miettes de faux-festin qui suivront.

— Ce vin est exquis, mon oncle, — estime Ali d'un coup de palais savant de dégustateur.

— Du Musigny gelé. Quand les pluies d'automne ont respecté les grappes et que les vignerons ont l'heur d'avoir l'onglet à leurs doigts de vendangeurs, ce Bethléem du palais produit quelques pièces, à peine, du fameux vin. Les restaurateurs de Paris, des transatlantiques et de quelques autres lieux choisis en diluent le fumet, sur réputation, dans quarante ou cinquante foudres. Ici, je ne pourrai vous en faire goûter qu'un demisetier par personne, mais je vous jure sur toutes les icones de toutes les Russies que ce nectar m'a été offert

comme cadeau du jour de l'an par un propriétaire « né-natif » du pays.

Suzy, ayant laissé au vestiaire — un porte-manteau en bois tourné tendant ses cornes de bélier au-dessus des Bottins — la chape de triste humidité du quai aux Fleurs, éclate de rire à gorge que veux-tu.

— Et m'est avis qu'elle l'a fichtrement belle, sa gorge, — pensa ce connaisseur de Papito, qui pour une pièce de Musigny gelé n'aurait même pas pensé à exprimer tout haut ce jugement esthétique.

Mariem semble avoir oublié la raison même du plaisir de l'heure. Elle exulte, entre son jeune ami, Wassilief, dont elle sait toutes les fluctuations sentimentales depuis le jour qu'elle le connut à l'Université de Constantinople, et sa chère Evotchka, compagne benjamine, pleureuse modérée, qui l'aide depuis tantôt dix ans à mettre au tombeau les fleurs de ses morts. En face d'elle, Papito, le double d'Adi-Bey, sur qui elle a trouvé l'appui de sa plus grande douleur et dont la complaisance dans tous les cas lui recrée l'illusion d'une présence rendue.

Papito retarde l'heure redoutée. Il parle du mariage comme un paysan de la moisson. Cet homme gras, adipeux de bonté, laisse entendre et tient à rappeler que fleurira et qu'embaumera tout le printemps avant que ne mûrissent les accordailles. S'il loue, dans une chaleur et une abondance de termes qui paraissent excessives à la vie contemporaine, c'est avec le correctif de la brutalité pour approfondir ce qui est :

—Mariem m'a dit, Mademoiselle, lance-t-il en se tournant vers elle, qu'un grand amour vous avait dirigés l'un vers l'autre. Bien que vos moyens personnels ne soient pas en relation avec ceux d'Ali, je trouve ce décalage, nivelé par l'amour, du dernier beau. C'est très noble, ce que vous avez fait là, Ali. En un siècle de calculs, vous répondez par le caballerisme. Je vous approuve et je souhaite à votre union la plus grande félicité.

Mariem, ça me tire les larmes, de voir ces gamins-là accepter joyeusement le joug du couple. Vous m'excuserez de mêler un souvenir personnel à votre liesse. C'est plus fort que moi. Mes enfants, vous me rappelez tout à fait ma rencontre avec ma pauvre Raiska. Rassurez-vous, je ne vais pas vous réciter un roman entre la crème de gruyère et les raisins. Sachez seulement que j'avais chassé l'hermine sur la neige. Après ce petit jeu-là, un maître de forge ne vaut guère mieux que le dernier moujik venu. Je m'étais réfugié dans une isba. La neige tombait tellement profonde autour de ma détresse que j'avais l'exacte impression d'être dans la cabine d'un chaland qui, lentement, coule dans l'eau. Ce fut la future mère, Evotchka, qui vint, miraculeuse, dans ce mystère bizarre des providences russes. On dirait toujours dans nos pays que le malheur et le bonheur sont illimités comme les paysages. Cette fille des champs, elle ne savait rien de moi. Je n'étais pas à ses yeux un colossalement riche maître de forge, mais un homme qui avait essayé de trouver sa proie dans la neige couvrant la terre, et que la terre trop longue à parcourir et que la neige trop froide avaient vaincu. Elle me donna sa ration de vodka, n'eut pas peur de me dévêtir, me frictionna avec de la neige, car le pays mauvais guérit avec sa méchanceté, et sur ses rotules d'acier, elle rompit les barreaux de la barrière pour allumer du feu. Mademoiselle Suzy, vous me rappelez ma Raiska.

— Ih! Ih! Ih! — se contenta de répondre la souriante fiancée.

Avec tout autre amphytrion, un froid, pour le moins transbaïcal, aurait pétrifié les hôtes. Mais Papito est un homme devant qui l'on ne peut penser au triangle, ni à une addition, ni à la ligne torve d'un mensonge. Bélier, marteau-pilon, il s'avance dans la vie et en martèle les avenues en abattant les petites portes des calculs et des concessions. Il va, et sous lui s'aplanit le terrain, de-

vrait-ce être au prix de ruines dont il comblerait les chausse-trapes.

Evotchka à ses côtés s'émèche en ficelle de fouet sur la toupie.

Wassilief incarne les rires qui meuvent et suivent les déplacements de cet ours.

Mariem tresse sa pensée avec les fibres du cœur de Papito qui lient les paquets des lettres d'amour innocent et peut-être inconscient qu'elle adressa à ce vieil ami, dans des temps effacés.

Papito est brutal dans l'ironie, franc dans la sensibilité. Et Ali accepte avec gratitude l'autorité de ce second père.

Cependant, les fiancés s'écartent, pensant à leur moi, durant que Mariem et Papito échangent des idées...

« L'Ange Raphael et le Cheval Blanc » reçoit, de minute en minute, par transmission électrique, le résultat des courses. Ali conduit Suzy près de l'oracle moderne. Les altérés de savoir viennent s'y renseigner sur la vérité momentanée que, depuis les lieux où elle s'agite, leur transmet l'Agence Havas, centralisation de Pythies. Ali cherche à initier Suzy aux secrets de cette boîte aux lettres qui, avec un tournement du barillet encré semblable aux sept remuements de la langue du sage, laisse baver de ses lèvres sur le papier sans fin de petits traits secs.

— Tu vois Suzy, quelle admirable chose on fait de nos jours ! Un cheval atteint moins vite le but que la nouvelle de sa victoire ne met de temps à nous parvenir d'Auteuil ou de Maisons-Laffitte. Nous avons le même appareil au contentieux. Avec zèle, le levier vole à droite, à gauche, descend d'un cran et la lettre qu'il faut tombe à la place qu'il faut. On jurerait la silhouette squelettique de ces saute-ruisseau qui grimpent sur l'échelle pour inscrire au tableau noir des agences de banque de province le dernier cours des changes.

— Hi! Hi! Hi!

— Ali s'enthousiasme, en ce jour de fête, pour la mécanique de son travail quotidien, glisse Papito à Mariem.

Près de ce jovial ami, les résistances de Mariem deviennent cette glace élastique qui annonce le dégel. Elle tente une observation dont elle prévoit la contradiction immédiate, mais qu'elle fait malgré tout pour qu'il ne soit pas dit qu'elle abandonne son antipathie contre une bru imposée. Ironique, Mariem dit :

— Belle conversation d'amour, n'est-ce pas, Wassilief?

— Parfaitement, chère amie. Ali veut que cette jeune fille entre complètement dans sa vie. Si Ali se lamentait auprès d'elle de ce que, pour avoir asservi ainsi des rondelles de métal à la transmission de sa pensée, il s'est asservi lui-même à ne plus vivre pour mieux contempler le résultat de son invention, mais ce serait désastreux! Entendez-le. Il apprend maintenant à sa fiancée, et en argot de métier, les arrivées régulières des nouvelles de la Bourse de Londres, de New-York ou du temple de Paris. Mais il est épatant, cet enfant. Il désigne tout par le terme choisi, par son numéro d'ordre. Un chef de train ne parle pas mieux du 20 bis ou du 355 inscrit sur ses graphiques.

— Vous dites bien. L'apprenti qui consacre la semaine anglaise à projeter sur sa fiancée l'asservissement de sa tâche. Voilà où en est mon fils.

Papito n'entend pas la réflexion amère de Mariem. Cet homme, dont le propre cœur souffre de non-location, donnerait la moitié de ce qu'il lui reste à vivre pour pouvoir dire le merveilleux dialogue de deux fiancés. Rien qu'en pensant qu'il pourrait avoir à tenir ce rôle, toute son intelligence s'imagine ce que chaque mot banal peut suggérer, et combien chaque syllabe d'amoureux se soustrait à la platitude des propos. Papito, en effet, s'il avait la chance de se trouver en bonne fortune, il se sentirait porté aux nues par le simple énoncé à sa belle

des formalités à remplir pour se faire délivrer une carte d'abonnement de commis-voyageur! Et tout tranquillement, auprès des jeunes gens, par le simple plaisir de se mettre à l'unisson, il s'imagine qu'il aime quelqu'un...

Maintenant Ali, tout à fait lancé, explique à Suzy les sentiers, les pistes, les dévalades de l'argent. L'argent va, par une stratégie à lui, du ruisseau au fleuve, aux grands moulins des Affaires. Il actionne des roues qui malaxent les métaux dont on fera des pièces de monnaie, autres petites roues que les gouttes d'invisibles gros sous à la Bourse feront tourner, et c'est ce qui s'enregistre dans la cage de verre d'Havas. Et Ali voudrait ne plus être seulement un de ceux qui lèvent la vanne des eaux argentées, mais devenir à son tour un mécanicien des grandes roues industrielles.

— Brasseur d'affaires, quittant enfin mon contentieux de banlieue, je serais toute la journée avec toi. Ce serait *bath*, ça, Suzy, hein?

— Ih! ih! ih! — produit encore la bouche de la Léguimarru.

Ce mot fait sauter Papito. Il donne un coup de poing féroce sur la table.

Mais décidément, dans la vie, Papito ne retient qu'une sorte de mots : ceux qui emportent une idée d'avenir, car, à peine a-t-il bondi en entendant l'éternel rire approbateur de Suzy qu'il en appelle à Mariem :

— Admirables, ces enfants! La même taille, elle à peine un peu plus haute que lui. Un futur beau couple. Leur cœur a parlé. Vous étiez veuve et vous aviez perdu tous vos fils. Voici, par elle, une présence plus compréhensive, une sorte de sœur... Vous rappelez-vous, Mariem, ce que sont, dans la vie, les quelques jours qui nous séparent du mariage?

Mariem avait les larmes aux yeux, Papito lui précisait exactement toutes ses détresses... Mais on dirait toujours que cet homme ne s'adresse à vos larmes que pour leur

demander des tons de flûte sans lesquels il n'est point de joie complète.

Papito se reprend, sans plus rappeler un passé aboli :

— De toutes façons, Mariem, votre fils devait partir, un soir ou l'autre, vers l'amour. Bru choisie, bru vite flétrie. Et pour vous, toutes les responsabilités d'avoir imposé une décision. Ici, vous mettez en cage sur votre fenêtre deux tourterelles. Un peu bécasse, elle? (*Ce diable d'homme voit donc les choses qu'il ne regarde pas.*) Du moment qu'il en est amoureux, il ne sait pas. Et nous, si nous l'aimons, nous la voyons avec cette peau soyeuse qui la recouvre depuis la rondeur de son front à celle de ses talons. Que vous soyez son amie dès aujourd'hui et de bon gré ou que vous le deveniez plus tard par force, vous serez toujours à un moment, à ses yeux, la propriétaire d'un passé qu'elle enviera. Garantie d'avoir sur elle cette supériorité, ne lui gâchez pas cette heure-ci. Ils vous reconstituent le plaisir d'être épris. Rendez-leur-en grâce! Mariem, ils seront vieux un jour. Mais vous, vous aurez connu une seconde jeunesse en leur emboîtant le pas au début de leur vie commune. Quand je vous racontais ma petite histoire de Raiska, tout à l'heure, je sais bien qu'ils ne l'ont pas crue, que vous ne l'avez pas crue vous-même. Moi, je n'y crois pas. Mais j'ai dit ça, pour transposer ce qui n'a jamais été entre moi et... cette personne qui vous touche de près, que vous saviez bien que j'ai toujours aimée, malgré Adi-Bey que j'aimais aussi, lui; une personne que j'ai respectée... (Mariem baisse les yeux.) Les amours des jeunes, c'est comme un beau paysage de voyage. On en voit un nouveau, et autour de lui et sur lui, dans lui, on revoit tous les autres. C'est au point qu'il semble qu'il n'y ait dans le règne végétal qu'un groupe d'arbres, dans le règne amoureux qu'une femme dont les attitudes et l'abord changent au gré du terrain ou de notre sensibilité dans lesquels ils prennent racine...

Et Papito, mis en train par sa propre exubérance, continue :

— Que je vous dise? Vous êtes un peu jalouse de votre fils. Pas de rouspétance, amie. C'est très tard maintenant, pour nous rappeler nos lettres de jeunes gens. Tout de même, Mariem, vous retrouveriez bien sans peine les pages où je vous disais ma révolte joyeuse d'échapper par le mariage aux jupes de ma mère? Pourquoi nier? Une fille, c'est l'ombre même de la femme. Elle s'éloigne un peu, elle trouve un mâle. La mère y gagne une présence masculine. Cette donnée du harem social qui est extensible n'y perd rien. Le fils qui s'en va, c'est, pour la maman, son Bébé qui soudain se met à marcher tout seul et qui se sauve à toutes jambes, courant plus vite qu'elle. Vous auriez choisi une des Mandois. Le jour du mariage? Même résultat : vous eussiez, ce jour-là, montré en quintessence la jalousie affectueuse que vous avouez maintenant, avec une lenteur délectable...

Il n'est que Papito pour pouvoir dire des choses pareilles!

On dirait que les fiancés attendent que de l'appareil Havas sortent les dates dominantes de leur carrière amoureuse. Ali cherche toujours à établir un lien sûr entre lui et elle.

Les détails techniques affligent la pauvrette. Il lui semble subir un cours à l'école du soir.

Tout d'un coup, Papito à voix basse, à Mariem;

— Avez-vous pensé aux enfants?... Avec une mère indienne, pourvu qu'il n'y ait pas une progéniture de couleur!

Papito continue-t-il à penser tout haut? Cette préoccupation mauvaise, l'a-t-il exprimée sur un demi-ton plus élevé que la confidence parce qu'il a peur d'oublier les dangers de cette union et que, ma foi, il faut en prévenir Ali alors qu'il en est temps? Mariem, si soucieuse de

l'avenir de son fils, ne s'arrête pas à cette sinistre prévision.

Elle commence décidément à admettre cette fiancée, puisque sa présence lui fait avouer, oh, rien qu'un instant ! son adolescence dont une lettre par semaine confiait toutes les étapes à Papito. Mais Papito est donc bien différent d'elle. Papito a donc bien oublié, puisque, brisant l'évocation de leur jeunesse à eux, il lui fait remarquer qu'Ali vient de prendre très amoureusement la main de sa future?...

Papito comprend que Māriem ne se soit pas attardée davantage à des souvenirs que son honneur d'homme n'avait jamais osé exhumer pour les placer dans un panthéon définitif.

Courageux, il lui avoue :

— Je ne vous rappelais ce dépôt de bonheur qui n'a pas empêché celui d'Adi-Bey, que pour vous encourager en une voie que vous vous fermez vous-même et où le destin vous tire, ma chère amie, comme un âne rebelle à son devoir, qui est de porter un fardeau.

. . . .

Périlleuse douceur des tête-à-tête consentis... Aux explications techniques de son fiancé, Suzy bâille... Et Ali doit à l'amour-propre de voir sa science méprisée un retour de son esprit critique. Il dirige sur Suzy un œil qui la juge et non plus qui l'adore. Suzy ne se rend pas compte de cet examen redoutable. Prenant à présent conscience de la sympathie de Papito pour elle, et du consentement, même mitigé, de Mariem, elle envisage, pour la première fois, qu'elle s'est choisi un mari.

. . . .

Et Mariem. La pauvre...

La mère d'un beau jeune homme qui a élu sa femme vient de voir rentrer dans un bar d'embarcadère un revenant. Elle lui a tendu la main et l'a invité à s'asseoir auprès d'elle. Le commensal inattendu, sans répondre, a

pris le chemin d'une de ces gares qui vous enlèvent une amitié du plein cœur de la ville. Et le départ du voyageur fait un vide...

Papito accepte les bonheurs brisés, pourvu qu'on lui permette d'aller, par le monde, en en emportant les morceaux dans sa valise. Dans l'agitation de sa vie, ces débris, qui n'ont pas, au choc, la sourde interrogation d'une amphore fêlée, rendent à ses oreilles privilégiées d'optimiste le son des grelots agités pour un départ prospère. Une fois de plus, ce soir, il les écoute...

Le bruit du ploiement savant d'une tige, suivi du déclic méthodique, mesure dans la boîte d'Havas le temps immobilisé dans le bar. Le glissement continu et le rythme du vacarme de la ville moderne constituent sans heurt la masse même du silence...

Un ange passa...

Papito le premier se rend compte que les personnages sont muets. Muets, même Wassilief et Evotchka qui s'étaient écartés pour un a-parté. Le silence? L'inaction la plus intenable. Répondant peut-être à tous, dans une seule phrase, Papito, l'insconscient clairvoyant, lance :

— Mes enfants, je vous disais que c'était trop tard pour nous souvenir de vieilles choses. Je ne croyais pas avoir autant raison. Savez-vous l'heure qu'il est?

— Dans les minuit et quelque chose, répond, sans consulter sa montre, l'agaçant Wassilief, éternel sceau de l'instant qui passe.

— Pas du tout! Il est juste zéro heure plus quinze minutes. Trop tard, je vous disais. Effaçons tout et recommençons.

V

EVOTCHKA

C'est lundi. Evotchka essaie une robe neuve. Pour en juger l'effet, elle doit s'y prendre à deux fois, tant sa glace

est petite. Elle saute sur une chaise, donnant de la tête contre le plafond de l'entresol, afin d'observer comment tombe le bas de ce chef-d'œuvre de couturière-amateur. Puis elle remet pied à terre et se regarde le buste dans le miroir trop court. Le salon-cabinet de travail (et qui sert en outre à bien d'autres choses) de la rue Vaugirard n'empêche qu'elle ait trouvé dans la loyauté de son goût et les remembrances de ses anciens étés à la campagne russe de quoi se composer un dessin et une disposition de robe tellement inédits, qu'on lui croit assez d'argent encore pour s'offrir un modèle de chez Lanvin.

Elle s'essaie sa nouvelle création, mais sans joie, parce qu'il neige sur Paris. Des limousines montrent des visages souriants de femmes éternellement à l'abri sous leurs dais de luxe contre lequel s'enrage en vain le soleil ou la neige. Evotchka lève les yeux vers des régions qu'elle sait bien inhabitées des dieux. Sur le zinc des toitures, la neige abandonne autour des cheminées une couronne protectrice de chaleur noire qui ne supporte pas l'entassement des cristaux. Mais une poussette à trois roues, rangée le long du trottoir sous la neige qui tombe, prépare une déception à la pauvresse qui viendra y replacer son ballot de blanchisseuse. Fuyant l'étalage crotteux de la chaussée, toute la neige du ciel et de la rue semble se réunir dans la petite voiture. « Eternelle méchanceté de l'existence », pense Evotchka et — Parisienne rompue aux prestidigitations de la vie quotidienne — elle est, quelques minutes après, en route pour la maison des Adi-Bey.

Chemin faisant, elle fait le point des entités du drame de l'avenue Velazquez.

Elle, Evotchka, comme la voiturette de la pauvresse, accumule sur soi les neiges de la vie, qui la préfèrent aux vertèbres des toits flagellés par les sales fumées. Est-ce véritablement une grâce d'être choisie comme refuge par la pureté? Moins hospitalier, le cœur d'Evotchka ignorerait le vacarme des tendresses.

Et Suzy, Suzy est un exemple des natures objectives qu'il faut proposer aux enfants. Suzy : somptuosité harmonieuse, comme celle de Versailles édifiée sur des poitrines d'hommes, jetées en pilotis dans un marais. Mariem a tort de ne pas la vouloir pour bru. Mariem possède déjà l'argent, élément, pour son fils, de construction d'une vie stable. Malgré ce, elle désirerait pour Ali une compagne d'une valeur adéquate à la sienne. En un mot, elle voudrait une alliance entre pairs. Si Mariem savait bien voir! Quelle sécurité de marier Ali à Suzy! Suzy, moellon sans rythme, représente une pierre d'appui solide pour un ménage entre inégaux. Suzy-Ali, amalgame parfait. Le sentiment de l'homme allié à la nette cupidité de la jeune fille trace le plan d'une cellule sociale sans désordre. Cette Suzy, quelle unité de programme! Quelle droiture dans sa résolution! A la bonne heure, avec des jeunes filles de ce calibre, une époque se conserve à elle-même.

Et Evotchka monologue : « Non, non, nous ne nous laisserons pas vaincre par l'anarchie. Le knout d'un ordre implacable fouaillera ces nihilistes que sont les sentimentaux. Suzy est dans la bonne tradition. Suzy est un modèle pour l'ère actuelle, autant que l'était une vierge-martyre pour l'ère chrétienne. Nos mères, pour apparaître en fiancées possibles, devaient s'assujettir à broder des pantoufles, se crever les yeux sur des festons et des jours. Et le mari, le soir nuptial, brutalisait cette prison de ses désirs. Le seul exercice physique qu'elles faisaient consistait à s'assouplir les basses vertèbres dans des pirouettes de salon collet-monté. Quand le cotylédon de l'intérêt humain perçait leur esprit, elles le rentraient à coups de talon. Il fallait à cette époque des oies blanches à rotondités avantageuses, pour qu'un époux bourgeois se nourrisse du foie gras de leur naïveté. Elles n'étaient pas plus sottes que d'autres, pourtant, ces jeunes filles. Elles voyaient bien la vie autour d'elles. Elles cédaient à

ce savoir-vivre, parce que l'éducation leur prêchait obéissance. Eh bien! aujourd'hui, il n'y a pas moins d'intelligence dans ce troupeau de vierges élevées en vue de ce concubinage légal qu'est le mariage moderne. Toutes jeunes, même débiles et les épaules tombantes, elles cherchent d'instinct un appui viril; elles acceptent de se plier à l'entraînement de la séduction. Une poupée en main, alors que soucieuses de posséder la layette miniature, la plus belle de toutes celles de leur petit groupe, elles s'évertuent à écouter les propos révélateurs d'une complaisance physique que tiennent devant elles des mères féministes. Plus tard, au tennis, qui devrait être une pause dans leur éducation supra-intellectuelle, elles s'habituent à traiter en ennemis à qui l'on n'accordera qu'une paix chèrement payée tous les jeunes hommes vers lesquels elles allaient dans l'attente d'une collaboration fraternelle à secouer le joug d'une éducation d'amazone. La vie moderne leur enseigne chaque jour que celles qui font de beaux mariages en avaient entrepris la carrière sur un plan de coquetterie aventureuse. Elles ont vu, on ne le leur a pas caché, les exemples de compagnes à qui la pratique des vertus domestiques fut précisément précieuse parce qu'elles ne trouvèrent pour se marier que des épouseurs timides, sans fortune et, partant, sans même une femme de ménage. Et elles ont vaincu la répugnance des promiscuités offensantes, le dégoût de certaines rencontres, pour être la candidate congrue, selon les prescriptions d'un canon injurieux pour leur sexe, mais ayant désormais force de loi. Suzy, pratiquant avec soumission cette religion, apporte sa granulation au madrépore de son époque. Il est malhonnête de lui imputer à crime la perturbation de cette maison archaïque des Adi-Bey. Elle y fait entrer d'emblée les temps actuels.

. . . .

...Ne cherchez pas davantage, — dira Evotchka, tout de suite après que Mariem l'eut fait asseoir dans le grand

salon. — Ali, depuis quelque temps, mûrissait pour la crise... Vos « Oh! » n'évitent pas le fait brutal. La fortune qui venait d'échoir à Ali lui a adressé un commandement. Et c'est très juste : l'argent communique un venin à la main qui le touche : le besoin de l'employer.

— ...Justement, mon fils n'était pas dépensier... C'est une autre sorte de sensation qu'il a gagnée au contact de cette jeune fille.

Evotchka n'a pas peur d'aller au-devant de la pensée de Mariem.

...Une autre tentation? La femme... Je sais ce que vous pensez, Mariem. J'y suis pour quelque chose. Je suis coupable de l'insistance de cette tentation. Entendez-moi bien, les rappels-mémoire de la brièveté de la vie que les gainetiers placent au fond de nos sacs à main, enfin, ces petits miroirs où nous mesurons la lutte entre la couche interne de vieillesse et la couche de poudre placée à l'extérieur me fixent sur la qualité de ma beauté! Hélas! Pour les autres avantages, j'en suis dépourvue à ses yeux. Ali ne nous a connus, pour ainsi dire, qu'appauvris, inférieurs à lui, enfin à vous... Il est vrai qu'on ne remarque pas les matériaux de la vie des autres. On la voit, la vie des autres, avec ses séductions, sans se demander de quel prix elles ont été payées... Ce n'est pas le premier jour que je le note, ni que j'en souffre. Wassilief et moi n'avons rien d'enviable et, cependant, nous faisons des envieux. Nous, des exilés! N'importe qui, à un moment dans la vie, est aussi jeune que nous. Wassilief n'irradie aucune gloire. Quiconque me fréquente un peu apprend que je gagne ma vie en confectionnant des abat-jour pour un magasin du boulevard Haussmann. On jalouse... ce je ne sais quoi de bonne humeur que nous imposons en prévention aux dires, aux faits, en démenti à la vie, à notre avenir. Moi, je suis de bonne humeur, toujours en train. J'ai été élevée en Russie dans la naïveté populaire.

...Eduquée à la française, vous ne remarquez pas que

ces différences de latitude se ramènent à une question d'épiderme. En effet, les papilles de nos doigts slaves ne sont peut-être pas aussi sensibles, dans les jeux avec les jeunes gens, que celles de vos garçons. Cependant, Ali a du sang turc. Si, en plaisantant avec lui, j'ai éveillé ce qu'il ne connaissait pas, je puis vous assurer que ce fut sans préméditation de coquetterie.

...Un peu honteuse et satisfaite à la fois, parfaitement. Je reconnais que j'ai été cela devant lui, devant sa sympathie naissante. Et encore, quant il m'abandonnait les prémices de dissipation idéale exhalée de son cœur, je ne ressentais aucune satisfaction à en être la dépositaire. C'est laid, ce que je vais vous dire, Mariem. Plusieurs lundis, où, comme par un fait exprès, je suis arrivée ici tard, j'ai subi l'intoxication de la presse du métro. Ces pépiements des amoureux de Paris, aux virages du souterrain, le long des portières, qui, à chaque station, se referment seules comme deux lèvres d'amant, ces contacts m'avaient grisée, comme les appels des nids bas des oiseaux de la steppe. Cet aveu premier d'Ali, qui n'était pas et qui ne pouvait être pour moi, j'en ai savouré la sincérité inoffensive. D'autant plus qu'il ne l'a jamais prononcé, qu'il ne pouvait pas, que je savais qu'il ne le prononcerait pas.

. . . .

— ...Nous sommes d'accord! Mais pour vous prévenir, il fallait m'arrêter moi-même à ce qui n'avait fait que passer sur la peau et non dans la chair de mes oreilles. Je me serais sentie coupable si je m'étais arrêtée, une seule fois, à respirer ce pur parfum de jeunesse. Seul, mon inconscient, comme dirait Wassilief, enregistrait ces joies subtiles d'être, un peu, un idéal pour un enfant. Il faut que je vous délimite bien mon rôle. Le vilain désir d'un rêve de nouveauté que toute personne de notre sexe, même la femme la plus fidèle, a éprouvé, une minute, dans Paris, Ali, avec ses racontars, me le satisfit et *sans*

danger. Et puis, passé cette seconde — tenue secrète en moi — jamais je ne suis revenue à y penser. J'ai fait tout pour lui demeurer une amie, même en rêve. Evidemment, à ma présence trop fréquente, sa juvénilité s'est déclarée et une jeune fille qui passait a suffi...

....

— ...A mon avis, Mariem, il n'est pas épris. Entre le moment où il sortit de chez vous, l'autre jour, étant toujours votre fils et votre servant, mais pour la dernière fois, et ce soir de fête où il vous revient n'osant pas vous avouer qu'il était autre, que se passa-t-il? Vraiment je ne puis vous le dire. Je ne me le représente pas... Vous, vous l'imaginez mieux que moi. Le fait que M[lle] Léguimarru entre dans votre famille, sans attendre tout à fait que votre domestique vienne lui ouvrir la porte et vous l'annoncer, il ne faut pas vous en offusquer. C'est peu de chose, croyez-moi! Fataliste, moi? A peine un peu. Mon opinion : je vous la disais. J'opine qu'une jeune fille, dans sa nouvelle famille de femme, sera tôt au tard résorbée...

....

— ...Oui, oui, je connais votre objection. Adi-Bey n'aurait pas admis Suzy. Seulement, s'il y avait été amené, sa résolution eût été accompagnée d'une meilleure grâce... Ah! Mais, bien entendu, il ne peut s'agir pour vous de prendre le fait avec la même mansuétude. Vous êtes plus nerveuse qu'un homme. Vous avez plus que votre mari la responsabilité et la crainte de voir partager une fortune, un nom... Cependant notre rôle, à nous femmes, est de faire la somme d'une situation. Vous êtes dans le vrai, il ne faut pas descendre d'un certain rang social. Pas de mésalliance... Ces gens-là, je les méprise, moi aussi, à commencer par la mère Léguimarru, si poseuse. Moi aussi, j'admets que l'on doive bluffer pour laisser croire qu'on conserve un rang perdu, mais jamais pour prétendre à un rang qu'on ne peut avoir... Suzy elle-même? Vous vous y ferez. Elle vous aimera.

— ...Cette petite, je ne peux pas la supporter.

. . . .

C'est un jour quelconque de semaine. Pour Wassilief, le bureau des verdets prend son visage des samedis de semaine anglaise. Wassilief trompera, ce soir, la monotonie du retour dans l'ornière mouvante de l'autobus, en pensant qu'il se rend au dîner savoureux de Mariem.

Evotchka se répète qu'au lieu de faire, ce tantôt, la popote, elle mangera ce qu'aura préparé pour elle la cuisinière de Mariem. Le valet des Adi-Bey la servira.

Cependant, Wassilief ne prononcera pas en arrivant chez les Adi-Bey le sacramentel remerciement des lundis. Car, ce soir, qui n'est pas un lundi, un petit mot hâtif de Mariem (appel plus sûr qu'un coup de téléphone), a souligné aux yeux de Wassilief le mot d'invitation.

Mariem s'est plainte, dans son billet, d'avoir été, tout le jour, abandonnée par Ali. Craintive, elle a demandé à Wassilief s'il ne lui en coûterait pas de venir lui remplacer un fils. Wassilief en ressent de l'importance et oubliera d'en montrer de la gratitude. Il est appelé en consultation... Il se rend chez Mariem avec, au cœur, comme une de ces portes à double battement que les entrants et les sortants poussent d'un plat de main.

Le même architecte a construit le cœur d'Evotchka, qui laisse aussi entrer et sortir les émotions les plus diverses. Elle est heureuse que Wassilief soit heureux d'être le préféré de Mariem. (Peut-être que l'indulgence, autrefois, de Mariem aux peccadilles de Wassilief étudiant, en efface jusqu'à l'existence aux yeux de l'épouse qui en pourrait être jalouse.)

Wassilief, ce soir, n'est pas éloquent. Le psychologue ne peut travailler qu'à sec. Or, Mariem pleure.

Négligent, il laisse tomber de très haut :

— Vous vous étonnez qu'une jeune fille ait conquis votre fils? Séduire un homme! Nous savons comment ça se fait. On les connaît, les femmes. Facile, pour nous,

si nous voulions, de retrouver leur piste et la recette de leur poison...

Evotchka se cabre :

— Vous reconstituez. Vous ne suivez pas. Il faut être femme pour se rendre compte de la façon dont elles vous prennent...

— Mes chers petits, — coupe Mariem, vous disputez sur la maladie. Je ne sais qu'une chose : ces femmes Léguimarru, mère et fille, me *l*'ont pris.

A dix heures, Ali n'était pas encore rentré de chez sa fiancée. Evotchka demanda à Mariem :

— Avez-vous décidé quelque chose pour la bague qu'elle a demandée à Ali?

— Je me suis offusquée de la demande!

Mariem s'applique à chasser ce souvenir. Mais elle tient aussi à montrer à ses amis Wassilief qu'elle ne manquait pas de bijoux à donner. (Ils savent par eux-mêmes que sa grande générosité ne l'empêchait pas d'en acheter un nouveau.) Donc, sans plus dire, elle va chercher ces boîtes de berlingots, ces caissettes vides de leurs boutons de nacre, que les femmes les plus élégantes de la génération de 1890, aux manières toujours un peu humbles, sont accoutumées de choisir pour écrins.

Mariem déballe toutes sortes de bijoux enfouis entre du coton et du papier de soie.

Evotchka s'émeut sincèrement à l'inévitable première dent d'Adolphe montée en bague. Survivance des temps anthropophages, la mère fit une relique du premier signe de mordre qu'a donné le nouveau petit mâle. Plus tard, coquette épouse sitôt après que mère, la femme chaussera à ses doigts des bagues enrichies de vraies pierres précieuses, ces autres dents fossiles de la Nature dans le temps où elle se soulevait, bête de proie géologique. Mais les pierres ont ce soir une étrange vertu de symbole funéraire. Elles rappellent à Mariem son petit mort. Et à son tour Evotchka se souvient :

— Ce grand collier d'ambre de votre aîné, n'est-ce pas celui que vous aviez donné à Suzy?... Pardon... c'est vrai, c'est celui d'Adolphe que vous lui avez offert en souvenir, et vous en gardâtes le pendant.

— ...

—... Ah! Elle le portait l'après-midi où elle est venue si courageusement vous parler de son mariage avec Ali?... C'est une gentille attention, tout de même.

— Elle aime bien mon fils... Seulement, le collier me rappelle un autre moment de la vie que nous eûmes le tort de mettre en commun avec cette famille. Dans une autre occasion, je vis Suzy porter ce collier avec beaucoup d'émotion, comme chaque fois, c'est indiscutable. Ce fut à un bal travesti où elle me demanda de l'aider à paraître au palais d'Athènes... Vous voyez bien qu'Ali ne peut pas l'épouser : déjà, et elle était toute petite, elle avait tendance à la maigreur! Je lui avait prêté un costume d'Adi-Bey, de quand il était gamin dans le Turkestan. Bien fait comme Adi-Bey le fut toujours, ce costume fut encore trop grand pour M^lle^ Léguimarru enfant!

Evotchka continue sa fouille dans les petites boîtes. Mariem précise :

— C'est qu'il n'y a pas ici que des bijoux de mes morts... Il y a également certains des miens. Je ne les porte plus depuis mon veuvage... Et penser que tout ira à ces gens-là!...

— Vous auriez eu une autre belle-fille, vous n'auriez pas été plus garantie contre une transmutation indirecte de la propriété de vos bijoux de famille!

....

Sous la pluie. En haut du boulevard Malesherbes, en attendant un taxi, Evotchka impose à Wassilief la conclusion :

— Nous voici entre le marteau et l'enclume! Nous nous brouillerons plus tard avec les deux parties. Moi qui

aimais tant ma Mariem! Sans compter qu'Ali marié aura un jour bien besoin de me faire ses confidences.

Mais Wassilief, si clairvoyant pour les autres, ne l'est pas pour lui. Il a traversé le brouillard de la maison des Adi-Bey sans examiner les dangers futurs. Pour lui, la lumière fidèle des affections continuera, comme un astre, sa révolution éclatante.

. . . .

Un soir, envoyée en mission importante chez un acheteur d'abat-jour en gros, dans le quartier Monceau, Evotchka eut une grande heure de battement entre deux rendez-vous. Elle pensa :

— Je vais aller tenir un peu compagnie à Mariem... Ah! Mais non. Je raviverais encore sa peine. Il vaut mieux éviter de faire confluer nos tendresses.

Et elle rentra rue de Vaugirard un peu plus tôt.

. . . .

Ce lundi, chez Mariem, Ali, enfin! est visible.

— Je vous avais perdu de vue, — lui dit Evotchka, — depuis le fameux jour... (où — est-elle près d'ajouter — vous m'avez annoncé la nouvelle).

— Vous avez raison. Depuis le dîner avec Papito, — répond Ali dont la mémoire est meilleure et qui aussi, a honte d'évoquer ses propres aveux.

Evotchka qui, pour la première fois, vient chez Adi-Bey sans Wassilief (pris par la préparation d'une affaire peut-être importante), prévoit son rôle d'arbitre. Ali lui communique vite :

— Ça marche mieux. Ce tantôt, je rentre. Ma mère me fait la tête. Je recommence à craindre. Mais, renseignements pris, c'était parce qu'elle avait reçu une lettre ennuyeuse du gérant de nos immeubles à Constantinople... Enfin, vous, quel effet vous fait Suzy?

— Elle n'est pas mal.

Puis, c'est le tour de Mariem.

Evotchka doit entendre à demi-mots que l'incident du

fermier turc ne méritait pas la tristesse remarquée par Ali. Donc, cette excellente Mariem a jeté dans le Bosphore la vraie raison de son chagrin qui aurait peiné Ali, et qui était... son mariage, ce dont la pauvre mère ne peut prendre son parti.

Evotchka frémit de la feuille de température que lui complètent tour à tour la mère et le fils.

Ali veut qu'on approuve son choix.

La mère ne veut pas embrumer la joie de son fils, quoiqu'elle en discute l'authencité. C'est pourquoi elle a prétendu qu'elle devait à un ennui financier la peine qu'on a naguère remarquée sur son visage. Mariem par tendresse en arrive à mentir!...

Evotchka souffre atrocement des maux de l'un et de l'autre. Un repentir lui abîme ses jolies heures d'abandon, autrefois, avec Ali. Elle s'humilie avec ce que lui rapporte cette mère qui semble s'être vieillie des jeunes années de la fiancée près d'entrer dans sa maison.

Et l'assaut recommence. Mariem prend à part Evotchka :

— Il veut qu'elle soit jolie! Je lui ait fait remarquer, après notre bonne réunion à « l'Ange Raphael », qu'elle était demeurée là, toute sotte, la tête de travers, à vous regarder. Il m'a dit : « Tu trouves Evotchka préférable? » — « Oui, beaucoup plus jolie », lui ai-je répondu. (Evotchka, aux lieu et place de Wassilief, commente à part : « Hé là! c'est que la dite Evotchka n'est pas libre! ») Entre nous, comment la trouvez-vous?

— Heu, pas laide.

— Vous êtes de mon avis, quoi!

Mariem n'a pas achevé qu'Ali revient du téléphone.

Le valet de chambre prévient que Madame est servie. Ce soir, Evotchka se découvre un défaut : une passion effroyable pour la bonne chère. Mais cela ne supprime pas, hélas! un don insoupçonnable d'attachement : elle souffre véritablement du duel d'Ali et de sa mère.

On est à peine aux gnocchis au parmesan qu'Ali recommence la guerre. S'adressant à Evotchka :

— Vous pouvez croire Madame Adi-Bey, — raille-t-il. Suzy ne me prend que pour mon argent.

— Sinon, — persifle Mariem, — elle aurait pu s'apercevoir de ce grand sentiment avant que tu ne disposes de ta fortune.

— Evotchka, moi aussi, je vous rapporterai ce que fait Suzy. Elle m'a avoué qu'elle avait eu deux partis auxquels elle m'a préféré.

— Ça ne t'a pas ému? — lance Mariem.

— Quand je suis auprès d'elle, je suis toujours ému...

— A la faveur de cette émotion, tu lui expliques tout ce qui se passe ici. Tu l'introduis dans les affaires de ta mère. Si elle te demande encore quelque chose par-dessus le marché, tu le lui accorderas?

— Je lui donnerais tout...

Avec la suite des gourmandises, la douleur sert à cette table, ce soir, des crus de plus en plus alcooliques. Evotchka, recroquevillée sur le bord de son assiette, picore comme un moineau dont l'orage a surpris la faim.

— En somme, où veux-tu en venir? — demande Ali en ultimatum.

— Que tu rompes.

— Ça, jamais.

Et, ce disant, Ali disparaît.

Evotchka est morfondue. Elle tire la sonnette d'alarme de l'homéopathie :

— Puisqu'il est fou d'elle à ce point — conseille-t-elle à Mariem qui lui a fait préparer du moka comme elle l'aime et tandis qu'Ali s'en est allé lui chercher des cigarettes turques, — donnez-lui, une fois, un bon virus de cette Suzy! Ne lui défendez pas de la voir. Allez jusqu'à la satiété.

— Mais il s'en repaît! Ils se voient tous les jours. Mme Léguimarru, plus sotte à elle seule que tous deux

réunis, consent que la petite aille l'attendre à la descente de son tramway de Montreuil. Lui, dont j'attendais le pas familier, tous les soirs à six heures, il me laisse seule dans la nuit qui tombe, pour aller avec elle.

Ali revient. Il ouvre son coffret à cigarettes. Il s'installe. Le jeune homme n'exige pas une approbation. Il veut une alliance.

— Ma petite Evotchka, — lui dit-il en l'asseyant fraternellement sur ses genoux, — Maman est toute ouïe. Répétez-lui ce que vous venez de me dire sur la beauté de Suzy...

— Pardon, — coupe Mariem, — à moi, Evotchka m'a dit qu'elle trouvait Suzy fort laide.

... Près de la grille intérieure en fer forgé, dans le grand couloir des Adi-Bey, comme une chauve-souris étranglée aux volutes, il y a une jeune femme toute frémissante, les ailes alourdies d'un excès de tendresse. Deux cruelles paires d'yeux, dont l'obscurité d'une passion affectueuse avive la phosphorescence, la regardent se débattre. On s'est donné des démentis... Mais la crise passe. Toute une vie d'amitié va-t-elle sombrer parce qu'une mère et son fils martèlent le cœur d'une jeune femme qui n'en peut mais?... Non. On recommence à se regarder sans fougue. Ali est allé à l'office. Mariem en profite :

— Tenez, ma petite, puisque mon trop sensible enfant nous prive de notre bonne vie et du plaisir que j'avais à vous raccompagner en auto, enfermez vite ce petit billet. Vous prendrez un taxi. C'est comme si je vous amenais dans la Talbot.

Evotchka ne sait plus... De Mariem si intelligemment bonne, on ne reçoit point d'aumône, mais un présent. Son cœur prolonge sur le chemin des autres, avec une simplicité princière, ses habitudes de confort personnel. Elle hésite à accepter à cause de la réprimande de tan-

tôt. Mariem, maternelle, insiste... Et Evotchka est si touchée, et si pauvre... Elle referme la main.

Mais voici que dans l'escalier, sous le prétexte hebdomadaire de la reconduire jusqu'à la grille, le chapeau sur la tête, Ali crie à sa mère qu'il a un pneu très urgent à porter pour son contentieux et qu'il va revenir bientôt.

Dehors, prenant le bras d'Evotchka, il l'avertit :

— Je vous raccompagne en taxi, n'est-ce pas, petite sœur? Maman n'est pas décidée à sortir ce soir en auto, à cause qu'elle ne veut plus que j'y promène Suzy. Moi, de mon côté, je me refuse à aller avec ma voiture sans ma fiancée. Nous demeurons sans véhicule!

. . . .

Evotchka aspire une autre ambiance, en entrant, cette semaine. Mariem se repent de ses rigueurs contre la fiancée de son fils : elle n'accepte pas un repas chez les Léguimarru, à cause de la mère... Mais, ce soir, Suzy va apparaître ici avec Ali.

D'une semaine à l'autre, Evotchka cherche à mettre de l'ordre et surtout de la logique entre les variations des assertions de Mariem.

Elle ne tarde pas à découvrir que ce coup de théâtre de la bienveillance est dû à ce qu'Ali a consenti, cet après-midi, de se rendre avec sa mère chez d'anciens amis de Péra, qui habitent en dehors de Paris et qui ne reçoivent que le lundi.

Mariem raconte sa visite. Evotchka s'étonne qu'elle n'ait pas annoncé à ces amis le mariage de son fils. Mariem estime cette dissimulation naturelle. Elle se flatte, par contre, de la concession que voici :

— J'avais décidé d'aller comme chaque année visiter les fermiers d'Adi-Bey à Constantinople. Hé bien, j'ai permis à Ali de choisir lui-même s'il devait m'y accompagner ou non. Au lieu d'exiger d'en prévenir moi-même Suzy, j'ai fait à Ali la gentillesse de lui laisser communiquer à sa fiancée sa propre décision.

Evotchka se tait. Elle pense in petto : « Les parents refusent en détail ce qu'ils accordent en gros à leurs enfants. »

Ali, comme tous les samedis après-midi et tous les dimanches matin, s'en est allé, hier, en auto avec Suzy pour lui donner sa leçon de conduite. Ce soir, il a été par grande exception la prendre chez elle. Il va revenir. Sa mère l'attend et avec sa fiancée! Silence... Les voilà. Ali fait une arrivée tonitruante dans l'avenue Velazquez. On entend, depuis le boudoir, l'enthousiasme avec lequel il purge son moteur. Evotchka va être témoin de la comparution de Suzy devant sa future belle-mère. Evotchka tremble comme un lycéen d'avant-guerre sur le point de voir représenter à la Comédie-Française la tragédie qu'il a écrite en rhétorique.

L'entrée de Suzy dans la triste demeure des Adi-Bey est un événement culminant.

Evotchka apprécie ce que la présence d'un être plus jeune et surtout féminin peut apporter de renouvellement à cette demeure au luxe accueillant. Pour elle, Evotchka, que peut représenter Suzy? Aimera-t-elle cette jeune fille?

Suzy embrasse Mariem comme elle l'a toujours fait, s'estimant comme devant la petite camarade de son fils mort.

Et la conversation commence. Mariem, pensive, n'est pas loquace. Suzy babille. Evotchka lui répond. Les voici en grand dialogue. Evotchka a donné à sa vie d'émigrée une directive. Une fin utilitaire. Gagne-pain pour lesquels on déroge, humiliations diverses, elle s'accommode de tout grâce à une rigoureuse hygiène sentimentale, mais grâce encore plus à Mariem qui est — outre Wassilief — sa piscine, son punching-ball et la science des mouvements respiratoires de son cœur. C'est à cause de cette fonction même que Mariem n'a jamais pu, en face d'Evotchka, donner de l'écho à ces phrases futiles par

quoi une femme se commente elle-même (soupape de la mondanité), enfin à ces entretiens que peuvent avoir des gens qui ne sont ni ruinés, ni déchus. Mariem lui a prodigué, certes, l'affection la plus agissante, mais de cela même Evotchka se sent endolorie un petit.

Au contraire, en face de Suzy, Evotchka s'abandonne au bavardage : elle trouve avec Suzy une possibilité inespérée, une épuration qui va la rendre pareille à la majorité des autres femmes, qui va la remettre sur le plan d'égalité sociale des dames de son monde qui n'eurent pas à subir une révolution.

Mais l'eau retourne à la fontaine. Déjà monte en Evotchka une nouvelle action de grâce à l'adresse de Mariem, à laquelle elle devra encore cette amélioration de son mauvais sort. C'est à cause d'elle qu'Evotchka peut avoir, enfin! une conversation banale, mondaine, avec cette jeune fille.

Evotchka prend plaisir à parler des élégances juvéniles, des rendez-vous sportifs. Et, ingénue, Suzy lui répond :

— Ne croyez pas que ce soit si difficile, la culture physique à Paris. Quand on cherche bien, on trouve ce qu'on veut dans ce Paris. Je puis vous indiquer mon cours de danses plastiques. Pas cher du tout... Ce sera très facile de vous y faire accepter...

— En retour, je vous ferai signe la prochaine fois que j'irai au tennis.

— Pourriez-vous venir, une minute, Eva? — appelle comme par hasard Mariem, apparue sur le seuil du boudoir.

Evotchka n'a pas plus tôt entrepris d'aider Mariem, qui aurait peut-être pu se passer d'elle, qu'elle s'entend gourmander par sa protectrice :

— Je ne veux pas du tout que vous invitiez Suzy où vous allez.

L'incident passé, Evotchka retourne au boudoir. Elle

s'amuse grandement à la petite scène Ali-Suzy que voici:

« Suzy, lui dit Ali, si jamais, une fois marié, j'ai envie de te faire une sale farce, tu n'auras qu'à me rappeler que, de toi-même, tu voulus, au début de nos fiançailles, apprendre le turc. C'est très chic de ta part. Il suffira que je m'en souvienne pour que je renonce à te faire de la peine. — Seulement, tu sais, bougonne en souriant la jeune élève, c'est un peu dur pour moi, 25 mots par jour. Si tu permettais que j'en apprenne seulement 5?... »

Evotchka les suit, parce que, par tempérament, elle se garde terriblement jeune, parce qu'elle a rajeuni de ce que Mariem l'entoure de tendresses maternelles qui la puérilisent et aussi parce que, chez les Adi-Bey, elle a appris à chérir, avec toutes les complaisances possibles, les grands enfants comme Ali, à défaut des plus petits comme Suzy. Elle prendrait part aux enfantillages d'Ali, qui, sans motif valable, montre maintenant à Suzy l'Histoire de France, de quand il était collégien...

Mais Mariem, rentrant dans le boudoir, apporte une désapprobation de cette intimité. Il est malaisé à Evotchka d'établir aux yeux de la maîtresse de céans que c'est précisément à cause d'elle, Mariem, qu'Evotchka se montre si conciliante pour le fiancé.

Suzy se lève, déclarant :

— Il est sept heures. Vous me permettrez, Madame, de vous dire au revoir . Maman m'a bien recommandé de rentrer de bonne heure.

Evotchka regarde le visage de Mariem et, déjà, elle ne lui en veut plus du tout de son blâme de tantôt, car elle soupçonne le drame qui se joue en elle. Evotchka voit que Mariem trouve un peu dur de laisser partir sous cette brume nocturne cette jeune fille qui, malgré tout, sera dans six mois sa nouvelle enfant. Evotchka sait l'effort que fait Mariem et, par suggestion, l'aide à prononcer :

— Restez avec nous, Suzy. Nous avons un petit dîner, mais enfin...

Digne, Ali s'apprête à reconduire sa fiancée chez elle. Mariem fait une seconde sommation. Evotchka, qui ne réfléchit qu'en profondeur et n'a jamais pu, dans la vie, peser les mots qu'elle allait dire, insiste aussi. Mais Ali, inflexible, entraîne sa fiancée. Sur le seuil, tandis qu'elle prend congé de sa femme de demain, il glisse à Evotchka qui l'obsède de questions muettes : « Depuis que nous nous sommes fiancés, les parents de Suzy nous ont invités cinq ou six fois. Maman refuse systématiquement toutes leurs invitations. Naturellement, par représailles, l'irascible Madame Léguimarru défend à Suzy d'accepter chez nous. »

Mariem, vu l'insistance d'Evotchka, répète, avec contrainte aux deux fiancés :

— Réfléchissez. Si vous voulez dîner ici, vous y êtes à temps.

Evotchka tremble d'entendre les tapis de l'escalier s'imbiber des pas du jeune couple. Elle devine qu'aussitôt après leur départ éclatera l'algarade de sa bienfaitrice. En effet, à peine les jeunes gens ont-ils refermé la porte, que, tout de go, Mariem lui reproche :

— Vous avez trop insisté. Vous avez failli la faire rester. Pour un peu, cette petite serait venue troubler un lundi calme, bien à nous. Un lundi comme nous n'en avions plus eu depuis la catastrophe.

Par vengeance — l'amour trotte donc l'amble avec la haine ! — Evotchka retourne le couteau dans la plaie de Mariem. Elle aussi, Evotchka, regrette leurs lundis égoïstes ! Si bien que la pauvre mère lui avoue :

— Nous l'avons perdu, notre Ali. Adieu notre vie de *consolées de vivre !...* Oh ! mais nous ne nous laisserons pas faire. Nous reprendrons nos courses dans Paris. Qu'ils s'en aillent, lui et sa belle. Vous et moi, nous courrons les magasins. Et, à la saison des Salons, nous irons

voir les expositions de peinture, Wassilief, vous et moi.

Mais les compensations importent peu à Evotchka. Cœur violent, elle ne sait que mordre d'amour ou de colère. Elle excite Mariem en lui présentant comme une excuse l'attrait physique d'Ali pour Suzy. Et elle recueille ce cri exaspéré de mère :

— Madame Léguimarru la lui mettrait dans son lit pour être sûre qu'il ne lui échappe pas!

Mariem a lâché le grand mot.

Evotchka, honteuse, souhaite de disparaître dans le plancher. Que faire lorsque quelqu'un, que l'on aime beaucoup, vient de violer un de ces secrets d'âme sur lesquels son propriétaire même n'a pas le droit de se pencher? « Madame Léguimarru la lui mettrait dans son lit... » Non, il ne faut plus voir le visage dont la bouche vient de répéter ces mots. Evotchka, silencieuse, baisse les yeux.

Maintenant, elle souffre. C'est peut-être bien ce que son âme russe cherchait... Elle y est pleinement, dans la souffrance.

— Evotchka, — répond Mariem qui cherche à se reconnaître dans ce trouble, — il faut que vous choisissiez entre eux et moi.

— Vous savez bien que je vous aime.

— Le peu que vous leur accordez me prive... Je lui avais enlevé Ali au début de cet après-midi. Elle a reparu ici. C'est bon, mais, maintenant, de nouveau, soyez toute à moi. Wassilief va venir. Je vous ai préparé un de ces cuissots de chevreuil, un délice. Et vous...

Grattement de passe-partout dans la serrure. Appels joyeux. Ali et Suzy se présentent, expliquant conjointement :

— Ça y est. Maman nous donne l'autorisation . Nous en avons eu du mal à avoir la communication téléphonique! Voici une convive de plus... Et aussi une collaboratrice.

— Voilà l'effet de votre obligeance, — conclut Mariem en souriant, échappée vers l'office et qui, troublée, se brûle à la sauce qu'elle goûte.

Evotchka frissonne, comme une enfant prise en faute. Elle s'avance vers Mariem qui cuisine pour elle, — Eva, près de la cuisinière attentive. Mariem, d'un geste, refuse son aide. A plus forte raison, elle congédie aussi Suzy se présentant à son tour, pleine de bonnes intentions, à la porte de la dépense.

« Amour-propre blessé, — se murmure Evotchka. Abandonnée tout le long de la semaine, Mariem regrette de n'avoir même pas le droit d'être entre soi quand on le veut. Mais plus que tout, Mariem est si bonne qu'elle craint qu'il n'y ait pas un dîner assez resplendissant pour cette gosse! Elle pense que Suzy rentrera chez elle, critiquant tout... »

Comme enfonçant de l'ombre sur la haute laine des tapis, le valet de chambre fait sa tâche dans un silence, dressé comme un rideau de théâtre derrière lequel chaque protagoniste repasse son rôle.

Evotchka estime, presque en kilogrammemasses, la force avec laquelle un petit bout d'être, une simple fiancée qui se fiche comme un coin dans le tronc d'une famille, pousse la génération précédente! Une idée passe : Adi-Bey. Conviés à se délecter de la vie, ces commensaux, par des chemins divers : de crainte rétrospective, d'hommage sur sa tombe, de tiède évocation de ses bontés, cèdent la place à l'absent. Dans ce moment, une des portes de la salle à manger s'ouvre seule. Quelque chose d'impalpable est entré.

— Oh!... — s'écrie Evotchka.

Elle n'en a pas dit plus. Ils ont tous pensé que c'était l'ombre qui revenait. Mariem a un pincement de narine, presque de morte. Wassilief, un coup d'œil de blâme à Evotchka pour avoir arraché cet aveu au subconscient collectif. Ali manifeste sur son visage, sûrement ému, la

responsabilité qu'aura sa femme si elle ne rend pas complètement heureux le fils d'un homme de cette qualité d'âme. Suzy, sa victime, ne peut croire que, si bon, Adi-Bey lui aurait refusé son consentement.

. . . .

Un grand pardon descend sur ce repas dédié par une approbation unanime aux mânes de celui qui vient de manifester sa présence. Evotchka a juste le temps de se dire que la bonté est une souveraineté qui survit à la mort; déjà elle est gagnée par la griserie des mets, la satisfaction d'être le régisseur imposé de cette Répétition Générale d'un nouveau ménage. Voici que Mariem questionne Suzy sur les fleurs qu'elle aime le mieux, désirant lui en garnir sa chambre désormais. Le cuissot de chevreuil a été une ode à l'art culinaire. Les morilles, supplément au plat du jour à cause de Suzy, ont évoqué dans la gorge le défilé onctueux d'excursionnistes aux très élégants complets de velours. Le dessert provoque des images excentriques. Le Saint-Honoré enveloppe dans un molleton princier ce qui peut rester d'appétit.

En passant au boudoir, Mariem, qui ne cesse d'enregistrer, souligne pour Evotchka cette fois :

— Elle a véritablement la frousse de moi, cette pauvre gosse.

— Sa mère a dû le lui apprendre, — suppose à haute voix Evotchka.

— Vous devinez tout, vous. En effet, je l'ai entrevu à ce qu'elle m'a dit à ma dernière visite, mais je vous conterai ça plus tard.

Ali ne correspond pas au signalement que sa mère veut bien donner de lui. Il se rend très bien compte de la limite jusqu'à laquelle il engage ses responsabilités financières en se mariant. Il n'est pas très partisan d'acheter ces bijoux rituels par lesquels un fiancé fera savoir à la laitière qui prendra place dans l'autobus à côté de sa fiancée qu'il a fait une demande officielle en ma-

riage. Au rebours, ce soir, il ouvre un coffret de Cigarettes « 111 » et, quand Suzy et Evotchka ont commencé à brûler au feu de leurs lèvres ces petits cylindres d'or, il leur annonce sur ce ton gamin et craintif qu'il devait avoir à la Pension Baillargue;

— Fumez-en tant que vous voudrez. Ce n'est que pour vous mettre en goût... Il y a dans ma chambre, non entamé, un petit coffret identique pour chacune de vous.

Jour d'extra, Ali va chercher des liqueurs. Il revient avec quatre bouteilles aux doigts de chacune de ses mains, comme le sommelier de l'affiche de Nicolas. Il leur prépare non plus seulement un cocktail, mais un mélange inédit, de son invention : quatre verres à liqueur de Pedro Dornech, trois verres de Mariani, deux de gin, deux de wisky, un de rhum Baccardi, un quart d'amer. Mariem elle-même consent à tremper ses lèvres.

. . . .

Ali, Wassilief, Suzy et Evotchka sont tout à fait décidés à user largement de la permission que la bonne Mariem leur a donnée, ce soir, de rentrer à pied chez les Léguimarru.

Evotchka se grise par le cerveau, non par les lèvres. Sa résistance aux boissons lui aurait permis trois ou quatre autres cocktails différents avec, pour chacun, la même parrépétition des doses. Mais elle se sent libre, ce soir, parmi des gens élégants. Et Wassilief a un peu d'argent. Inutile d'ailleurs, car Ali, magnifique et déjà maître de maisòn, les invite au cabaret tartare. On s'insère dans un taxi. Deux jeunes ménages font une entrée luxueuse parmi les snobs qui ont besoin de catastrophes européennes pour se rappeler exactement le nom des mets étrangers.

— Wassi! Wassi!... Il me semble que nous sommes revenus au temps du grand-duc Boris. Figurez-vous qu'en ce temps-là — et Evotchka se tourne vers Suzy — je préparais mon examen de licence en chimie à la Sorbonne.

Suzy, qui ne connaît pas assez Evotchka (si discrète

sur son intellectualité) pour apprécier cette confidence, se contente de bégayer :

— Ah! Vous êtes...? — et elle rit : Hi! hi! hi.

Ce titre universitaire paraît une chose si grave qu'Ali et Wassilief, tout comme Suzy, laissent la parole à sa titulaire. Par un rétablissement d'équilibre, Evotchka n'en profite que pour obtenir d'Ali et de Suzy ce qu'ils n'ont pas eu le temps de trouver en eux-mêmes. Elle les contraint à parler de la date de leur union.

— Nous ne nous marierons pas avant trois mois. Il faudra bien en venir là, — concède Ali, — puisque, maintenant, nous nous en sommes faits forts devant tout le monde.

Puis, on envisage l'établissement du futur mari.

— Le projet qui, depuis quelques jours, est en train pour Ali — glose Suzy — ne me séduit pas du tout. D'abord. Ali rêvait d'entrer dans une usine. Qu'on lui confie un portefeuille d'assurances l'obligera à poursuivre dans une voie qui ne lui sourit pas.

— Vous l'aurez avec vous du matin au soir, — insiste Evotchka.

Suzy ne l'entend pas de cette oreille. Elle objecte :

— Si j'ai la lucrative mauvaise chance que cette proposition aboutisse, nous quittons Paris pour Bourganeuf! Vous figurez-vous ce que c'est?

Evotchka, qui, il est vrai, n'est pas parisienne et à qui importe plus l'objet de ses passions que leur décor, proteste :

— Quand on s'aime, on emporte le paradis dans le sac de voyage de son mari! Vous voulez faire la mondaine, Suzy, en disant cela. Vous verrez qu'une saison d'amour à soi dépasse toutes les vanités de Paris.

Evotchka, replacée dans un milieu de grandes dépenses, redevient nihiliste.

Puis, le caviar arrosé de vodka, l'arome du souper, les danses auxquelles Ali permet (comment donc!) que Suzy

s'associe, enfin l'odeur des belles de nuit des serres de Paris emportent les idées claires d'Evotchka.

Comme on se séparait, fort tard :

— Dis donc, Wassi, — prononce-t-elle avec quelque empâtement de bouche, — ce ne sera pas aisé de préciser à Mariem où nous avons laissé les amoureux.

— Nous n'apprenons rien à cette petite. Elle parlait, devant sa belle-mère, d'un dancing louche où elle alla, un jour, avec des amies... Puis, du point de vue...

— Ah! non, pas de développement, je t'en prie.

VI

HORTENSE LÉGUIMARRU... ET, DANS SON OMBRE, BARRABA

De Mme Léguimarru à une amie de province.

*Quai des Célestins, 108, Paris le ****

Ma chère amie,

Je viens d'avoir ma première entrevue avec Mme Adi-Bey. Maintenant que le bon vent souffle dans mes voiles, je n'ai pas peur de mettre, malgré tout, la proue de l'avenir de ma fille vers le bonheur. Et cependant, au nom de toute l'amitié que je vous dois, je ne vous cacherai rien. Mes appréhensions n'étaient que trop justifiées. Mon cœur battait à se rompre quand je suis entrée avenue Velazquez. A peine si j'osais appeler Mariem par son petit nom, comme je l'ai fait pendant un quart de siècle. Ma fine diplomatie m'avait heureusement recommandé de dépêcher Suzy chez elle pour essuyer les premiers feux. Ce que ma chère pauvre enfant a dû y entendre!... Je me suis rendu compte, en rentrant, que Mme Adi-Bey n'avait pas sa figure de tous les jours. Elle a tout de même fait un effort, puisque, à peine assise, elle m'a dit : « Aujourd'hui, ce n'est pas avec des larmes, mais avec le sourire que je vous reçois. » J'ai tenu bon. On n'est pas embarrassé quand on a reçu de l'éducation. Je lui ai répondu du tac au tac : « Madame, c'est moi qui y perds le plus : Une fille me quitte et vous en gagnez une. » Je me suis placée uniquement sur le terrain de Suzy. Puisque, qu'elle l'ait voulu ou non, ma Suzy doit tout de même épouser son Ali, j'ai fait

abstraction de mon sentiment personnel pour ne l'entretenir que de son bonheur. Elle ne pourra pas se plaindre que je ne l'aie pas flattée. Je lui ai dit que Suzy était rayonnante de joie : « Vous le voyez mieux que moi », qu'elle m'a répondu.

Nous avons encore causé longtemps. Moi, n'est-ce pas, j'aurais voulu reprendre le ton d'autrefois. C'est elle qui n'a pas marché.

J'allais prendre congé, quand Mme Martin est apparue. Et, peu de temps après, Ali est rentré avec Suzy. Ç'a été la cause de tout. Ali est trop franc! Quand il a eu salué Mme Martin, il a entraîné Suzy au boudoir. Mme Martin s'est choquée de cette familiarité et je lui ai expliqué qu'ils étaient fiancés. Si je ne l'annonçais pas à tout le monde, Mme Adi-Bey ne voulant y procéder que par des faire-part, personne ne le saurait. Naturellement, ça a fort déplu à Mariem. Elle s'est expliquée dans un dialecte balkanique qu'elles connaissent à fond. Mais moi aussi, je suis passée par les Ambassades! J'ai compris l'essentiel : que ce mariage se faisait à son corps défendant.

Vous comprenez, ma chère amie, comme je m'en fiche. Ma Suzy a ressenti une subite et violente passion pour le fils Adi-Bey. Mon devoir de mère me dicte d'appuyer de toute mon énergie le bonheur de ces enfants.

J'espère, ma chère, que vous voudrez bien...

Votre amie de toujours :

HORTENSE LÉGUIMARRU.

Mme Léguimarru sait qu'elle n'est pas intelligente et, présentement, elle s'en veut même d'être finaude. La rouerie, qui lui fait avoir le pas sur les autres dames, moins préoccupées des à-côtés de la vie, c'est bon, quand, en face d'un haras social lâché contre elle, il lui faut, pauvre, et femme d'un tout petit fonctionnaire, humer le courant d'air d'orgueil ou d'envie qui lui signalera la brèche par où elle s'introduira chez l'adversaire. Mais, lorsqu'elle est seule en face de soi-même, elle n'a que faire de s'imposer « d'être ficelle ». Par exemple, cet après-midi, où elle attend Mme Adi-Bey qui lui a fait annoncer sa visite. Quelle ingéniosité, quel truc, opposer à tous les immenses dangers de ce coup de force?...

Hortense, de guet près des vitres de sa fenêtre fermée, aperçoit dans l'espion l'arrivée d'un taxi qui se

range au long du trottoir. Aucun doute, c'est Mariem.

— Suzy, c'est l'heure. Dépêche-toi. Dis bien ce que je t'ai dit. Et ne reparais pas avant sept heures!

En bas, dans la cour dont l'humidité s'accroît du dépôt des fromages de Charles Vergeais, M^{me} Adi-Bey croise Suzy.

— Tu t'en vas quand j'arrive? — s'étonne Mariem.

— Madame,... j'ai justement une réunion du Comité de l'Ecole du Dimanche. Il faut que vous m'excusiez. Mais je reviendrai tout de suite après la réunion... Je prendrai un taxi.

— Ne fais pas de frais pour moi, ma petite. Je t'en prie, ça n'en vaut pas la peine.

En haut, M^{me} Léguimarru s'exhorte à la rigidité de l'attitude. Elle monologue :

« Ma fille » fait le beau coup. Quoi de plus naturel? Je l'ai réservée à un jeune homme supérieur à nous, financièrement parlant. Cette virginité sans tache est une valeur qui s'échange. S'il me plaît, plus tard, de solliciter l'appui de mon gendre, ce ne sera que justice. J'ai tout sacrifié à l'éducation de ma fille. A cause d'un dadais de mari qui n'a pas su profiter de son poste pour faire fortune, j'ai eu du mal à l'élever. Il sera équitable qu'elle m'aide à son tour. »

Face à face avec elle, c'est une autre chanson.

Hortense pépie :

— Chère Madame, chère amie, imaginez-vous la surprise que ce fut pour moi. Figurez-vous, ma fille voulait faire ses études. Elle n'a pas poussé du premier coup jusqu'au baccalauréat. Mais elle aurait toujours pu reprendre! C'est Ali qui a été cause qu'elle a renoncé à tout avenir personnel. (Tu restes hautaine, ma vieille, cela t'assomme? Tu me surveilles et tu épies la maison avec la peur d'un guet-apens? C'est bon. Tais-toi. Puisque tu adoptes cette attitude, je parlerai jusqu'au bout.)

Ils s'aiment depuis longtemps, depuis toujours, ma chère Mariem.

— Je croyais qu'elle avait eu de nombreux partis.., Ce qui a fait que j'en appréciai davantage le choix auquel elle s'est arrêté.

— Euh!... Je m'imaginais que, par pudeur, cette petite fille malicieuse n'aurait pas dit à Ali...

— Malicieuse? Hortense, vous savez que votre fille l'est bien peu.

M[me] Léguimarru soulève sa poitrine opulente d'Indienne équatoriale comme une Cordillère de soupirs.

Mais la bonne arrive. Elle est trop grande pour l'appartement bas de plafond des Léguimarru. Tendant un cou de girafe sous le chambranle dont on a enlevé la portière pour agrandir la pièce, elle demande :

— Je crois que je m'ai trompé. Madame, est-ce que je prépare les tartines de tous les jours?

— Mais non, ma fille! Que vous êtes bête! Servez les gâteaux que j'ai disposés dans l'assiette en argent.

— Je vous disais, — reprend Mariem — et je tiens à vous dire que la fiancée d'Ali a une qualité que j'aime profondément. Elle ne se cache pas, dans la vie.

Cette planche de sauvetage tendue donne passage à un tribut d'éloges. Hortense elle-même ne sait pas si elle pourra lâcher tout ce qu'elle pense de bien sur sa fille.

— Malicieuse? Ah! oui!... Non, vous avez bien raison, chère amie. Une enfant qui s'est laissé si bien éduquer. Je puis vous assurer et prendre à témoin le meilleur recteur de Haïti, que ce n'est point par calcul que nous l'avions préparée à la haute situation à laquelle l'amour l'a appelée..

(La bonne présente dans une assiette douze gâteaux. Muette, Mariem observe que la pâtisserie en avait envoyé six. L'économie avisée de M[me] Léguimarru les a doublés par le partage. Après qu'elle et l'invitée auront croqué leur part, soit quatre, on enlèvera les huit autres pour les pré-

senter ce soir à Monsieur, Madame, Mademoiselle et la Pensionnaire... Muette toujours, Mariem remarque que dans le feu de son apologie maternelle, la brave M[me] Léguimarru a mangé à elle seule déjà trois gâteaux.) Et Hortense continue son développement pathétique :

— ....Nous sommes de très pauvres gens, à côté de vous. Mais si, mais si... ..Je n'attends même pas votre protestation pour y répondre. Malgré tout, j'ai voulu que Suzy fût à la hauteur de sa tâche. Vous avez pu voir que, quand nous servons à table, j'exige de ma bonne qu'elle nous change les couverts à tous les plats. Je cherche le bon ton. Je rogne sur d'autres choses, mais Suzy assiste à toutes les premières représentations de la Comédie-Française et de l'Odéon. Vous soupçonnez bien que la présence, chez moi, d'une étrangère toujours riche nous est d'un appui considérable. Ces jeunes filles sont heureuses de pouvoir, grâce à leurs changes qui nous accablent, rétribuer le zèle d'une dame de compagnie, Parisienne éprouvée et distinguée. Ma fille a toujours été parfaitement habillée. Il serait bien sot de ma part d'indiquer ma couturière à mes amies sans que j'en retire un profit. Vous pouvez être sans crainte, Ali épouse ce que l'on est convenu d'appeler une ménagère...

(M[me] Léguimarru a absorbé le quatrième demi-gâteau. Mais, comme la bonne s'est entêtée à présenter les tartines de tous les jours, elle en tend l'assiette à son invitée.) Elle poursuit :

— ... Cette union met pour moi le comble à tous mes vœux. (Maintenant lancée, Hortense ne pense même plus à feindre.) Je suis si heureuse, chère Madame Adi-Bey, que Suzy réalise un rêve de sa petite enfance. Venez, vous allez voir. (Elle l'entraîne dans la pièce oblongue, destinée à un cabinet de toilette et que, chambre sans cheminée. on a imposée à Barraba comme salle de pensums.) C'est ici que mon mari fait ses écritures supplémentaires pour l'Assistance Publique. Vous allez voir,

chère amie, que je ne vous mens pas... Pardon, il faut que j'enlève cette chaise pour ouvrir le tiroir où notre Suzy enferme ses souvenirs d'enfance. Voyez, voyez, Madame : les cartes postales d'Athènes, après que nous en fûmes parties. Retournons dans le salon. Vous y serez plus à l'aise pour les regarder. Sur toutes ces vues, le petit Adolphe a envoyé ses amitiés à Suzy en exprimant celles d'Ali. Et pour l'anniversaire de ma fille, voyez vous-même, un autographe d'Ali. Votre fils a de tout temps beaucoup aimé ma fille.

— Mon fils a toujours été bien élevé. Il écrivait affectueusement à tous nos amis.

(Hortense se trouble tellement qu'elle se mord les lèvres, au lieu de manger la dernière tartine qui restait dans l'assiette.)

. . . .

On sonne. On tousse. Un monsieur entre, essouflé. De la taille de la bonne, un pauvre menton desséché en bavette aux repas qu'il doit toujours ingurgiter à la cinquième vitesse, Barraba montre à Mariem le plus naïf bonheur. Il bondit sur elle, les deux mains tendues :

— J'ai vraiment de la chance, Madame. Hortense avait omis de me prévenir de votre venue... Ma chère amie, je ne t'en veux pas... Et la Providence a voulu que vous demeurassiez jusqu'à mon retour du dispensaire.

— Vous n'êtes pas gentil, Monsieur Barraba. Vous venez chez moi quand je n'y suis pas.

Barraba, dont la carrière et le dévouement aux Ministères successifs, à sa femme et à leur enfant unique, n'ont été qu'une collection d'infortunes, est pénétré péniblement de l'injustice de M^me^ Adi-Bey. Il élève une protestation dont la sincérité lui servirait de présentation à la porte du Paradis.

— Le ciel m'est témoin, Madame, que lorsque je me suis présenté chez vous, j'avais tout lieu de croire que j'aurais l'honneur de vous y rencontrer.

Mariem ne s'y méprend pas. Il dit vrai. Elle lui tend une main de camarade affectueuse, en laissant échapper sur le ton de douceur dont elle a le besoin d'entendre le son, ces mots :

— Monsieur Léguimarru, je le savais. Je n'ai jamais douté de vous. Je sais que mon fils aura en vous une affection dévouée.

Barraba s'excuse. Maintenant qu'il a eu la joie de pouvoir s'entretenir avec Mme Adi-Bey, il s'en retourne à son travail. La couverture enroulée à ses jambes, il reprend dans la petite pièce froide la comptabilité d'autres malheureux qui gagnent encore moins que lui et qui n'ont pas de santé.

. . . .

Madame Léguimarru prétend retenir sa visiteuse. Ingénument, elle lui offre... ce qui est sien :

— Ne partez pas, chère amie. C'est l'heure où Ali revient. Il vous ramènera avec votre auto.

— Merci, — répond Mariem — avec simplicité. J'aurai des taxis tant que je voudrai et j'aurai moins froid que dans notre cabriolet.

. . . .

A dix heures, chez les Léguimarru, on a sonné le couvre-feu pour tout le monde, y compris la petite amie de Suzy, la pensionnaire. Barraba, par extraordinaire, s'est donné vacances. Il s'est couché. Auprès de sa femme. Il lit la *Psychologie Sexuelle* de Forgues et Jeanbrau qui vient de paraître chez Doin. Il se croit revenu au temps où la Médecine se présentait à lui comme un art, ignorant qu'il serait obligé d'en monnayer par le monde l'apprentissage qu'il en avait fait sous le nom de Doctorat.

Mais son éternelle Hortense le supplie d'éteindre la lumière, à la lueur de laquelle elle ne peut dormir...

— ... ou rêver, — corrige sans aigreur le bon homme.

— Tu aurais tout de même pu prendre modèle sur moi, qui me suis accoutumé à rêver tout haut.

— Dis donc, quand nous aurons marié Suzy, ça nous fera une chambre de plus pour une seconde pensionnaire, — s'avise soudain Hortense.

Et M. Léguimarru considère avec pitié son épouse endormie, toute souriante à cette perspective.

ADOLPHE FALGAIROLLE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Amiel : *Six Ataciens célèbres*, Carcassonne, Au Livre du Pays. — Gabrielle Réval : *Les grandes Amoureuses romantiques*, Albin Michel. — Fernand Baldensperger : *Alfred de Vigny*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — *Œuvres complètes d'Alfred de Vigny*, t. I, *Les Poèmes*, Editions Fernand Roches. — Théophile Gautier : *Emaux et Camées*, édition définitive (1872), suivie de *Poésies choisies*, avec une esquisse biographique et des notes par Adolphe Boschot, Garnier frères. — Maurice Wolff : *Le roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte*, suivi d'un choix de leurs lettres et du roman *Wilhelmine*, Perrin. — Frédéric Mistral (neveu) : *Un poète bilingue, Adolphe Dumas*, 1806-1861, ses relations avec les romantiques et avec les félibres, Editions des Presses françaises.

En dispersant les intellectuels d'une part et les artisans du livre, d'autre part, la guerre frappa d'un coup, que l'on put un instant croire mortel, l'activité littéraire, artistique, historique, archéologique de la province. Les imprimeries, jadis florissantes, ne vécurent plus que d'une existence précaire. Les livres et les revues cessèrent de paraître. Les académies et sociétés savantes renoncèrent à ces séances où érudits et hommes de science communiquaient les résultats de leurs enquêtes et découvertes.

Après l'apaisement du conflit, l'accroissement graduel des prix d'impression rendit longtemps difficile, sinon impossible, la renaissance des publications où tant de travaux remarquables furent insérés dans le passé. Depuis peu de temps seulement, et non sans une gêne évidente, ces publications provinciales, mal soutenues par les pouvoirs publics, retrouvent quelques ressources et accusent quelque vitalité. Il semble même que la librairie tende très nettement à reconstituer les centres régionaux d'autrefois. Plusieurs éditeurs d'importance ont fondé aux quatre coins du territoire des maisons dont les productions valent bien celles de la capitale. Des groupes de bibliophiles ou d'écrivains en divers genres lancent aussi de leur côté des collections d'ouvrages fort remarqués.

Nous ne pouvons que nous réjouir de cette décentralisation agissante. Dans le domaine historique qui nous intéresse, et plus particulièrement dans le domaine de l'histoire locale, elle est utile et bienfaisante. Elle permet le lancement de très bons volumes comme ces **Six Ataciens célèbres** que M. Jean Amiel vient de publier à Carcassonne à l'enseigne « *Au Livre du Pays* » et qui révèlent à la fois un écrivain de goût en même temps qu'un consciencieux érudit.

Par Ataciens, M. Jean Amiel entend gens nés dans l'Aude ou originaires de ce département. Les *Six Ataciens* dont il nous entretient avec sympathie et admiration jouissent à cette heure de plus ou moins de renommée. Le premier, Guillaume de Besse, vivait au XVII^e siècle et était « citoyen de Carcassonne » où il exerçait la profession d'avocat. Les collections de biographies lui consacrent des notices le plus souvent erronées. M. Jean Amiel assemble des documents précis sur la vie et l'œuvre de cet historien et érudit auteur de travaux sur sa ville natale et d'un *Recueil de pièces servant à l'histoire de Charles VI.*

Dans son second chapitre, M. Jean Amiel étudie les rapports d'André Chénier avec l'Aude, dont il était originaire par son ascendance paternelle. On a prétendu que le poète passa son enfance dans cette région. En réalité, il paraît n'y avoir séjourné qu'en juin 1771, à l'âge de neuf ans, comme le prouve un acte de baptême retrouvé par M. Jean Amiel, seule pièce authentique qui, jusqu'à l'heure présente, apporte aux Carcassonnais quelque droit à revendiquer comme concitoyen un personnage né à Constantinople.

Guillaume Peyrusse, Edouard Ourliac, Charles Cros, Achille Rouquet trouvent, dans le livre de M. Jean Amiel, en qualité d'Ataciens de belle qualité intellectuelle, leur éloge respectif en même temps que leur portrait moral et leur biographie. Le dernier, Achille Rouquet, mort récemment, mérite, dans cette galerie, une place toute particulière pour son œuvre fort variée et pour ses initiatives. Il était un excellent artiste xylographe et plusieurs de ses bois gravés figurent dans le volume de M. Jean Amiel. Il a publié de nombreux recueils de poésies pleines d'émotion et d'un agréable sentiment de la nature. Il fonda successivement la *Revue de l'Aude* et la vivante *Revue méridionale* à laquelle collaborèrent tant de bons écrivains. On lui doit aussi la

création de l'*Ecole audoise du Félibrige*. Il fut un des animateurs les plus ardents de sa cité (Carcassonne) et de sa province natales dont il exalta par le burin et par la plume la gloire passée et la gloire présente. Il a laissé, en s'en allant de ce monde, une lignée d'artistes et de poètes en les personnes d'Auguste et de Jane Rouquet, ses enfants et ses collaborateurs, dignes de lui par le bel accent de leurs œuvres et comme lui attachés par des liens très passionnés au terroir originel.

§

Les publications sur la période romantique abondent à ce point qu'il nous devient difficile de les commenter, même succinctement, dans ces brèves chroniques. Signalons cependant les plus récentes.

Mme Gabrielle Réval, sous le titre : **Les grandes amoureuses romantiques**, nous fait le charmant présent d'une galerie de portraits peints avec beaucoup de grâce et de précision. Nulle monotonie, comme on pourrait le craindre, dans une œuvre de cette nature. Chacune des dames galantes qui nous est présentée garde son caractère propre et sa façon particulière de concevoir et de ressentir le grand trouble. Plusieurs parmi elles, Elvire et Pauline de Flaugergues par exemple, qui s'attachèrent l'une à Lamartine et l'autre à Henri de La Touche, prennent à nos yeux des apparences de saintes et sortent du passé traitées en nuances légères de pastel. D'autres, la princesse Belgiojoso et Mme d'Abrantès figurent, au milieu de leurs compagnes, comme d'altières amazones. Louise Colet ressemble, le talent en moins, pour son ardeur dévorante, à George Sand dont le médaillon est exécuté par Mme Gabrielle Réval en vivantes couleurs. D'Hortense Allart de Méritens la liaison avec Chateaubriand nous est ici seule évoquée. Cette dame fut cependant priée d'amour par Sainte-Beuve et lui fit la grâce d'une défaillance.

Mme Gabrielle Réval nous entretient aussi des passions multiformes de Mmes de Genlis, du Cayla, Récamier, de Boigne, Daniel Stern, princesse Marie-Lœtitia Bonaparte et Joséphine de Beauharnais. Toutes ces enfiévrées furent-elles, en amour, de véritables romantiques ? On peut en douter. Elles allaient, pour la plupart, droit au but, obéissant à leurs sens et ne compliquant guère leurs plaisirs de grandiloquence ou de sentiments sophisti-

qués. De ci, de-là, Mme Gabrielle Réval les pare de leurs mérites littéraires qui furent généralement assez médiocres.

De cette galerie les actrices sont proscrites, et, en particulier, Marie Dorval, dont on sait pourtant qu'elle fit les délices et surtout le tourment de Vigny. On aimerait trouver, dans l'ouvrage de Mme Gabrielle Réval, une image de cette écervelée, à une époque où le poète jouit d'un singulier renouveau d'estime et d'admiration. Les livres se multiplient qui exaltent la noblesse d'esprit et de caractère du plus hautain, du plus « pensant » et du plus sensible des romantiques.

Nous avons signalé les belles études que M. Flottes lui consacra dernièrement et loué la remarquable édition que M. Fernand Baldensperger publia du *Journal d'un poète*. Aujourd'hui ce dernier qui, par ailleurs, édifie pierre sur pierre, avec un soin pieux, le monument des *Œuvres complètes* de son poète de prédilection, nous donne un **Alfred de Vigny** pour ainsi dire « synthétisé ». En deux cents pages, il examine les images et les phases si marquées de sa vie et dégage les idées qui dominent, à la fois, cette vie et toute l'œuvre. L'homme sort de cette étude grandi, c'est-à dire peint tel qu'il était, ayant une haute conscience de sa mission intellectuelle et littéraire, soucieux de maintenir la suprématie de l'intelligence, stimulateur de dignité morale, veilleur ranimant sans cesse la flamme, prête à s'éteindre, de « l'esprit pur ».

Comme le précise très justement M. Fernand Baldensperger, même à l'époque si étonnante que nous traversons, époque de commercialisation de la littérature, « l'œuvre et la personne de Vigny deviennent comme le mot de ralliement d'une communauté indiscernable, souvent méprisée des triomphateurs du jour ... celle qui maintient ... l'intelligence, le dévouement, l'abnégation » et beaucoup d'autres vertus « à l'abri des atteintes et des abandons ». Cette communauté est beaucoup plus importante qu'on ne le suppose. C'est pour elle que se multiplient les éditions des poèmes et des proses de Vigny. Depuis celle de Léon Séché, que son prix modique pouvait rendre populaire, elles paraissent plutôt à l'usage des lettrés amateurs de belles impressions.

La dernière, sous le titre d'*Œuvres complètes de A. de Vigny*, faisant partie de la collection : *Les Textes français* et publiée sous les auspices de l'Association Guillaume Budé, ne fera sans

doute pas oublier les précédentes, mais elle comptera certainement parmi les meilleures. M. Jean Chuzeville s'est chargé de la présenter et de l'annoter. Le texte en a été corrigé par ce critique, et revu — et cela contribue à assurer sa pureté — par M. Fernand Baldensperger.

M. Jean Chuzeville ne retrace point, dans son introduction, la biographie du poète. Il se borne à examiner les faits d'une existence qui peuvent avoir eu leur répercussion sur l'œuvre. Le premier tome de cette œuvre contient les *Poèmes antiques et modernes*, les *Poèmes philosophiques*, les *Poèmes retranchés*. Une bibliographie succincte, mais essentielle, le termine.

§

De même que Vigny, Théophile Gautier, fort loin de lui par les tendances de son œuvre et par son caractère, homme lui aussi d'une belle tenue morale, retrouve une sorte d'actualité. Il fut fort longtemps délaissé des critiques, le bon Théo, des critiques et du public. On ne lisait guère plus de lui que ses *Voyages*, son *Capitaine Fracasse*, sa *Mademoiselle de Maupin* et ses *Emaux et Camées* dont les éditions originales faisaient d'assez maigres prix aux ventes de l'Hôtel Drouot, signe certain de défaveur.

Voici que, tout d'un coup, les critiques et le public s'éprennent de lui et l'élèvent sur le pavois. M. Jasinski vient de lui consacrer une solide et magnifique thèse de doctorat ès lettres que nous commenterons dans une chronique prochaine. On lance de divers côtés des éditions de luxe de ses œuvres les plus goûtées. Enfin M. Adolphe Boschot nous offre une réimpression des **Emaux et Camées**, suivie de **Poésies choisies**.

Il paraît superflu de faire l'éloge des travaux de M. Adolphe Boschot. Cet écrivain compte parmi les plus consciencieux de l'heure présente. Il ne ménage point sa peine et il souhaite visiblement, quand il touche à un sujet, de le traiter à fond, s'informant même, avec un soin rare, de ses alentours.

Il eût pu se borner à nous présenter des *Emaux et Camées* un texte exact. Il ajoute à ce texte exact ce qu'il appelle modestement une « esquisse biographique », mais qui est, en réalité, une biographie substantielle, pleine d'aperçus nouveaux. Ses notes sont également d'une grande richesse d'information et elles con-

tiennent en particulier des bibliographies malaisées à établir.

Aux *Emaux et Camées*, M. Adolphe Boschot joint les principaux poèmes de Théophile Gautier, tirés de ses différents recueils et qui sont, à cette heure, assez peu connus. Choix excellent où la fantaisie, la couleur, le pittoresque du poète paraissent sous leurs formes multiples. L'homme était un artiste dans toute l'acception du terme et ses rimes reflètent les visions de ses yeux plus volontiers que ses sentiments. Trop souvent à notre gré on discerne chez lui un verbaliste se plaisant en compagnie de Dame Rhétorique. De son œuvre journalistique, fort pénétrante et fort belle, et dont M. Adolphe Boschot nous entretient avec admiration, ne fera-t-on pas, un jour, aussi, un choix qui pourrait être curieux ? Gageons même qu'il serait plus intéressant de réimprimer ces pages éphémères de Gautier que ses romans, lesquels ont singulièrement perdu de leur attrait en vieillissant.

§

Si Théophile Gautier gagne devant la postérité un crédit plus étendu, Auguste Comte qui, à l'époque où fleurissait le romantisme, publiait les principaux ouvrages contenant sa doctrine positiviste si peu en harmonie avec les idées ambiantes, semble perdre graduellement ses sectateurs. Sans doute, sa petite église subsiste-t-elle encore, sans doute philosophes et économistes s'inspirent-ils encore de sa pensée féconde, mais ses travaux n'excitent point les initiatives d'éditeurs entreprenants.

Il faut savoir gré à M. Maurice Wolff de compter parmi les fidèles qui nous viennent rappeler les malheurs et la noblesse d'âme du fondateur de l'école positiviste. **Le roman de Clotilde de Vaux et d'Auguste Comte**, que publia récemment cet excellent et savant critique doublé d'un bon écrivain, n'est pas, à la vérité, un panégyrique de son héros, non plus qu'un commentaire de sa doctrine; c'est une incursion pénétrante, nourrie de faits, dans son existence sentimentale et dans sa vie morale.

Auguste Comte présentait un physique sévère et peu attirant. Il ne s'entendit point avec son épouse et il se sépara d'elle. Il souffrit sans doute de sa solitude de cœur, étant doué de grands dons affectifs, car il s'enflamma, comme un adolescent, pour la délicieuse Clotilde de Vaux, laquelle avait subi, de son côté, maintes tristesses conjugales.

M. Maurice Wolff nous fait un très curieux récit de l'amitié amoureuse qui unit les deux êtres (Comte plus déterminé que Clotilde à lui donner une conclusion matrimoniale et charnelle) et qui aboutit à une sorte de réciproque dévotion mystique. Clotilde devait s'éteindre encore juvénile et n'ayant livré d'elle que les grâces exquises de son âme. Le philosophe, après sa mort, l'envisagea comme une divinité à laquelle il rendit un culte exclusif.

La correspondance amoureuse des deux personnages, éclairée de commentaires, et le texte de **Wilhelmine**, nouvelle philosophique inédite de Clotilde, forment la seconde partie du volume de M. Maurice Wolff. A les lire, on comprendra mieux quelle imprégnation réciproque Comte et son amie subirent au cours de leur liaison et que le premier ait été entraîné par cet amour à modifier dans un sens plus humain certaine partie de sa doctrine.

§

M. Frédéric Mistral neveu fait revivre à nos yeux, en la personne d'**Adolphe Dumas, poète bilingue**, un curieux personnage de la période romantique, qui était tombé dans un grand oubli et méritait cependant mieux que cet oubli. Adolphe Dumas était originaire de Provence et il vint à Paris, tout jeune, appelé par sa sœur, laquelle s'y était établie. Après de solides études, le beau garçon fut tout de suite entraîné à écrire par un penchant naturel. Il avait des dons, mais il manquait de discipline. Il construisit des œuvres théâtrales imprégnées d'un romantisme échevelé, dont quelques-unes furent jouées, mais ne lui valurent, en définitive, que déceptions.

M. Frédéric Mistral neveu nous le montre dans la familiarité des grands romantiques et aussi parmi les actrices de ce temps, Jeanne-Sylvanie Plessy, Augustine Brohan, etc., qui lui inspirèrent de vives passions. Il nous dit ensuite en quoi consiste sa gloire véritable. Vers 1856, Adolphe Dumas, chargé d'une mission en Provence, celle « de rechercher les origines de la poésie française », y découvrit Mistral, lequel venait d'achever *Mireille*. C'est lui en définitive qui fit connaître *Mireille* et lança son auteur. Il figure d'ailleurs dans divers écrits de Mistral et spécialement dans les *Mémoires*.

Adolphe Dumas écrivit des poèmes en langue provençale, fit

grand commerce d'amitié avec Roumanille et Aubanel, fut un précurseur du félibrige. M. Frédéric Mistral neveu, dans son très intéressant volume, chargé, mais non encombré d'une importante documentation, déplore le persistant insuccès de son héros. Il n'a point tort. Maints poèmes français d'Adolphe Dumas sont d'une belle inspiratien et mériteraient de figurer tout au moins dans les anthologies.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Francis Carco : *La Bohême et Mon Cœur*, Emile-Paul frères. — Paul Eluard : *L'Amour La Poésie*, « Nouvelle Revue Française ». — Emile-Pierre Jalbert : *Les Tableaux en Musique*, « éditions Sagesse ». — Paul Piat : *Inquiétudes*, Messein. — Erik Ruysen : *Camées de Cendre et d'Emeraude*, « Revue littéraire et artistique ». — Ernest Rieu : *Douze douzains de Ballades françaises*, « Les Gémeaux ». — Edouard Beaufils : *Le Sortilège*, Lemerre. — Edouard Beaufils : *A l'Appel de la Muse*, Lemerre.

Francis Carco, **la Bohême et mon Cœur**. La plus exquise, pénétrante et curieuse série d'eaux-fortes (en vers) que je sache. Des mots choisis et placés en titre à des poèmes révèlent parfois le caractère du pittoresque dont est épris Francis Carco : « *petits airs*, » bien sûr ; *Impressions* ; *Impression fausse* comme dans Verlaine, — *Verlainien* d'ailleurs est aussi un de ses titres : — *Tristesses*, *Plainte ou Complainte exotique*, *Rengaine*, *Nuits d'hiver*, *Villon qu'on chercherait...*, *le doux Caboulot*, *Toulouse-Lautrec*, *Degas*, *l'Eventail de Marie Laurencin*, etc., etc...

Il y a dans une atmosphère, fine et confuse à la fois, bien de la complexité, en effet, pour une unité apparente. L'âme est sentimentale et défiante, nostalgique et positive, attendrie et soudain brusque, un peu de cela, de ceci, comme à la fois ou par boutade, la précision allusive de Degas, l'âpreté morose et enchantée de Toulouse-Lautrec, l'ampleur même du lyrisme réaliste d'une Louise Hervieu, la grâce estompée, douce et saisissante de Marie Laurencin. Est-ce de ces admirations, de ces sympathies exaltées qu'est provenu l'art de Francis Carco poète ? Non, assurément, mais ce sont de natives parentés, des affinités subtiles par quoi, plus averti d'arts connexes et plastiques, il se défend de s'assimiler (à s'y méprendre sans doute : ne serait-ce ainsi sans elles ?) à l'art qu'il aime et vante selon son mérite bien senti des P. J.

Toulet, des Derême, des Jean-Marc Bernard, des Jean Pellerin, des Léon Vérane ? Nul plus que lui, d'ailleurs, n'excelle à rattacher cet art des *fantaisistes* à celui de leurs prédécesseurs ou précurseurs tels que Francis Jammes ou Henry Bataille, Laforgue, Corbière, Henri Heine bien sûr, Verlaine et, au loin, François Villon. J'aimerais néanmoins que Francis Carco rendît justice à des fantaisistes dont ses amis négligent la plupart du temps de se réclamer, non seulement Tristan Klingsor (qui, je ne sais pour quel motif, ne figure pas dans les *Poètes d'Aujourd'hui* de van Bever et Léautaud), mais encore Théodore de Banville (*Occidentales*, *Rimes dorées*, *Rondels*) ; et même, oui certes même, François Coppée, qui obscurément concevait, recherchait, voulait obstinément cette forme du chant, à quoi, de par son éducation et ses préjugés, il ne lui fut jamais possible d'atteindre. Il sentait qu'il y fallait apporter une parfaite sûreté de forme — qu'il eut le tort de confondre avec la perfection, à quoi il excellait, de la facture traditionnelle, — et la simplicité nuancée du ton... dont la recherche maladroite ne l'induisit qu'à l'espèce de platitude emphatique qui, au gré de notre humeur ou de l'heure, nous choque dans son œuvre ou nous amuse... un peu trop. Coppée est le martyr diffamé d'une esthétique à quoi il aspirait et dont d'autres justement savourent la gloire (sorte de Jean-Baptiste qui se fût noyé dans le Jourdain avant l'arrivée transfigurative de Jésus).

La préface dont Francis Carco fait précéder son recueil atteste l'importance que tiennent dans son cœur les liens de l'amitié. Ses romans, d'ailleurs, et ses essais, non moins que ses vers, le révèlent d'une sensibilité extrême et presque ingénue, tant elle est pure et exempte de pose. C'est une page d'émotion certes enjouée, et il faut l'avoir lue, si l'on veut comprendre à la fois comment la génération de poètes à laquelle il appartient, tout en se rattachant à la tradition éternelle (Moréas, Mallarmé, Rimbaud et le *Bateau Ivre*, Charles Guérin non moins que Baudelaire), se particularise par le souci de n'affecter jamais de porter des peines insurmontables — même quand, comme Pellerin, on en meurt ! — mais de ne s'attacher qu'à des intérêts immédiats et menus pour en tirer l'objet d'un lyrisme contenu, délicat, souvent direct, pénétrant.

Quant aux poèmes de Francis Carco, ce sont, je le répète, des eaux-fortes : franchise, signification calculée du trait, enveloppe-

ment d'atmosphère, netteté d'accents, mué en valeur des personnages, originaux, typiques dans leur attitude accoutumée et saisie dans leur vérité quotidienne, paysages urbains et familiers, banlieues, sites paisibles, humbles, habituels. Une brise légère, une haleine douce, rien qui surprend, tout qui émerveille, un souvenir profond, angoissant des mortes qui, autrefois vivantes, n'avaient point d'importance, une aspiration, des trouvailles de franche candeur jusqu'au replis fougueux des existences avilies, — et ce don imperturbable du rythme en toutes choses, sans éclat, fussent-elles viles ou décriées, la beauté est partout, et tout mérite qu'on y regarde et d'être aimé. Tel l'enseignement, ou la ressource suprême, jamais Francis Carco ne s'y est mépris, et, comme c'est parmi les jeunes un vrai, noble et grand écrivain (ah ! le souci d'écrire, ne sied-il pas qu'on en médise ?) prose, vers de lui sont également attachants.

Quiconque a médité sur l'art d'écrire en vers s'en est, dès longtemps, rendu compte. Il existe en nous une source spontanée ou non, d'où surgissent en jet lumineux des images soudaines, nettes, selon la phase des sensations éprouvées ou des pensées fondues ou ressenties. Il serait aisé, avec un peu d'attention soutenue, d'en dresser le catalogue à mesure qu'elles fusent à la surface. C'est ce que font en grand nombre les poètes nouveaux. Jules Supervielle avec une part de volonté qui en détermine (ou aide à en déterminer) la nature et la couleur teintée d'abstractions souvent subtiles, Paul Eluard avec moins de contrôle, comme il apparaît encore en son nouveau recueil **L'Amour La Poésie**. En général, et c'est l'artificiel qui fausse, croit-on, un art dès sa naissance : de ce faisceau peu cohérent d'images on fait un choix, on les rapproche par l'exercice de la comparaison qui s'exprime l'une de l'autre, on les lie entre elles par une arabesque d'images provenues de l'intellect et de la raison combinée plutôt que, comme elles, du subconscient. C'est ce travail appliqué auquel ces nouveaux venus répugnent. A tort ? je ne sais ; à raison peut-être, car il est hors de doute que leur accumulation, quand elle est menée, pour m'en tenir à ces deux exemples, par des esprits de haute culture et surtout de sensibilité avisée et nette, aboutit à l'effet qu'ils s'en proposent, effet de grandeur souvent, de grâce, de surprise et de ravissement. Dirai-je de voluptueuse satisfaction, comme s'il s'agissait des poèmes d'un André Chénier ou encore

de Jean Racine ? C'est là où j'ai peine à les suivre. Ils conservent jalousement à leur œuvre une apparence d'impromptu ingénu, à quoi ils tiennent, parce qu'ils font table rase de la liaison et de l'arabesque. Elle se doit évoquer, établir par suggestion dans l'esprit du lecteur, car, tout de même, on ne peut se contenter, je suppose, d'un indistinct amas de matériaux, qui ne soient pas autrement mis en œuvre. L'expérience ici tentée par Paul Eluard est curieuse, qui adapte sa méthode en « ce livre sans fin » comme il l'appelle, puisque c'est celui de l'humain amour, et vraiment il faudrait être sourd à toute intuition lyrique pour n'être frappé, par exemple, de ces traits de lumière et d'éclat :

Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

Vers comme impromptus, à coup sûr attendris plutôt qu'ils n'émeuvent, il y a des intentions touchantes, des réalisations précieuses, parfois jolies, dans les premiers poèmes d'Emile-Pierre Jalbert : **Les Tableaux en musique**. Beaucoup de maladresse aussi et quelque ingénuité. Mais on fait confiance, avec sympathie, au jeune qui avoue ;

Ne se dédouble pas qui veut
Et tous les corps n'ont pas des ailes
Quand deux forces luttent en eux.

Une noble application, un métier de science discrète, un amour certain de toutes choses mobiles, lumineuses, insaisissables, font le principal mérite des poèmes que M. Paul Piat réunit sous le titre général **Inquiétudes**. Des spectacles de la vie déterminent l'essor vers les cieux du rêve, ils se transfigurent en douceur.

Camées de Cendre et d'Emeraude, M. Erik Ruysen fait montre d'un réel amour pour tous les poètes dont, dit-il, « l'art subtil et parfait est la joie de la vie, de Saadi à Heredia, d'Omar Khayyam à Henri de Régnier. » Et ces exemples ne sont pas mal choisis. Strophes et sonnets viennent aisément sous son doigté, quoique un peu mou, — trop aisément même ; on y vou-

drait plus d'*ostinato rigore*, moins d'inclination à ce qui n'est que facile.

Douze douzains de Ballades françaises ; terriblement lourde et lassante à lire d'affilée, cette « grosse » de ballades, non point françaises au sens qu'y attache Paul Fort, mais françaises selon la tradition des vieux âges, reprise à Villon, à Clément Marot par Théodore de Banville, Laurent Tailhade et quelques-uns. Ces ballades sont bien faites, dans les règles ; le métier en est quasi mécanique, tant il est sûr, mais le lyrisme, en somme, un peu banal, quelconque. Une ballade vaudrait qui, par delà l'entrave acceptée s'épanouirait de joie, d'audace et de liberté ; n'est-ce pas, Villon, n'est-ce pas vous aussi, ô Banville ?

Que manque-t-il à M. Edouard Beaufils, avec sa facture sincère de parnassien, pour être un poète excellent ? A lire les poèmes de ce recueil couronné par l'Académie française, **le Sortilège** ou l'autre qu'il écrivit **A l'appel de la Muse**, un peu plus de hardiesse et de nouveauté, semblerait il. Ce sont des ouvrages d'ouvrier averti et patient, mais qui ne se libère pas de l'ascendant de ses maîtres. Tout s'y trouve, sinon l'accent sincère d'une sincère personnalité : le seul don, cependant, qui soit essentiel.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Pierre Benoit : *Erromango*, Albin Michel. — Tristan Derème : *Patachou, petit garçon*, Emile-Paul. — Jean Gaument et Camille Cé : *Plus vrai que la vie*, Bernard Grasset. — Louis Thomas : *Mellila*, Baudinière. — André Wurmser : *Changement de propriétaire*, Nouvelle Revue française. — Gabriel-Joseph Gros : *Un parfum d'aventure*, Editions Crès et Cie. — Herbert Wild : *Le retour interdit*, Albin Michel. — Jean Le Lec : *Instincts*, E. Flammarion. — Ferdinand Fabre : *Mgr Formose*, E. Fasquelle.

De la même veine que *Mlle de La Ferté* et *Axelle*, **Erromango**, le nouveau roman de M. Pierre Benoît, m'a paru un des meilleurs qu'il ait écrits. On avait pu craindre, un moment, que ce conteur, si heureusement doué, s'abandonnât avec trop de désinvolture à sa facilité. Mais il a réagi assez tôt pour sauver sa réputation, et l'on est en droit d'espérer qu'il ne la compromettra plus. Erromango est une île de l'archipel des Nouvelles-Hébrides où les cargos ne font escale qu'une ou deux fois l'an, et dont la côte seule est habitée par de rares colons, son centre montagneux, recouvert d'une sylve tropicale, abritant de dangereuses

tribus d'anthropophages. Un jeune ingénieur, Fabre, y est venu de Sydney pour pratiquer l'élevage des moutons. C'est un garçon courageux, mais on lui a monté l'imagination sur le caractère d'Erromango et de ses habitants, et l'idée fixe s'est peu à peu développée en lui, sous l'influence de la solitude, de la chaleur, des alcools, du « sortilège », aussi, de l'île elle-même, et a envahi sa raison. Il n'importe que je dise à la suite de quelles circonstances, ni pourquoi il finit par se fracasser la tête d'un coup de feu. Ce qu'il faut signaler, c'est l'art avec lequel M. Benoît a su rendre la folie de son héros plausible, et surtout entretenir le mystère qui la favorise. Point de femme fatale dans Erromango comme dans ses autres romans, d'ailleurs. L'illusion, peut-être, d'une *mémoire* féminine ; mais spirituellement agissante, et mêlant son fantôme aux réalités de l'île, à la redoutable influence magnétique qu'elle exerce pour accroître, puis exaspérer la peur du malheureux Fabre. L'on songe à Stevenson et même à Poe ; et il est certain que M. Benoît, chez qui l'on découvre maintes affinités avec les conteurs anglo-saxons, n'a jamais été aussi près de ses modèles. Il a fait un livre captivant, sans pour cela recourir à des procédés feuilletonesques ou seulement faciles — et bien au contraire. Ce n'est pas, en effet, à des péripéties que le roman de M. Benoît emprunte son intérêt, mais à la suggestion de détails d'ordre psychologique, dans une atmosphère hallucinante.

M. Tristan Derème est un très aimable poète fantaisiste, de la lignée d'Horace, de La Fontaine et de Banville, fort abondant, en outre, et qui fait des vers à tout propos et partout, sur le dos des menus et jusque dans les feuilles de la grave *Revue des deux Mondes*. Il faut le prendre comme il est, et ne pas lui reprocher sa facilité, puisque c'est à elle qu'il emprunte une partie de son charme. Mais j'avoue que je ne puis goûter longtemps ce charme-là et qu'il me donne assez vite le désir d'une beauté plus rare ou plus difficile... Telle est, au reste, l'impression que j'ai éprouvée en lisant **Patachou, petit garçon**, le joli recueil (faut-il dire de poèmes en prose farcis de vers, à la façon du XVII^e siècle ?) qu'il a composé à la gloire de son neveu. Ce neveu, s'il ne lui ressemble, lui emprunte ses façons de parler ou plutôt de sentir et de rêver, et d'interpréter toutes choses selon son caprice. Patachou est le centre du monde et ne voit le monde que comme un lieu de délices plein de fleurs, de bêtes, d'oiseaux

et d'insectes, expressément fait pour lui. Il a sa logique, qui se soucie de la nôtre comme d'une guigne, car elle obéit à l'imagination, non à la raison. Il est séduisant. Méfiez-vous de lui, cependant, si vous avez le moindre grain de folie dans la tête. Il incarne, en effet, ce chimérique idéal : l'être naturel, doué de bonté. Heureusement, il a tant d'esprit qu'on ne saurait, sans complaisance, se laisser duper par sa gentillesse. Et puis, son oncle est là, c'est-à-dire M. Derème tel que le succès l'a fait, non plus tel qu'il a été ou qu'il se figure qu'il a été quand il avait son âge... Cette présence nous rappelle, à propos, qu'il s'agit de littérature. Mais celle-ci est de la qualité la meilleure.

Cette région de l'âme que M. André Gide assimilait, naguère, aux rayons violets en regrettant que Stendhal ne l'eût pas explorée, il semble que MM. Jean Gaument et Camille Cé s'en préoccupent de plus en plus. A preuve, leur dernier roman, **Plus vrai que la vie,** qui étudie un cas de subconscience et qu'on pourrait appeler un drame onirique. Un homme a épousé sa maîtresse. Il la hait, car celle qu'il aimait était une jeune fille dont il s'est séparé parce qu'il la croyait sa demi-sœur. Là-dessus, le voilà parti, une nuit, à rêver. Héritage. Rencontre de la jeune fille. Fuite avec elle pour des pays lumineux. Mais réveil brusque au côté de l'épouse abhorrée. Il l'étrangle et se tue. Le passage du songe à la réalité s'est accompli sans solution de continuité, et c'est, engagé sur la voie où, selon Freud, notre personnalité véritable se libère, que le malheureux a commis son double crime. Dirai-je que je suis émerveillé de cette révélation d'une âme faible, comparable, selon les propres termes des auteurs, à « une eau croupissante où fermentent d'étranges décompositions » ? Point. Toutes les hypothèses sont, en effet, permises au psychologue quand il se tourne vers « le côté nocturne » de l'être. Pour le lecteur, il n'a, en tout cas, qu'à s'incliner devant les découvertes que l'on est censé lui proposer. Il n'a plus sa part de collaboration au travail du romancier ; et comment le contrôlerait-il ? Ce n'est qu'à condition de le voir mêlé au conscient que nous pouvons nous intéresser au subconscient. Et pour tout dire, le trop profond n'a guère plus de prix que le trop superficiel. Ici, encore, c'est d'un équilibre à trouver, ou d'un rapport harmonieusement étroit à établir qu'il s'agit... Mais MM. Gaument et Cé ont du talent. Ils l'ont prouvé, ils le prouvent de nou-

veau dans plus d'un passage de leur récit ; et je crois que c'est leur rendre service que de leur crier « casse-cou ».

M. Louis Thomas, en qui je me plais à retrouver les caractères de l'homme de la Renaissance — l'amour et le sens de la vie et du beau, la curiosité, le courage, — s'est amusé avec **Mellila** à refaire *Daphnis* et *Chloé*. Il a apporté à cette délicate entreprise une poésie plus franche que celle du vieux Longus, mais moins naïve, aiguisée, en outre, d'une ironie qui rappelle celle de Voltaire. C'est, d'ailleurs, la forme du conte qu'il a adoptée pour narrer les aventures de sa petite princesse portugaise, ingénument engagée dans la découverte du plaisir et de la passion, et aboutissant à une précoce satiété. M. Thomas est philosophe. Il a, du moins, son idée du monde et du rôle que nous y jouons ou de la place que nous y occupons. Aussi nous instruit-il à tous les détours de son récit. On a, à le lire, l'impression de faire un voyage en sa compagnie. C'est très agréable.

Pour les psychologues, il ne saurait être aujourd'hui question de personnalité chez l'individu, mais d'une succession de « moi » ou d'états sensibles, sans solidarité entre eux. Cette *vue* particulière qui, si elle n'a rien de définitif ni d'absolu, est fort suggestive, M. André Wurmser l'illustre, à sa manière, il me semble, dans **Changement de propriétaire**. Son héros, il est vrai, à la suite d'un accident mortel, change de peau et entre brusquement dans celle d'un autre homme. Transformation arbitraire, objectera-t-on. Sans doute, mais non moins radicale que toutes celles qui s'opèrent successivement en nous, chaque année, sinon chaque jour ; et M. Wurmser a voulu marquer par elle comment on peut passer d'une existence à une autre et s'accommoder de son nouveau moi, en dépit du préjugé qui fait que nous nous efforçons de rester fidèles à nous-mêmes. Sa fantaisie est piquante ; assez chagrine, au surplus, malgré le caractère humoristique, à la Mark Twain, de l'observation qui en fait les frais.

C'est un joli livre de poète que celui — **Un parfum d'aventure** — où M. Gabriel-Joseph Gros évoque, ou se remémore, les émois d'un sensible jeune homme de dix-sept ans. Enthousiasme, rêveries, timides appétitions : c'est le duvet même d'une âme juvénile que nous fait toucher M. Gros, et nulle fadeur ne gâte la délicatesse de l'impression qu'il nous procure. Un peu d'ironie

en relève, au contraire, la mélancolie qui risquerait, sans cela, d'être déprimante.

La vieille histoire de l'homme de génie, de l'homme nécessaire (en est-il donc encore, à notre époque ?) que l'amour détourne de sa tâche et rend, en quelque sorte, traître à son devoir... Tel est le sujet du roman de M. Herbert Wild : **Le retour interdit**. Ce sujet, M. Wild l'a rajeuni, ou s'est ingénié à le rajeunir, en évoquant la Société des Nations telle qu'elle sera demain, c'est-à-dire dans dix ans, dans vingt ans, si elle ne périt pas d'ici là. Les questions politiques intéressent cet écrivain qui en parle avec conviction, en homme pour qui l'enfantement d'un monde meilleur est possible.

Instincts, le premier roman de M. Jean Le Lec, qui débuta naguère par des poèmes, ne ment pas à son titre ; car c'est à peine de sentiments qu'il y est question. On y voit un Breton devenir l'amant de sa sœur ; et si M. Le Lec a voulu montrer que rien n'est plus naturel que l'inceste, il a eu le tort, à mon sens, de dramatiser par trop sinistrement son récit. L'originalité, en la matière, eût consisté à donner un caractère idyllique aux amours de Luc et de Thérèse. (Il est vrai que *Le bonheur dans le crime* existe, comme l'a prouvé Barbey d'Aurevilly...) Mais M. Le Lec ne manque ni de vigueur, ni d'humanité.

M. Ferdinand Duviard, qui est le petit-fils de Ferdinand Fabre, et qui a consacré une thèse à l'auteur de *Lucifer*, vient de rassembler et de publier plusieurs textes inédits de ce bon romancier régionaliste. Le principal de ces textes, **Mgr Formose**, est la première version de *l'Abbé Tigrane*, et les curieux de littérature prendront intérêt à sa confrontation avec l'ouvrage définitif. Ils liront aussi, sans doute avec plaisir, les confidences autobiographiques de Fabre dans le recueil annoté avec piété par M. Duviard. Fabre fut un probe observateur et un robuste écrivain, qui mérite d'avoir sa place dans une histoire du roman français. Ses peintures des Cévennes méridionales ont de l'accent, et il a marqué avec vigueur quelles formes particulières les passions humaines prennent chez les ecclésiastiques.

JOHN CHARPENTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Récents progrès en physique théorique (I). — A plusieurs reprises déjà (1), nous avons informé les lecteurs, qui s'intéressent à cette rubrique, de la révolution scientifique dont nous sommes témoins : il y a là un bouleversement des conceptions générales, d'une importance comparable à ceux qui sont concrétés par les noms de Copernic (rotation de la Terre), de Maxwell (rapprochement de la lumière et de l'électricité) et d'Einstein (synthèse du temps et de l'espace).

Les idées essentielles, qui ont vu le jour en ces derniers temps, ont fait l'objet de conférences « populaires » au *Conservatoire des Arts et Métiers*, les 17 avril, 30 avril et 10 mai 1929, par trois physiciens tout à fait compétents : Louis de Broglie, maître de conférences à l'Institut Henri-Poincaré, dont le nom est universellement connu depuis ces dernières années, les frères Eugène et Léon Bloch, l'un professeur et l'autre préparateur à la Sorbonne. Ces conférences avaient pour titres respectifs : la crise récente de l'optique ondulatoire, les atomes de lumière et les quanta, la structure de l'atome et les raies spectrales. Sans nous astreindre à rendre compte de ce qui fut dit par chacun des conférenciers — étant donné que leurs exposés n'avaient aucune prétention à l'originalité scientifique et qu'ils se recouvraient partiellement, — nous allons nous appliquer à en dégager les points importants, ce qui nous préparera à comprendre les rapports et discussions du cinquième congrès Solvay, parus sous le titre « Electrons et photons » (Gauthier-Villars), dont nous parlerons dans la prochaine chronique.

1° Occupons-nous tout d'abord du *rayonnement*, c'est-à-dire de la lumière et des phénomènes analogues ; notons, entre parenthèses, qu'en dépit de son importance pratique, la lumière ne constitue guère que la soixante-dixième partie des radiations connues (rayonnement hertzien, infrarouge, lumière, ultraviolet, rayons X, rayons gamma, rayons cosmiques). Avec Augustin Fresnel et ses émules, le début du siècle dernier assista au triomphe de la *conception ondulatoire du rayonnement* : le phéno-

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 mars 1925 (p. 777-779), 15 mai 1927 (p. 152-155) et, plus récemment, 15 avril 1929 (p. 429-431), à propos de notre opuscule *Matière, Electricité, Radiations* (2e édition, Delagrave, 1929).

mène-type, que cette conception expliquait et qu'elle semblait seule capable d'expliquer, était les interférences. Je précise : de même qu'avec deux instruments de musique, il est possible d'obtenir des zones de renforcement et des zones de silence, de même on peut, dans certaines circonstances, réaliser, avec deux lumières, des zones de grande clarté et des zones d'obscurité complète. Il était dès lors tout à fait naturel d'assimiler le rayonnement au son, qu'on savait consister en un phénomène ondulatoire.

Cette conception ondulatoire régna sans conteste pendant près d'un siècle : elle ne pouvait être battue en brèche — nous le savons aujourd'hui — que par un « phénomène à déclenchement », c'est-à-dire par un phénomène tel qu'il ne se produise rien pour une faible valeur des conditions déterminantes et qu'il « se déclenche » brusquement, dès qu'un certain seuil est atteint. Le premier de ces phénomènes à déclenchement se présenta en 1905, lorsque Einstein se préoccupa d'interpréter l'effet photoélectrique, découvert par H. Hertz en 1887 et qui n'est autre chose que l'électrisation d'un métal frappé par des rayons lumineux. Après des résistances bien naturelles, les savants viennent de donner raison à Einstein, pour qui *tout rayonnement devait comporter des corpuscules*, aujourd'hui désignés sous le nom de « photons », sur la proposition de G. N. Lewis (1926).

2° Occupons-nous maintenant de la *matière*. Les propriétés des gaz (avec D. Bernouilli, 1738), l'étude des réactions chimiques (avec J. Dalton, 1808) contraignaient les savants à ramener la matière à des corpuscules (molécules et atomes) ; et cette *conception corpusculaire de la matière* triompha, lorsqu'on sut compter, mesurer et peser ces grains. Bien plus, les physiciens, groupés autour d'H. A. Lorentz au début de ce siècle, montrèrent que les particules matérielles pouvaient être scindées en parcelles plus petites, chargées d'électricité : on les nomme maintenant « électrons » et « protons ». L'apogée de cette théorie se situe vers 1913, avec le Danois N. Bohr, qui proposa une correspondance étroite entre la structure d'un atome et la structure de la lumière complexe qu'il émet.

Cette conception corpusculaire semblait inébranlable : elle ne pouvait être infirmée — je parle à nouveau notre langage actuel — que le jour où on se serait aperçu qu'un électron, par exem-

ple, est apte à se mouvoir, non plus comme une balle de fusil, mais comme un rayon lumineux. La preuve en fut administrée en 1927 par deux Américains, Davisson et Germer ; elle venait apporter une justification décisive aux idées de notre compatriote Louis de Broglie (1923), bientôt complétées par l'Autrichien Erwin Schrœdinger, pour qui *toute matière devait comporter des ondes*. Chacune des ondes dépend naturellement du mouvement de la particule à laquelle elle est « associée » ; lorsqu'un électron passe d'un état à un autre, il faut par suite considérer une onde initiale et une onde finale, et le rayonnement émis résulte de la combinaison de ces deux dernières.

3° Il y a lieu de remarquer que les phénomènes que nous observons, — les phénomènes à l'échelle humaine, — résultent nécessairement d'un nombre immense de phénomènes individuels, soit qu'une faible énergie agisse pendant longtemps, soit qu'une grande énergie se libère en une durée très courte. Ainsi s'introduisent les notions de statistique et de probabilité. On crut tout d'abord qu'il était possible de décrire ces phénomènes individuels au moyen des lois auxquelles nous sommes habitués ; c'est ce que fit Bohr en 1913 ; mais, suivant un principe sur lequel W. Heisenberg insista et auquel Bohr fut lui-même le premier à souscrire, *on ne peut connaître que ce qu'on peut observer*. C'est là une règle de très saine philosophie, que Maurice Schlick (de Vienne) vient de développer (1), en montrant que la physique est en parfait accord avec cette théorie particulière de la connaissance qu'est *l'empirisme*.

Le principe de Heisenberg, appliqué à l'examen de l'ensemble des données expérimentales, conduit en toute rigueur à *l'indéterminisme* : la connaissance complète de toutes les grandeurs individuelles impliquées dans un phénomène est impossible ; lorsqu'on se fixe avec précision un certain groupe de grandeurs, le groupe complémentaire de grandeurs nous échappe, et réciproquement. On peut même aller plus loin : observer un phénomène, dit encore Heisenberg, c'est obligatoirement agir sur lui. Suivant la nature de cette action, la même réalité nous présentera soit des ondes, soit des corpuscules ; et on entrevoit pourquoi c'est tantôt la conception ondulatoire, tantôt la concep-

(1) « La théorie de la connaissance et la physique moderne », *Scientia*, 1er mai 1929, p. 116-123.

tion corpusculaire qui rend le mieux compte des faits. En d'autres termes, la question qu'on se pose devant chaque cas particulier : « Est-ce du rayonnement ? Est-ce de la matière ? » ne comporte pas de réponse précise : c'est du rayonnement si on fait certaines expériences, c'est de la matière si on en fait d'autres.

Ces nouvelles théories sont certainement étranges ou, pour le moins, inattendues : mais ne perdons pas de vue que, si elles s'imposent à tous ceux qui sont aptes à les suivre, c'est parce qu'elles ont à tenir compte de *faits nouveaux*, que nos prédécesseurs ne pouvaient soupçonner. On parle souvent de la « ruine des théories » ; prise au pied de la lettre, cette expression ne nous donne qu'une idée simpliste de l'évolution scientifique. Il vaut mieux envisager la question sous cette forme : lorsqu'une théorie a été homologuée par une génération de savants, on peut être certain qu'elle traduit une connaissance partielle, un aspect fragmentaire de la réalité ; la génération d'après, loin d'éliminer cette théorie, l'intégrera dans une théorie plus complète et plus compréhensive, car, comme l'avait pressenti le philosophe anglais Whewell, les vues théoriques établies par une génération deviennent les « faits », sur lesquels travaille la génération suivante.

MARCEL BOLL.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Ch. Fiessinger : *Les pronostics du praticien en clientèle*, N. Maloine, 1929. — Henry de Varigny : *Mort et fausse mort*, Alcan, 1929. — Dr. F. Nidergang : *Défendez votre santé* (ce que tout le monde doit savoir au sujet des dents), Le François, 1929. — Dr René Allendy : *Orientation des idées médicales*, Au Sans Pareil, 1929. — Dr H. Vignes : *Physiologie gynécologique et médecine des femmes*, Masson et Ce, 1929. — Dr P.-L. Rehm : *Guérir... sans médecin*, Soc Paris. d'édition, 1929. — Dr S. Elosu : *La maladie de Jean-Jacques Rousseau*, Fischbacher, 1929. — Drs V. Doiteau et E. Leroy : *La folie de Van Gogh*, éditions Æsculape.

Les ouvrages du docteur Ch. Fiessinger sont si clairs, si utiles, qu'ils ont tous été traduits en plusieurs langues et qu'il a dû les rééditer en les complétant. Et voici déjà la deuxième édition, augmentée, des **Pronostics du médecin en clientèle**. Le pronostic ! Question des questions dans notre métier. Nous répondons trop souvent par des périphrases, façon polie de nous

défiler. « Il arrivera ceci ; à moins que...; je ne crois pas qu'il en ait pour longtemps... mais tout est possible .. si le médicament agit... etc... » Question d'autant plus difficile qu'il sied, la plupart du temps, de ne pas préciser quand on n'a plus d'espoir. Le malade, son entourage (je laisse en dehors les héritiers impatients) veulent de nous l'*illusion*, et bien des médecins sont « remerciés » (de la façon qu'ils n'espéraient pas) pour avoir trop nettement exprimé leur désespérance.

Les risques d'erreurs sont tellement à redouter que très peu de volumes ont été écrits sur les pronostics. Depuis Hippocrate, à peine quelques essais incomplets ou fragmentés ont vu le jour. A la fois technique et morale, nécessitant une comparaison et une mise au point de tous les symptômes, l'interprétation juste du signe essentiel, une aptitude à saisir les ensembles et, somme toute, un esprit philosophique, la science des pronostics devait tenter un clinicien de l'envergure de Ch. Fiessinger. Ce livre est un de ses chefs-d'œuvre.

M. Henry de Varigny a déjà consacré à la mort deux livres importants. *La mort et la biologie*, *la mort et le sentiment*. Dans **Mort véritable et fausse mort**, il envisage à la fois des faits de pure biologie comme dans le premier, et d'autres, d'intérêt plutôt pratique, comme la question de l'inhumation prématurée. S'il est moins fréquent peut être qu'on l'a dit, le danger de cet accident n'en subsiste pas moins, même dans une société civilisée. Diverses conditions sont en effet susceptibles d'amener un état de mort apparente. Est elle vraiment là ? Ou bien n'est-elle qu'une apparence? Cette question suggère toutes celles auxquelles de Varigny donne la réponse aussi complète que le permet la science d'aujourd'hui. Elle impose l'étude des signes usuels de la mort et de leur valeur ; celle aussi des moyens expérimentaux imaginés par les physiologistes pour s'assurer de la réalité du trépas ; elle oblige à considérer les cas de fausse mort, de léthargie, d'états intermédiaires à la vie et à la mort — très fréquents et importants dans d'autres organismes ; — elle oblige à se demander si la vie est continue, elle amène à étudier les moyens proposés pour rappeler à la vie, dans les cas où l'on a quelques raisons de soupçonner une fausse mort. Tout cela est parfaitement traité dans l'ouvrage de Varigny.

Le docteur F. Nidergang publie, sous un format commode,

un ouvrage illustré et pratique contenant tout ce que chacun doit savoir au sujet des dents. **Défendez votre santé** rendra service aux mères de famille.

A ne pas être une science dans le sens absolu du terme, la médecine gagne un intérêt qui va jusqu'à l'amusement quand on aime le choc des enthousiasmes, en demeurant soi-même bien sage sur son strapontin. Toutes les idées se heurtent, on y philosophe avec une âme de boxeur, on y bouscule les traditions avec un sadisme qui n'a d'égal que le masochisme de certains à vénérer le passé. Quand un de mes malades souffre d'une angine, j'ordonne des gargarismes ; au moindre signe suspect, avant le résultat de l'analyse microbienne, j'injecte du sérum ; à mes syphilitiques, j'applique d'un cœur tranquille le mercure, l'arsenic et le bismuth ; je cherche à démolir la cause extérieure « morbifique », comme disent nos maîtres, ce qui ne m'empêche pas de soigner le terrain et d'éplucher toutes ses déficiences. Puis, le soir, je lis des livres théoriques où parfois, comme pour **Orientation des idées médicales** du Dr René Allendy, je prends un grand plaisir. Et je dis cela sans ironie. L'auteur est psychanalyste et tout est mené dans cet ouvrage pour aboutir au poème du freudisme. Mais les chapitres sont si vigoureux, si savants, enlevés d'une plume si alerte, les coups de crosse à la médecine habituelle (je ne détaille pas ici les termes : « analytique », « synthétique » etc...) si bien assénés que c'en est une jubilation. V'lan ! contre les microbes spécifiques. V'lan ! contre les sérums. V'lan ! contre le blanchiment de la syphilis ! V'lan, encore. V'lan toujours. Mais avec quel talent et quelle science !

Tout de même, je continuerai à appliquer les sérums et à faire faire les analyses microbiennes.

Le livre se termine sur ce manifeste qui vaut la peine d'être reproduit. Il s'agit de défendre Freud.

Au fait, qui donc est tributaire du génie latin ? Pour ma part, le sang latin ne coule pas dans mes veines ; je ne suis pas de la race à l'esprit docile qui, entre les cruautés du cirque et les brutalités de la guerre, élevait des temples à ses monstrueux empereurs et rendait les honneurs au cheval de Caracalla. Je me vante d'être de la race des Celtes qui, isolés et nus, défendaient la Gaule contre les légions de César, de la race qui a quelquefois inspiré à ce pays ses révoltes contre l'oppression de la pensée. Nous n'avons que faire du génie latin, qui

n'a jamais donné au monde une philosophie originale, et sans doute trouverons-nous, chez les nôtres, des hommes qui auront assez de flamme pour incendier les vieilles écoles, dénicher les corbeaux de la mort, affirmer la prééminence de l'esprit sur la matière et, dans le monde même de l'esprit, la supériorité du génie qui jaillit des profondeurs sur les compartiments trop étroits des petites intelligences. C'est en tout cas dans ce sens que la médecine se régénérera.

Fichtre de fichtre ! Et voilà comme parlent les médecins quand ils s'y mettent. Attention au Celte... isolé et nu... Que deviendront dans la bagarre les « moitié-celte », « moitié-latin », comme votre serviteur ? Et « je ne m'en vante pas »...

C'est un magnifique ouvrage que celui que le docteur Henri Vignes consacre à la **Physiologie Gynécologique et Médecine des Femmes**, ouvrage indispensable au médecin, au psychologue, au sociologue.

La femme dans son fonctionnement sexuel, avant la puberté, à la puberté, à l'âge adulte, à la ménopause, y est étudiée magistralement. L'auteur expose, en tenant compte de tous les travaux, avec des références considérables, comment fonctionne l'appareil génital en dehors de la gestation, et comment ce fonctionnement retentit sur l'ensemble de l'organisme. Il écrit dans son introduction avec une rosserie spirituelle : « Je me propose de dégager, parmi les faits depuis longtemps connus et parmi les plus récemment observés, quelques lois générales des phénomènes physiologiques et de les grouper avec d'autres déjà admises. *J'y aurai réussi, si les auteurs qui écriront après moi ont l'illusion d'avoir toujours connu les idées que j'aurai dégagées pour eux ou, même, s'ils croient les avoir dégagées eux-mêmes* ».

Le **Guérir... sans Médecin**, du docteur P. C. Rehm, se lit avec beaucoup d'agrément. L'auteur est un journaliste de tempérament qui sait enlever le morceau... dans le sens descriptif. Il y a des pages très savoureuses sur les guérisseurs, dont l'auteur a eu l'occasion de voir les plus intéressants, et sur l'importance de la suggestion... même chez ceux qui n'en croient pas faire.

Le docteur S. Elosu porte une nouvelle contribution à l'étude de la **Maladie de Jean-Jacques Rousseau**. La bibliographie médicale de cette célèbre « observation » est considé-

rable. Quand on est, comme je le suis, convaincu de l'importance du diagnostic du tempérament de l'écrivain, dans la critique de son œuvre, il est presque humiliant de citer les divers avis des confrères sur ce pauvre Jean-Jacques. Suivant les marottes, on le classe comme client du neurologue, du psychiatre ou du chirurgien. M. Espinas, qui heureusement n'est que professeur à la Sorbonne... et non médecin, s'occupant du mensonge, en fait un « simulateur hystérique ». M. Pierre Janet, maître des obsessions et des psychonévroses, s'annexe brillamment le patient et le dit « psychasthénique ». « Que nenni ! seulement « neurasthénique » affirme M. Henri Joly... « Allons donc ! mais vous voyez bien que c'est un aliéné », prétend M. Châtelain, qui décrit son (celui de Rousseau !) « délire systématisé partiel de persécution ». « Ce n'est pas tout à fait ça » rectifient les docteurs Sérieux et Capgras, qui, publiant un gros volume sur les « folies raisonnantes », y introduisent Rousseau comme un beau type de « la variété résignée des délirants interprétateurs ». Bien entendu, dans les tout récents travaux sur la *paranoïa*, on s'annexe encore le malheureux, atteint de « constitution paranoïaque ». Diable ! ah ! pardon ! j'oubliais le professeur Régis qui démontre avec élégance qu'il mourut artério-scléreux et « mélancolique persécuté ».

Son urètre a excité chirurgiens et urologistes, qui nous ont, de façons diverses, expliqué le pourquoi de sa rétention d'urine et des infections consécutives.

C'est d'ailleurs à « l'arbre urinaire » que le docteur Elosu donne le rôle prépondérant. L'existence entière de l'écrivain, dit-il, fut troublée par les conséquences progressivement aggravées d'une malformation congénitale de l'urètre profond, obstacle permanent à l'évacuation normale et complète de la vessie. Cette malformation fut la cause immédiate des envies fréquentes d'uriner pendant l'enfance et l'adolescence, et se manifesta aussi à cette époque par une excitation génitale précoce, « génératrice de tendances érotiques, refoulées plus tard par la puissance de la raison ». Puis vinrent une inflammation et une infection chroniques, d'abord locales, ensuite générales, avec des périodes d'accalmie ayant pour résultat la rétention de l'urée dans le sang. La néphrite chronique se développe et Jean-Jacques mourra d'un ictus apoplectique à 66 ans.

La vieillesse arrive tôt, faite prématurée par la maladie, abreuvée d'amertume par des malheurs sans nombre et immérités. L'organisme entier défaille, corps et âme, sous l'empoisonnement urinaire. Les muscles tressaillent en convulsions douloureuses ; l'esprit obscurci n'aperçoit plus que les persécutions projetées en ombres fantastiques sur le fond de délire infectieux. L'insuffisance générale urinaire, la grande urémie annihilait la plus belle intelligence du siècle et frappait au cerveau J.-J. Rousseau.

La Folie de Van Gogh méritait la belle étude que viennent d'en faire les docteurs Victor Doiteau et E. Leroy. Une névrose implacable a dominé ses actes quotidiens et son art. C'est cette névrose (épilepsie larvée, à prédominance mentale) qui, dans les rues d'Arles, le fait brandir un couteau sur la nuque de son ami Gauguin, qui l'incite à mille extravagances, qui légitime son séjour de plusieurs mois à l'asile d'aliénés de Saint-Rémy-de-Provence et l'entraîne enfin, peu de temps après sa sortie de l'asile, à se suicider d'une balle en pleine poitrine à Auvers-sur-Oise, à l'âge de 38 ans.

Le livre de Doiteau et Leroy est présenté d'une manière impeccable : typographie soignée, illustrations abondantes choisies parmi les œuvres les plus caractéristiques du maître. Si les auteurs admettent, comme nous tous, que la folie n'a jamais engendré le génie, ils reconnaissent que la psychose de Van Gogh, « pas assez puissante pour briser sa personnalité et partant stériliser ses dons de visuel ensoleillé », l'a cependant « marqué de son empreinte, au moins dans une certaine mesure ». En étudiant chronologiquement son œuvre, on reconnaît les tableaux exécutés alors qu'il était dans un état encore un peu confusionnel après ses crises : certaine gaucherie, une minutie puérile, etc.

De même, plus tard, cet aspect tourmenté, échevelé des cyprès en *flamme de punch* ; ces collines bondissantes comme les béliers de l'écriture, non pas de joie, mais de tristesse sombre ; cet air *hagard*, comme il disait lui-même, de ses tableaux de l'époque de Saint-Rémy ; tout cela qui communique à ses productions comme une puissance hallucinatoire magnifique, c'était sans doute la signature de la constitution hyperémotive d'un Vincent agité, tourmenté, visionnaire.

Il ne faut cependant pas exagérer, disent Doiteau et Leroy, qui nous apprennent ce qu'est la « Provence mystique », « reli-

gieuse, ardente et calcinée ». C'est par gros temps de mistral, sous les grands pins qu'il a connus, qu'il faudrait exposer les tableaux de Van Gogh, de la période d'Arles et de Saint-Rémy.

Et ils ajoutent : « On aurait vite fait de s'apercevoir que c'est le vent et le soleil qui donnent aux cyprès, aux oliviers, à la terre ocre et sourde des champs, aux buissons, aux rochers de la colline, cet air agité, affolé, vibrant, bruissant, que Vincent sans doute a réellement amplifié, mais qu'il n'a peut être pas tellement exagéré ».

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Valois : *Un nouvel âge de l'humanité*, Librairie nationale. — Jacques Valdour : *La Doctrine corporative*, Arthur Rousseau.— Albert Marescal : *L'Ecole et l'exode rural*, Union des intérêts économiques, 16, place de la Madeleine. — Louis Fondard : *L'Ecole devant le problème paysan*, Marseille, Ged, 48, rue Paradis. — *Les Assurances sociales* (numéro spécial), « L'Animateur des Temps nouveaux ». — Mémento.

M. Georges Valois, dont on connaît l'activité politique et sociale, a réuni dans une « Bibliothèque », dite « syndicaliste », douze écrivains qui en douze volumes ont exposé les sentiments et doctrines des générations nouvelles pour l'organisation de la société moderne. Les douze annonciateurs ou explicateurs sont MM. Gaston Riou, René de la Porte, Bertrand de Jouvenel, José Germain, Léon Dominique, Jean Luchaire, Charles Albert, Hubert Lagardelle, Jacques Arthuys, André Fourcaud, Jean de Pierrefeu et enfin Georges Valois lui-même. Ce sont tous des publicistes réputés, mais bien divers de tendances, et je ne sais trop si la doctrine qui sortira de la *Bibliothèque syndicaliste* aura les caractères d'harmonie et de certitude que le public aurait certainement souhaités.

Le livre de M. Georges Valois lui-même, **Un nouvel âge de l'humanité**, se ressentira peut-être de l'évolution à virages brusques de l'auteur, qui a passé par les milieux les plus opposés et les plus extrêmes, mais son but est justement de mettre de la clarté et de l'unité dans cette évolution que M. Georges Valois fait tourner sur quelques pivots principaux : loi du moindre effort, rationalisation de l'effort, contrainte mutuelle, lutte contre la ploutocratie, organisation du socialisme dans le plan syndicaliste, etc. Ce que voudrait surtout l'auteur, semble-t-il, ce serait

de séparer l'idéologie de la déontologie, et d'établir un Etat technique qui ferait régner la science en s'abstenant de toute incursion dans le champ métaphysique. Et ce programme est certainement très sage, mais il ne sera réalisé que si les citoyens en voient la sagesse, à moins de recourir à la force pour le faire exécuter, ce que Georges Valois admettait d'ailleurs quand il écrivait *L'Homme qui vient*, mais ce qui présente de bien grosses difficultés pour ne pas dire impossibilité.

Il est certain qu'une société moderne devrait respecter toutes les croyances et tous les idéaux, mais allez le faire entendre à certains qui ne pensent qu'à combattre les métaphysiques autres que la leur ! et il est certain également que, si une société visait avant tout à accroître la production, elle ferait le bien de tous ; mais ici aussi, également, certains ne veulent pas tant accroître la production que réaliser la distribution égalitaire des produits. M. Georges Valois se défendrait, je crois, d'être de ceux-ci, mais il pourrait bien finir par les rejoindre s'il donnait trop d'importance à sa lutte contre la ploutocratie et à son organisation syndicaliste. Les syndicats ouvriers n'ont nullement pour but l'accroissement de la productivité, mais la participation accrue des membres des syndicats aux bénéfices des ateliers, et ceci peut nuire à la dite productivité. De même, il faudrait bien s'entendre sur le sens des mots lutte contre la ploutocratie ; si l'on entend par là la libération des producteurs, patrons et ouvriers, de ces mille liens subtils que les financiers excellent à tisser et où ils ligotent les industries, ce sera parfait, mais si on veut réduire les bénéfices des inventeurs, directeurs et bailleurs de fonds, on ira directement contre l'intérêt général et on raréfiera la production.

Tout cela est d'une simplicité enfantine, mais le propre des réorganisateurs sociaux est de ne pas voir cette simplicité et de compliquer les choses à l'excès. Chacun a instinctivement horreur de la liberté qui avantage les laborieux, les intelligents, et les gens honnêtes, oui, même eux, et, sous des prétextes philanthropiques ou philosophiques, cherche à favoriser les autres. Que M. Valois se rende compte que sa loi du moindre effort a été découverte bien avant lui (Yves Guyot a écrit, sous le titre *L'Economie de l'effort*, un livre très remarquable) et que son autre loi de la contrainte mutuelle est également vieille comme

le monde (Kropotkine a écrit, dans les intervalles de sa folie anarchiste, un livre intitulé *L'Entr'aide*, qui est de même un excellent ouvrage) ; qu'il reconnaisse que le meilleur moyen de lutter contre le parasitisme et le brigandage des agioteurs de Bourse, c'est de laisser les producteurs agir d'eux-mêmes pour se mettre à l'abri de ces exploiteurs, car ici comme partout les intérêts des employeurs et des employés sont liés ; enfin, qu'il se défie des syndicalistes dont le milieu se laisse facilement corrompre par les politiciens, presque toujours alliés des loups-cerviers de la finance, même les socialistes, surtout les socialistes. Et tout ceci ne lui semblera pas neuf, mais rien n'est neuf, ni la vérité, ni le mensonge, ni la science, ni le charlatanisme, et l'important n'est pas de dire ou de faire du neuf, mais de dire et de faire du bon et du vrai. Je suis persuadé, d'ailleurs, que plein, comme il est, de loyauté et de perspicacité, il finira par abandonner les dernières idoles qui lui restent et par se retrouver dans le clan des simples économistes libéraux, seuls dépositaires de la vérité scientifique.

Le livre de M. Jacques Valdour, **La Doctrine corporative**, se rapproche par certains côtés de celui de M Georges Valois. Lui aussi a confiance dans la corporation qui n'est qu'un syndicat obligatoire, et il condamne tout ce qui, au nom de la liberté, peut s'opposer à cet embrigadement. Pourtant lui, comme ses collègues, devrait bien voir que la corporation libre produirait exactement tous les bienfaits des régimes de liberté (car le libéralisme a toujours prôné et favorisé l'association) et que la corporation forcée engendrerait non moins exactement tous les maux sociaux que produirait le socialisme qu'il a raison de qualifier de ruineux, tyrannique et dégradant. Quant à l'assertion que c'est le libéralisme qui a produit le socialisme, M. Valdour m'excusera si je ne la discute pas, elle est en vérité indigne de lui (ceci sans nier le parti que Karl Marx a tiré de Ricardo).

L'Union des Intérêts économiques, qui avait mis au concours entre les instituteurs la question du maintien du paysan à la terre, a publié, sous le titre **L'Ecole et l'exode rural**, le mémoire de M. Albert Marescal qui a obtenu le prix. Ce mémoire très bref, 15 pages à peine, est excellent. On y lit que l'accusation portée contre l'école primaire d'avoir poussé à l'abandon

des champs est fausse, et que le manque de main-d'œuvre agricole vient plutôt de la dénatalité. Ceci peut être exact de la région (Eure) qu'habite M. Marescal, mais il semble bien que dans d'autres régions les instituteurs n'ont pas déconseillé la ruée vers la ville voisine de leurs meilleurs petits élèves, et à ce propos il aurait été bon de connaître le nombre des maîtres qui ont pris part au concours de l'Union des intérêts économiques ; ce simple chiffre aurait dit si les instituteurs se rendent compte ou non de l'importance de la question.

Ce même sujet est repris par M. Louis Fondard en un gros et grave volume de 365 pages, **L'Ecole devant le problème paysan**, qui court risque malheureusement de passer inaperçu, ayant été imprimé à Marseille chez un éditeur obscur, Ged, 48, rue Paradis, et ce serait vraiment dommage, car toutes les données y sont consciencieusement étudiées. L'auteur, très compétent lui aussi (il est directeur des services agricoles des Bouches-du-Rhône) estime que l'instituteur a bien sa part dans l'exode rural, mais il ajoute que le goût de la ville, le fonctionnarisme, le service militaire, l'évolution des mœurs y ont une part plus considérable encore ; se mettant à son point de vue précis, il demande un enseignement agricole adapté, sur lequel il donne de précieuses indications, et une sorte de propagande morale agricole développant le goût du bien-être dans les campagnes. Ici on peut espérer beaucoup des conditions générales de la vie nouvelle ; l'auto et la t. s. f. à elles seules bouleverseront de plus en plus la vie des campagnes ; le paysan apprendra de l'hostellerie voisine qui reçoit les touristes à tenir sa maison propre, à installer des cabinets hygiéniques, à disposer des tuyaux d'égout, etc... Certes, il y a dans cet ordre d'idées énormément à faire encore, mais nous vivons en un temps où tout va vite, et ici la manie de la vitesse aurait du bon.

L'Animateur des Temps nouveaux a donné, le 26 juin, un numéro spécial consacré aux **Assurances sociales**. Ce journal de bon sens n'hésite pas à traiter la loi du 5 avril 1928 de loi folle, non que les Assurances sociales soient à blâmer en elles-mêmes, au contraire ! mais parce que la loi, qui en fait une institution d'Etat, ira directement contre le but poursuivi. Lourde machine écrasante, paperasserie énorme, près de 100.000 plumitifs de plus et la main-d'œuvre productrice diminuée d'autant,

6 milliards de frais pour commencer, donc d'impôts, et les prix de revient augmentés d'autant, la vie chère accrue, la fraude provoquée, la paresse stimulée, la situation générale aggravée ! Et tout cela quand il aurait été si simple de laisser l'initiative privée continuer ses progrès ! En ce moment, nos sociétés mutuelles, très florissantes, assurent presque tous les risques que se flatte de supprimer la loi Chauveau, et cela sans frais appréciables, sans tracasseries ; que tous les Français soient mutualistes et le problème sera résolu ! Et si la Mutualité ne vise pas tel ou tel risque, celui de la maternité par exemple, qu'elle le vise et que l'Etat alors la favorise, rien de mieux ne sera !

Mémento. — *Introduction à la Sociologie*, Félix Alcan. Ce petit livre de 100 pages est tout à fait remarquable. L'auteur, professeur à la faculté de droit, a déjà donné, entre autres ouvrages, un *Manuel bibliographique des sciences économiques et sociales* qui doit rendre de très sérieux services. Comme il connaît bien les sociétés musulmanes, il ajoute, de ce chef, des notations personnelles à l'œuvre des sociologues officiels qui se répètent un peu trop souvent les uns les autres, en s'admirant également un peu trop de même ; dans le chapitre *Histoire de la sociologie* par exemple, le groupe non officiel de la *Science sociale* (Tourville, Demolins, Champault, etc.), n'est pas même nommé, alors que le groupe officiel de l'*Année sociologique* (Durkheim et autres) est cité à de nombreuses reprises. — Gustave Cassel : *Traité d'économie politique*, 2 vol., Marcel Giard. L'auteur, professeur à l'Université de Stockholm, qu'il ne faut pas confondre avec un autre théoricien des finances, sir Ernest Cassel, dont il a été souvent parlé pendant l'après-guerre, est, lui aussi, un spécialiste des questions financières, notamment du change. Il a étudié particulièrement les mouvements cycliques qui se produisent dans ce domaine. De pareils livres, si importants et si savants, ne peuvent malheureusement être que signalés ; leur discussion complète exigerait de gros volumes. — Roger Mauduit : *Auguste Comte et la science économique*, Alcan. Encore un ouvrage très remarquable. L'auteur explique comment Auguste Comte, d'abord admirateur de la science économique qu'Adam Smith venait de constituer avec une réelle maîtrise, s'est rendu compte que cette étude n'était qu'une partie de la grande science sociale qu'il a appelée sociologie et il a voulu créer cette sociologie, conçue comme synthèse humaine. De plus, Comte, esprit autoritaire, n'a pas tardé à trouver insuffisant le principe du laisser faire qu'il avait d'abord admis et a glissé vers la politique de contrainte comme beaucoup de savants (est-ce qu'il y a une liberté de conscience en physique ! disait-il) et beaucoup de théologiens (si la nature de l'homme est aisément corruptible,

la liberté ne produira que le mal). Comte d'ailleurs, et il faut l'en louer, n'a jamais donné dans l'ineptie socialo-communiste, pas plus que les autres grands penseurs sociaux, dont peut-être le plus sévère pour lesdits communistes fut Proudhon. On voit par tout cela combien le livre de M. Mauduit est intéressant ; il n'y a à lui reprocher que certains oublis fâcheux ; ne sont cités, pas même dans la Bibliographie terminale, ni Taine, ni Renan, ni Tarde, ni bien d'autres; Le Play, nommé une fois par raccroc, ne figure pas non plus dans la Bibliographie. — Roger Mauduit : *Ballanche. Le Vieillard et le jeune homme*, Alcan. Le même auteur a cru devoir réimprimer de Ballanche les Sept entretiens ou plus exactement les Sept monologues d'un vieillard parlant à un jeune homme, publiés en 1819, et dont peut-être quelques fragments reliés par une brève analyse auraient suffi, mais il les a fait précéder d'une introduction qui constitue la plus définitive étude sur Ballanche que nous ayons. Cet ami de Chateaubriand et de Mme Récamier était une personnalité assez originale et importante pour qu'on la remît en bonne lumière. — Maurice Domangat : *Victor Considérant*, Editions sociales internationales. Je n'en dirai pas autant de Considérant qui, en tant qu'élève de Charles Fourier, ne fut que le pâle reflet de cet original et bizarre esprit. Considérant, d'ailleurs, abandonna le fouriérisme pour passer au marxisme, où il fut éclipsé par de plus criards nouveaux venus. Il mourut complètement oublié en 1893. Je me souviens l'avoir vu passer sur le Boulevard Saint-Michel avec sa curieuse tête de chef gaulois. C'était une belle âme, comme tous les fouriéristes, et on ne comprend pas qu'il ait donné dans l'idiote et criminelle Commune de 1871 ; il n'y prit part d'ailleurs que tout à fait à la fin, désapprouva la destruction de la colonne Vendôme, et fila à temps avec un passeport de citoyen américain.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Général de Kochko : *Scènes du monde criminel russe*, traduit du russe par Hippolyte de Witte, Payot.

M. A. de Kochko, l'auteur des **Scènes du monde criminel russe**, mort dans l'exil à Paris, en 1929, était né à Brozka, en 1867. Issu d'une notable famille terrienne, il avait appartenu à l'armée, mais avait donné sa démission d'officier, en 1894, pour entrer dans la police de Riga, suivant en cela sa véritable vocation. Dès son enfance, il avait fait ses délices de la lecture des romans policiers. Il rêvait d'en vivre les péripéties. Et il fallait bien qu'il fût doué, pour son nouveau métier, de dons

exceptionnels, puisqu'il s'y distingua au point d'être appelé en 1914, après avoir brûlé toutes les étapes, au poste de directeur du service central des recherches judiciaires, à Saint-Pétersbourg, ce qui lui donnait la haute main sur tous les services de l'empire des Tsars, et lui valait le titre de général.

Déjà, en 1908, on l'avait choisi pour réorganiser le service judiciaire de Moscou, où de graves abus venaient d'être relevés par le sénateur Garine. Il y remit tout en ordre. Il y fut, pendant cinq ans, en matière de police, le véritable chef. C'est là qu'il mena à bien la plupart des affaires qu'il nous expose dans ses souvenirs, et qu'il se mérita le renom de « Sherlock Holmès russe ».

A la vérité, si M. de Kochko fit preuve, dans ses fonctions, d'intelligence et d'activité, il n'offre point ces rares qualités de déduction et d'intuition qui caractérisent un Sherlock Holmès. Le docteur Cambiaire (1) le rangerait difficilement parmi les policiers influencés d'Edgar Poe.

Ses opérations ne relèvent point du fantastique. Leur succès tient surtout à ce qu'il disposait d'une innombrable armée d'indicateurs, recrutés dans toutes les classes de la société : gens du monde, ouvriers, étudiants, cochers de fiacre, concierges, domestiques, filles galantes...

A Moscou, il s'était attaché une surveillante des téléphones, un chanteur de romances, « très répandu dans le monde des théâtres », deux maîtres d'hôtel de restaurant, des employés des postes...

Certains de ces indicateurs recevaient des appointements fixes. D'autres se contentaient de menues faveurs, billets de théâtre et de chemin de fer. La surveillante des téléphones s'estimait suffisamment payée de sacs de bonbons et de flacons de parfums. M. de Kochko employait tout ce monde à surveiller et à filer les gens suspects, même à contrôler les agents assermentés, qu'il supposait capables de se laisser corrompre par des tenanciers de tripots ou de maisons garnies.

Notre police a, aussi, ses indicateurs, mais en nombre plus restreint, et si nos agents des brigades spéciales savent, à l'occa-

(1) Docteur de l'Université de Louisville (États-Unis), auteur d'une importante étude, concernant le rôle qu'a joué Edgard Poe dans la création du roman policier français, et dont je me réserve de vous parler, un jour.

sion, revêtir le frac mondain ou le chandail apache, pour se glisser dans tous les milieux, ils n'ont pas, à leur service, comme avaient ceux de la police tsariste, un chef magasinier d'habillements, un costumier et un coiffeur-posticheur. Ils se déguisent, ils ne se griment pas. Il va de soi qu'avec un si grand nombre de rabatteurs la chasse à l'homme devenait un jeu facile pour M. de Kochko.

Ajoutez qu'il jouissait d'une sorte de pouvoir discrétionnaire, beaucoup plus étendu que celui de nos préfets de police. Agissant au nom du Tsar, il n'avait pas à tenir compte de l'opinion. C'est ainsi que nous le voyons décréter la fermeture d'une église, y interrompre, pendant plusieurs jours, l'office du Culte, simplement pour se donner le temps d'y découvrir un malfaiteur dissimulé dans son inextricable forêt de pierre. De même, nous le voyons, pour les besoins de sa cause, maître de bouleverser l'horaire et la marche des trains.

Il est vrai qu'il avait, par contre, à surmonter, sur ce vaste territoire de la Russie, par suite de l'insuffisance des moyens de communication, des difficultés que nous ne connaissons pas en France. Il n'existe pas, chez nous, d'endroits assez isolés pour qu'un chef de bande puisse y établir son quartier général, en pleine brousse, à cent kilomètres de toute localité habitée.

Les coups d'éclat de M. de Kochko sont plutôt affaire de chance. Son flair n'était pas si infaillible qu'il ne se soit laissé berner, notamment, par un ménage de domestiques, qui avaient assassiné leur patronne âgée, et qu'il aurait toujours considérés comme d'honnêtes gens si, quelques années plus tard, le hasard ne lui avait fait découvrir, entre leurs mains, le fruit de leur larcin. Il était moins naïf, toutefois, que tel de ses commissaires aux yeux duquel un vulgaire escroc, sans feu ni lieu, réussit à se faire passer pour le grand-duc Jean Constantinovitch. L'aventure est assez plaisante. Ce commissaire reçoit, un jour, un coup de téléphone l'avisant que le grand-duc avait l'intention de visiter *incognito* le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le parc et le musée de Petrovska-Razoumovska, qui relevaient de sa surveillance. L'avis était soi-disant donné par le commandant du palais impérial, qui prescrivait au commissaire de tenir secrète cette visite et de n'en parler à personne, pas même à ses chefs.

Le commissaire « crédule et ambitieux » voit débarquer, à

l'heure et au jour dits, le prétendu grand duc, au service duquel il se met avec empressement. Le visiteur se plaint d'avoir oublié son porte-monnaie. Le commissaire le défraye de toutes ses menues dépenses, lui fait faire un tour de lac, l'invite à déjeuner et lui avance cent roubles, sur la foi qu'ils lui seront remboursés le lendemain. Ne recevant rien par la suite, le commissaire se douta qu'il avait été dupe d'un imposteur. Il se garda bien d'en souffler mot, mais en conçut un tel dépit que, quelques jours plus tard, un coup de téléphone du gouverneur Andréanov l'avisant de la visite, sur son territoire, du ministre de l'Agriculture, il s'écria, excédé :

— Allez au diable avec votre ministre ! On m'a eu une fois. Ça ne prend plus.

Or, c'était le gouverneur en personne qui parlait à l'autre bout de l'appareil. On juge de sa stupéfaction. Mon commissaire eut beau s'expliquer par la suite, il fut rétrogradé par mesure disciplinaire, et dut ajouter cette humiliation à la perte de ses cent roubles.

Tout n'est pas rose dans le métier de policier. M. de Kochko, avant même d'être obligé de fuir sa patrie, pour échapper aux représailles bolchevistes, en avait fait lui-même l'expérience. Il était allé à Constantinople, pour arrêter un criminel qui s'y était réfugié. Force lui était de s'aboucher avec le chef de la police turque, qu'il alla voir dans son palais de Galata. Il y fut reçu en grande pompe, à l'orientale, avec force salamalecs. On le fit asseoir sur un divan. On lui offrit le café. Le pacha l'accabla de politesses : « Loué soit Allah qui me vaut l'honneur de votre présence, honneur inestimable dont je me sens indigne », et tout le reste à l'avenant.

Deux jours plus tard, les besoins de son enquête ramènent M. de Kochko au même endroit. Il demande à parler au même pacha. A peine a-t-il prononcé son nom, qu'il voit se dresser contre lui les baïonnettes des factionnaires menaçants. La révolution jeune-turque avait eu lieu la nuit précédente. Tous les hauts fonctionnaires de l'ancien régime avaient été saisis et jetés en prison. Le malentendu dissipé, M. de Kochko fut introduit auprès d'un chef de police en veston, qui le reçut, cette fois, à l'européenne, sans café ni génuflexions, ni salamalecs. Il ne fut plus question d'Allah dans l'entretien. Les formalités de la pro-

cédure s'en trouvèrent simplifiées et l'extradition du malfaiteur arrêté, plus vite obtenue.

Quand éclata la révolution russe, M. de Kochko — cruel retour des choses d'ici-bas — devint à son tour l'homme traqué, avec une nuée de policiers à ses trousses, policiers sortis de prisons, ceux-là mêmes qu'il y avait envoyés. Il connut alors la misère, la vie errante. Il dut vivre d'expédients, ouvrit un moment, à Constantinople, un bureau de police privé, mais en fut chassé par l'avènement de Kemal. Et c'est ainsi qu'il vint s'échouer à Paris, ayant tout perdu, sans présent ni avenir, réduit, pour vivre, à faire argent de son passé, en publiant ses souvenirs. Souvenirs intéressants, certes, et où se rencontre une jolie collection de chenapans, sinistres pour la plupart. Il en est un cependant qui excite plus de pitié que d'indignation et qui ne manque pas d'originalité. C'est un nommé Vaska Béloous, enfant trouvé, élevé par charité, resté honnête jusqu'à sa sortie du régiment, devenu chef d'une bande de détrousseurs à main armée. Chaque fois qu'il avait commis un mauvais coup, il en informait la police par lettre signée de son nom, mais il ajoutait : « N'espérez pas me prendre. Le fer et le feu ne peuvent rien contre moi ! »

Il fut pris pourtant. Et quand il comparut devant M. de Kochko, ce dernier ne put réprimer un geste d'étonnement. Au lieu du rustre à face de bandit qu'il supposait, d'après le bruit de ses exploits, il voyait apparaître un beau garçon, de visage sympathique, très soigné et même élégant de sa personne, le caftan crânement jeté sur l'épaule, chaussé de hautes bottes luisantes, d'une parfaite dignité de ton et de manière, semblable à un héros de légende ou d'opéra.

Vaska Beloous ne fit aucune difficulté d'avouer ses crimes, mais protesta qu'il avait toujours eu horreur du sang inutilement versé.

— Pourtant, lui fit observer le magistrat, tu as tué le commissaire un tel.

— Il avait fait des propositions honteuses à ma Pachka, que j'aime plus que ma vie.

— Tu as tué, à Luberzti, la veuve d'un capitaine de vaisseau.

— Elle m'avait injurié et frappé au visage.

— Tu as tué Chagow, qui faisait partie de ta bande.

— Parce qu'il nuisait à ma réputation de chef en martyrisant

les gens sans nécessité et qu'il s'était permis de violer une jeune fille.

— Tu as tué Mousatow, l'agent de police, au moment où il allait t'arrêter.

— Là, je reconnais avoir mal agi, mais j'étais pris de fureur, tant la liberté m'est chère.

— Cela suffit pour t'envoyer à la potence.

— Ce ne sera que justice. Des hommes comme moi, il faut les exterminer. Supposez qu'on m'envoie au bagne, je m'évaderai et je recommencerai. J'affronterai la mort sans me plaindre.

Il l'affronta, en effet, de pied ferme. Au pied de la potence, il refusa le verre de vodka qu'on lui offrait. Il refusa même de se laisser mettre un sac sur la tête, et s'adressant au détachement de garde : « Frères, dit-il, les politiciens vous disent qu'on ne peut pendre des hommes. que le gouvernement n'en a pas le droit. C'est faux ! Un homme comme moi est pire qu'un chien. » Puis il monta sur l'escabeau, écartant de ces mots le bourreau qui s'approchait de lui : « Ne salis pas tes mains. Je ferai tout moi même ». Il déboutonna le col de sa chemise, se passa la corde au cou, l'ajusta soigneusement et, levant les yeux vers le ciel matinal, soupira : « Adieu, Pachka ! » puis, d'un coup de pied brusque, rejeta l'escabeau. Quelques convulsions du corps, des contractions des doigts. Il était mort. Et tous ceux qui avaient assisté à l'exécution, y compris l'officier de gendarmerie et son détachement, se sentaient émus jusqu'aux larmes.

Un autre chapitre curieux des *Scènes du monde criminel russe* est celui qui a trait à la découverte du corps de ce trop fameux Raspoutine, dont Louis Dumur nous relate le rôle néfaste et l'assassinat dans son ouvrage récemment paru : *Le Sceptre de la Russie*. Ouvrage remarquable, dont je regrette d'autant plus de ne pouvoir parler, ici, qu'incidemment, qu'il surpasse en intérêt tous les récits déjà fournis sur la Révolution russe, et qu'il en constitue, sous sa forme romancée, le tableau le plus complet, le plus fidèle et le plus vivant.

On sait que le corps de Raspoutine fut retrouvé sous les glaces de la Néva. C'est M. de Kochko qui, en sa qualité de grand maître de la police de l'Empire, avait été chargé des recherches. Pour y réussir, il avait dû étouffer une petite émeute de ses subor-

donnés, qui, pour la première fois, se refusaient à exécuter ses ordres. Ils exécraient Raspoutine : « En voilà une idée, disaient-ils, d'aller chercher ce coquin. Tant mieux s'il a disparu ! » Ils ne savaient pas encore qu'il était mort.

La répulsion qu'excitait Raspoutine dans tous les milieux russes était telle que ses assassins eux mêmes se considéraient comme des justiciers, des libérateurs dignes d'applaudissements. L'un d'eux, Pourichkévitch, appelé chez le juge d'instruction, niait toute participation au crime, pour ne pas avoir à dénoncer ses complices, mais quand le juge lui relut cette phrase de sa déposition : « C'est par les journaux que j'ai appris la disparition de Raspoutine », Pourichkévitch l'interrompit pour lui faire ajouter : « avec plaisir », ce à quoi le juge se refusa, disant :

— Vos impressions n'intéressent pas l'instruction. Elle n'a besoin que de faits.

— Mais j'ai éprouvé du plaisir en apprenant la disparition de Raspoutine, et c'est un fait, répliqua l'inculpé.

— Votre plaisir est votre affaire, et rien de plus, conclut le juge, et ces mots ne figureront pas au procès-verbal.

Cet incident montre que Pourichkévitch n'était pas trop inquiet de son sort et qu'il escomptait l'impunité. Effectivement, les événements se précipitaient. Après l'abdication du Tzar, le premier soin du gouvernement provisoire fut de classer l'affaire. Mais, pour en prendre une idée nette, il faut lire *le Sceptre de la Russie,* où Louis Dumur la fait revivre avec cette étonnante puissance d'évocation qui n'appartient qu'à lui.

ERNEST RAYNAUD.

LES REVUES

Poésie : « Téléphone », par M. G. Dessoudeix. — *Notre Temps* : l'Allemagne demande un chef. — *Le Correspondant* : un administrateur de bureau de bienfaisance. — *Raison d'être* : une œuvre d'une fillette de huit ans. — *Revue des Deux Mondes, Revue de Paris, Le Crapouillot* : articles de MM. René Doumic, Henry Bidou et Robert Rey sur Georges Courteline. — Mémento.

Poésie, qui porte un si beau nom, insère dans son numéro de juin cette pièce de M. Georges Dessoudeix. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que son auteur, s'il n'est pas un pince sans-rire, trompe bien involontairement le lecteur :

TÉLÉPHONE

Ainsi que Richepin l'a dit en de beaux vers,
On peut entendre au fond de ces coquilles creuses,
Que les flots laissent sur les grèves lumineuses,
Chanter toute la mer.
De même quand ta voix vient m'y parler, je cours
Au téléphone, et grâce au récepteur j'écoute,
Dans tes mots qui vers moi volent de route en route,
Chanter tout mon amour !

§

Notre Temps (1er juillet) a demandé à M. Wolfgang Stresemann, fils du ministre des Affaires étrangères de la République allemande, un article sur « la jeune génération » de son pays. Il est assez symptomatique — lorsque l'Italie possède Mussolini, l'Espagne Primo de Rivera, la Russie une dictature à plusieurs têtes — de trouver sous cette jeune signature la déclaration que voici :

Tout le monde, chez nous, et non pas seulement dans les milieux des jeunes générations, fait continuellement des appels à un chef. Nous sommes d'accord tout au moins sur ceci que, d'après l'étymologie du mot, il ne peut y avoir qu'un seul chef. Mais l'accord cesse dès qu'il s'agit de dire qu'il est, — toujours suivant l'idée inhérente au rôle du chef — indifférent de quel côté un tel chef doit venir. Et il est plutôt anormal de constater, dès que, dans le camp opposé, un homme se lève pour dépasser les autres et exercer une action prépondérante sur la politique, que tous les partisans de l'idée d'un chef se mettent à pousser des cris formidables. Ainsi l'idée du chef est poussée à l'absurde, sans que l'on puisse méconnaître ceci qu'il ne suffit pas de faire retentir l'appel à un chef, pour que ce chef se fasse reconnaître. Que le chef existe ou n'existe pas, il est impossible de le faire sortir du sol.

Il faut encore prendre en considération le fait qu'un véritable chef, en Allemagne, ne pourra jamais occuper la situation extérieure qui lui revient ; car une dictature serait de courte durée, à cause des tendances très individualistes du peuple allemand. Et il ne faut pas oublier que des dictateurs constitutionnels, comme Frédéric le Grand ou Bismarck, ont rencontré la plus forte opposition dans leur propre pays, qui se mettait à respirer librement, lorsque leur activité avait pris fin.

Vu du dehors, l'appel au chef se présente donc comme une idée qui n'a pas été mûrie. Pour renforcer une telle idée, il ne suffit pas de la propager comme étant un but très noble, ou d'envoyer au président du Reich un télégramme de soumission : les prérogatives de ce pré-

sident ne sont d'ailleurs pas restreintes, par la constitution, au point qu'il ne soit pas possible, à une forte personnalité, de se faire valoir. Son influence a été dans les tout derniers temps plutôt amoindrie par les agitations de certaines fractions de partis, qui faisaient particulièrement retentir l'appel à un chef.

Par contre, l'idée d'un chef se manifestera sans conteste devant nos yeux, lorsque nous aurons mis en vedette l'importance de la personnalité en face des hypertrophies d'un parlementarisme mal entendu. En ce sens, le libéralisme s'impose avec une force nouvelle comme partie intégrante d'un programme du mouvement politique des jeunes, après avoir été dépassé par les événements dans son influence sur les problèmes culturels économiques.

Pour M. Stresemann fils, l' « idée de la paix » est « la nécessité la plus âpre », « c'est du réalisme tout cru ».

§

M. Camille Audigier publie dans **Le Correspondant** (10 juillet) ses « Souvenirs d'un Trésorier de l'Assistance Publique ». On y trouve cette curieuse silhouette d'un administrateur bénévole d'un bureau de quartier de l'A. P. à Paris :

Je pense au vieux colonel Z... qui me disait parfois : « J'ai conscience, en m'étant trop souvent laissé circonvenir par les adjudants et les sous-officiers, d'avoir injustement puni des enfants, coupables de simples peccadilles... ; et je n'aurai pas trop de ce qui me reste à vivre pour expier ! » Oui, je revois ce vieillard de soixante-quinze ans, allant faire une enquête pour dette alimentaire chez une femme de chambre de la luxueuse avenue Ingres et obligé de prendre l'escalier de service pour gravir les sept étages. Et là, pendant son questionnaire, minutieux toujours, le « patron », plus de cent fois millionnaire, arrivait, arrogant, le saluait à peine, et malgré l'auto-présentation de l'enquêteur, dont la boutonnière se fleurissait d'une rosette de commandeur, sans même lui offrir, avec un siège, ses plus respectueux hommages, le laissait repartir par l'escalier de service.

Un peu surpris, mais pas trop, le colonel venait me conter sa déconvenue, non pas tant pour lui-même que pour la misère morale du nabab, et je m'offrais aussitôt à passer moi-même chez cet arrogant Turcaret.

— Non, je vous en prie, laissez, monsieur le trésorier, j'aurais tant à me faire pardonner !...

Un peu plus haut, M. Audigier parlait « d'un colonel qui avait commandé une brigade pendant la guerre ». Si ce dernier et le

colonel Z... ne sont qu'une même personne, il y a de quoi frémir !

§

Raison d'Etre (juin) contient les premières œuvres d'une petite fille de huit ans, Odile, dont on ne nous dit rien autre, « de peur qu'elle découvre un jour que nous l'avons imprimée ». C'est une précaution fort sage.

« Histoire » est l'aventure d'une fillette qui demande à Dieu de lui faire épouser un roi. Sa prière est exaucée. « Un beau petit jeune homme simple et auguste » demande à la mère « une fille à marier comme reine ». La mère accepte. « Deux jours après le mariage, il fallut faire le voyage de noce », conte la narratrice. Elle nous montre les époux qui « se promettaient de ne jamais divorcer ». (L'auteur a huit ans !) Ils sont dans le train et « s'y embrassent beaucoup, malgré les gens qu'il y avait dans le couloir qui se tordaient de rire ».

Telle est la suite :

Le soir venu, il fallait dormir. Ils s'endormirent en s'embrassant une dernière fois. C'était bien dur de se séparer pour tomber dans un sommeil long, paisible, fatigant. Enfin neuf heures venues, il fallut dormir. Ils s'étendirent tous les deux, chacun dans une banquette, ayant toujours le sourire, le bonheur aux lèvres.

Leur nom était Monsieur et Madame Signor, prince de Guise.

Deux heures après, ils étaient tous les deux endormis dans leur amour filial, mais au bout de dix minutes plus tard, elle se leva et regarda son mari avec un sourire d'amour. Elle l'embrassa et se coucha. Toutes les deux heures elle faisait la même chose.

Sept heures du matin a sonné. Le prince se réveille. La princesse dormait. Il la trouva si jolie qu'il n'ose pas la réveiller. Sept heures et demie sonnent, elle n'était pas encore réveillée. Huit heures. Huit heures et demie. Non plus.

On approchait de plus en plus. Enfin elle se réveille toute étonnée de voir son mari debout, parce qu'elle était toujours prête avant lui. Elle était très vexée. Enfin il a fallu mettre son chapeau et son manteau. On prit les malles et le train s'arrêta. On descendit. La princesse était un peu dans la lune, alors le prince lui dit : « Viens, ma poulette ! Viens vite, ma chérie ! ».

Ils descendirent du train. Il était dix heures. Ils mangèrent du chocolat avec des petits gâteaux.

Puis ils rentrèrent dans un hôtel pour laisser leurs bagages. Puis le

mari voulut envoyer un télégramme à sa belle-mère. Mais l'amour filial était toujours là qui les empêchait de se séparer. Le mari partit en hésitant à chaque marche de l'escalier.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble, elle se sentait un peu lourde. Elle grossissait tous les jours. Puis un jour, plutôt un matin, elle était restée dans son lit parce qu'elle se sentait un peu déformée. Puis tout à coup un petit chatouillement se fit sentir ; deux minutes après, l'enfant parut ; et ce fut le premier enfant.

Quinze jours plus tard elle revint à Paris. Arrivés à Paris, on raconta tout aux parents, qui répondirent que cette venue était un peu rapide. Le baptême venu, on choisit pour le nom Rapide ou Précoce. On choisit Précoce parce que c'était plus à la mode et plus distingué.

On ne saurait prévoir la destinée littéraire d'Odile. On n'y songe même pas. Mais on peut assurer qu'elle observe, écoute et retient.

§

M. René Doumic adresse, au verso de la couverture de la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet), un « Adieu à Courteline », où nous lisons :

La fin douloureuse de Courteline nous a d'autant plus émus que ce nom populaire évoquait des souvenirs de rire et de gaieté. Nul qui n'en ait ressenti de la tristesse ; il était du très petit nombre des écrivains que tout le monde a lus, dont la verve est accessible aux moins cultivés, tandis que les lettrés en goûtent la saveur.

Entre Français, on se reconnaissait en lui. Ses livres ont pour nous ce charme, que toutes les figures qu'on y rencontre nous sont familières : c'est le peuple des petits bourgeois, petits employés, petits rentiers, cavaliers et ronds de cuir, pris dans l'ordinaire de leur vie quotidienne. Le peintre nous les montre tels qu'ils sont, avec leurs ridicules, leurs manies, leurs travers, aux prises avec ces mille difficultés qui font du commun des existences une lutte mesquine et continue.

. . . .

Cette large belle humeur qui se hâte de rire de tout plutôt que d'en pleurer est, d'une certaine manière, une vertu. Elle aide à vivre. Devant le mal qu'on ne peut éviter, à quoi bon se révolter et à quoi sert de gémir? Cette gaieté est une forme du courage. Si nous ne le savions pas encore et si, à travers les livres de l'écrivain, nous ne l'avions pas deviné, nous l'aurions appris par l'exemple des dernières années de Courteline. La résignation stoïque avec laquelle il supportait une épreuve sans espoir avait révélé chez ce joyeux conteur une belle force d'âme.

Il y a quelques années, l'Académie française avait tenu à lui envoyer dans sa retraite, parmi ses souffrances, un témoignage de particulière estime. Qu'on me permette d'emprunter, pour lui envoyer notre adieu, les termes dans lesquels je lui adressais le salut de l'Académie : « A Georges Courteline, héritier d'une lignée qui remonte aux auteurs de nos vieux fabliaux, — pour avoir si bien su reprendre à son compte et perpétuer la tradition du rire français, bon sens et finesse, gaieté franche et courageuse ».

Dans **La Revue de Paris** (15 juillet), M. Henry Bidou cite d'agréables vers de jeunesse de Courteline et il signale — ce qui est de très bonne observation — la transformation des types des *Gaîtés de l'Escadron*, repris plus tard dans *le Train de 8 h. 47* : l'adjudant Flick perd sa férocité ; le capitaine Marjalet, devenu Hurluret, de brute dangereuse s'amende en brave homme. Fréquemment, Courteline est revenu sur un travail publié :

Il existe parfois jusqu'à trois remaniements. Souvent deux histoires se sont agglutinées de façon à n'en former qu'une seule. Ainsi *Théodore* fut d'abord une saynète, parue dans l'*Echo de Paris* le 13 juin 1894, et qui était le retour de Théodore ivre sous l'indignation paternelle. Le 4 juillet, un autre conte, qui s'appelait les *Fâcheux lendemains*, était formé des douloureuses réflexions d'un pochard qui essaie de se rappeler ses aventures de la nuit. En 1897, Courteline souda les deux récits, y ajouta l'épisode, demeuré fameux, de la recherche des allumettes, et fit jouer la pièce au Grand Guignol. Enfin, de la pièce du Grand Guignol, il tira le texte définitif, à la fois plus sobre et plus savoureux et qui est un chef-d'œuvre.

Le Crapouillot (juillet) insère un « Courteline » de M. Robert Rey, qui est le tendre hommage du jeune familier d'un maître. Le disciple se souvient avec gratitude et respect. Il a bien regardé l'homme qu'était Courteline et il en juge l'œuvre avec l'exact sentiment de son importance. On n'avait pas vu, depuis l'enterrement de Verlaine, Paris s'émouvoir, à la disparition d'un écrivain, comme il vient de le manifester aux obsèques de Georges Courteline. Cela, M. Robert Rey l'a noté le plus finement du monde :

Il est de ces mystères : pourquoi sa mort, bien plus que celle d'un grand savant ou d'un grand chef de guerre, touche-t-elle chacun ? Pourquoi chaque passant vraiment français lui fait-il en son cœur de petites funérailles nationales ? C'est que la matière sur laquelle il a tra-

vaillé, c'est nous tous, les petits, les gens à humbles loyers ; s'il a remué tant d'éternelles passions, il a aussi montré qu'il connaissait la détresse et la douloureuse vanité de M. Sainthomme, c'est que, comme nous, il s'est « engueulé avec le conducteur », avec le fisc, avec Henriette qu'on a insultée. Il nous a fait rire de nous-mêmes, mais il a souffert avec nous. Il a cassé la glace avec nous à l'abreuvoir du quartier. Il nous a vengés par avance et une fois pour toute — un peu comme on dit que le Christ nous a rachetés une fois pour toutes — de tous les adjudants, de toutes les insolences embusquées derrière des guichets, de toutes les trahisons embusquées derrière les serments. L'homme, l'œuvre, ont une extraordinaire teneur humaine. Et puis son amour intransigeant non de la gloire, mais des belles-lettres, fit que jamais il ne prostitua sa plume et ne consentit à sacrifier la qualité à la rémunératrice quantité. Il est de beaucoup le plus connu des écrivains français connus. Il meurt de beaucoup le moins riche. Il y a là un magnétisme d'une incontestable puissance. En vérité, le grand deuil de ces temps, et pour longtemps, c'est la mort du Frisé, c'est la mort de mon maître vénéré Georges Courteline.

Mémento. — *La Revue de France* (15 juillet) commence un roman de M. Paul Brach : « La femme impossible », qui satisfera les plus délicats proustisants par un proustisme suraigu dont la qualité est incontestable, témoin cette phrase :

De même que, sans avoir de montre sur lui, il savait toujours l'heure, comme s'il tenait une balance du temps vécu, parce que, grâce à sa mémoire, il avait souvent enregistré les périodes de temps écoulé en les contrôlant devant une horloge, pareil à celui qui, par l'habitude de ses muscles, connait, en le soupesant, le poids d'un objet, de même lorsqu'il attendait Maggie Astran, il savait si elle devait être en retard, ne doutant jamais, malgré son pessimisme natif, de sa venue, tant il éprouvait d'avance le degré de sa présence.

La Revue Universelle (15 juillet) : « Albert Besnard, peintre-roi », par M. René Benjamin. — Lettres inédites de Prosper Mérimée. — XXX : « Dans le Sud-Marocain ».

Les Primaires (juillet) : M. G. Vidalenc : « Pour un art social ». — « Joseph Jolinon », par M. B. Terras. — « Le Ramoneur », par M. G. Sore.

La Grande Revue (juin) : Nouvelles lettres inédites de Diderot à Sophie Volland. — M. Louis G. Boursiac : « Flaubert, critique littéraire ».

Poésie pure (n° 5) : « Les paradoxes de l'abbé Scoppa », par Jean de Cours. — « La Qaçida de l'abeille », poème arabe recueilli à Fez par MM. Mohammed el Fasi et Emile Dermenghem. — M. Ch. Cousin : « René Ghil. La vie intérieure du poète ».

La Lumière (15 juillet) : « La grosse métallurgie contre la paix », par *** . — « Comment on civilise Java », par M. Jean Dublin.

Revue hebdomadaire (13 juillet) : M. W. Pozner : « Anton Tchekow » et une nouvelle de celui-ci : « Un homme de connaissance ». — « Lombardie », par M. J.-L. Vaudoyer.

Le Carrefour (11 juillet) : « Chez Topaze », par M. Le Bailly.

Revue mondiale (15 juillet) : « Variations sur la peinture contemporaine », par Albert Sarraut. — « Sur Joachim du Bellay », par M. F. Ambrière. — « Le droit de tuer », par M. le Dr Frumusan.

Le Voile d'Isis (juillet) : « Le Symbolisme de Janus », par M. René Guénon. — « Nicolas Barnaud », par M. J. Bricaud. — Le prochain numéro (août-septembre) sera consacré aux Templiers.

La Revue mensuelle (juillet) : « La république des jésuites du Paraguay », par M. Charles Gide. — « La loi de souffrance des hommes-lumière », par M. P. Fugairon

Europe (juillet) : De beaux poèmes de M. Charles Vildrac. — Suite des « Revenants dans la boutique », de M. J. Jolinon.— « Classe 1922 », de M. Ernest Glaeser. — « Pessimisme égale espoir », par M. J. R. Bloch.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ARCHÉOLOGIE

V. Leblond : *L'église Saint-Etienne de Beauvais*, Laurens. — Jacques Meurgey : *Etude archéologique sur Saint-André de Bagé*, Protat frères à Mâcon.

L'église Saint-Etienne de Beauvais, à laquelle M. V. Leblond a consacré un des volumes de la collection Laurens, est un curieux et intéressant édifice et qui mérite d'être étudié longuement. Beauvais est d'ailleurs une des villes de la France du nord qui a gardé le plus jalousement son aspect d'autrefois, elle conserve des édifices remarquables comme la Basse-Œuvre, qui est la cathédrale primitive, les transepts et le chœur de la cathédrale actuelle — qui ne fut jamais achevée — le palais épiscopal, de nombreux hôtels de chanoines, des rues entières de vieilles maisons, la tour Boileau et les remparts de Jeanne Hachette, etc. — On accède à l'église Saint Etienne, lorsque l'on vient directement de la gare, en passant devant la manufacture de tapisserie ; l'édifice s'élève sur une place nue qui est l'ancien cimetière de la paroisse : c'est une construction qui a été attribuée à l'an mil ; on y travaillait en effet à l'époque,

mais les parties les plus anciennes de la construction sont de la période romane (XI^e siècle), tandis que la tour et le chœur ne remontent qu'au XVI^e. Nous sommes ici derrière l'Hôtel de Ville, reconstruit à une basse époque et que traverse une voûte d'accès de la grande place à l'ancien cimetière de Saint-Etienne ; c'est là, au milieu de cette nécropole et sur une tribune de pierre accolée au transept, que le maire sortant venait rendre compte de son mandat. — Entre parenthèses, on peut rappeler que la fonction de maire autrefois comportait des charges que ne connaît plus le magistrat d'aujourd'hui. Le maire de Senlis est représenté sur les sceaux en armure de mailles, casque en tête et bataillant, le bouclier et l'épée au poing. Etienne Marcel, prévôt des marchands, d'une grande activité, mais qui a été justement discutée, assuma un rôle militant dans l'administration de Paris. Le bourgmestre T'serclaès figure en armure complète au sommet du monument qui lui a été consacré à Bruxelles près de l'Hôtel de ville, tandis que son cadavre est étendu au bas de la grande stèle où ont été représentées les scènes principales de sa vie. Le maire de Beauvais, pour en revenir au personnage, en somme faisait là son compte rendu de gestion et attestait les morts.

L'église Saint-Etienne fut bâtie près de la voie de Lutèce, sur l'emplacement d'un balnéaire romain, dont les hypocaustes ont été mis à jour en 1901. La première construction fut incendiée sans doute au X^e siècle et sa réédification était en cours vers 997 ; dès 1072 il y eut là un chapitre de douze chanoines, et l'église Saint-Etienne fut considérée comme la mère des églises de Beauvais. Un autre incendie, vers 1180, en détruisit les plafonds de bois ; ils furent remplacés par une voûte ogivale en pierre. En 1480, le chœur fut reconstruit et pourvu d'un déambulatoire. En 1555, on y éleva un jubé qui disparut au XVIII^e siècle et fut remplacé par une grille qui subsiste encore. La tour construite au nord de l'église et qui contenait aussi la cloche de la commune fut bâtie vers 1583. Pendant la Révolution, l'église fut convertie en magasin à fourrages. Deux portes y furent percées pour le passage des voitures : l'une au midi, qui existe encore sur la rue Engrand-Le-Prince ; l'autre, à l'est, contre la chapelle de la Vierge, sous la fenêtre de l'Arbre de Jessé dont le pied fut entaillé en partie ; ce passage malencontreux fut supprimé en 1803.

Parmi les détails les plus remarquables de l'église, on peut

citer le portail qui ouvre au côté nord de la nef et qui est une des œuvres les plus délicieuses de l'art roman. Sur le même côté de l'édifice, le transept nord porte en hauteur, autour de la rose, une roue dite de fortune qui est célèbre et se trouve analogue à celle qu'offre le transept sud d'Amiens. A l'intérieur, on peut voir une véritable curiosité contre le mur du sud, c'est une vierge espagnole, sainte Wilgeforte, à propos de laquelle Huysmans nous raconte une bien amusante histoire. C'était, paraît-il, la fille d'un roi de Lusitanie, que son père voulait marier et qui pria le Seigneur de l'enlaidir pour éviter cette union. Il lui poussa de la barbe (ce qui rendit son mariage impossible) et son père furieux la fit mettre en croix. Cachée pendant la Révolution, cette statue fut retrouvée en 1827, mais les marguilliers, choqués de voir une vierge barbue et d'entendre les réflexions et ricanements des badauds, lui firent gratter la barbe. On trouve encore dans l'église une très belle piéta, des peintures anciennes nombreuses, un retable de sainte Marthe, la clôture du chœur, des stalles, la porte de la sacristie, des tapisseries, différentes pièces du trésor et surtout de beaux vitraux. Le plus remarquable, d'ailleurs, un arbre de Jessé d'Engrand le Prince, a été mutilé lors du percement de la porte momentanément ouverte dans la chapelle du fond où il est placé ; cette œuvre admirable a été amputée de son registre inférieur. On peut indiquer encore que c'est à l'église Saint-Etienne que se rendait, à Noël, la procession de l'âne venue de la cathédrale par le dédale des petites rues qui subsistent encore, avec son précieux fardeau, la vierge et l'enfant ; la bête, ce jour-là, entrait à l'église et on y chantait une prose spéciale : Hez, Sire âne, Hez ! qui nous a été conservée par la tradition.

Le petit volume de M. V. Leblond comporte une illustration abondante, et c'est une des plus heureuses publications de la librairie Laurens.

§

Une intéressante étude encore est celle que publie M. Jacques Meurgey sur **Saint-André de Bagé**, église de la période romane, sur laquelle il apporte des indications aussi curieuses que précieuses. C'était au moyen âge l'église d'un prieuré situé en Bresse à huit kilomètres à l'est de Mâcon, et au sud de Bagé-

le-Châtel ; elle date de la fin du xi^e siècle, et passa en 1075 à l'abbaye de Tournus. La façade très ornementée, dans le goût du moment, de billettes, rinceaux, colonnettes, engagés, etc., ne comporte qu'une fenêtre à sa partie supérieure ; son portail est en arc brisé, et le tympan est resté sans ornementation ; il y a deux chapiteaux ornés, l'un de motifs à allure corinthienne, le second, côté sud, porte cinq personnages, le Christ et quatre apôtres. Le clocher, très heureux, s'élève au-dessus de la croisée du transept ; il est à huit faces et se trouve surmonté par une jolie flèche de pierre.

La nef n'a jamais été voûtée ; elle possède un banc plein, en pierre, dit « miséricorde », à l'usage des indigents ; l'intérieur de l'église a subi plusieurs remaniements, on y trouve divers chapiteaux d'ornementation curieuse, où alternent des figures et des feuillages. L'étude de M. Jacques Meurgey sur Saint-André de Bagé est en somme une publication heureuse ; elle comporte une illustration de bon aloi qui documentera convenablement le lecteur sur l'ensemble et les détails de l'édifice.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

L'ineffable fraîcheur de la queue de pomme et du coloris des fibres de laine et de coton. — Les six points de la réfutation de M. Latzarus. — Réponse de M. Emile Fradin à l'article de « la Nature ». — Sensationnelle confrontation. — La science (?) de M. Bayle mise à mal en Belgique. — Le docteur A. Morlet, médecin.

L'ineffable fraîcheur de la queue de pomme et du coloris des fibres de laine et de coton. — « Qui veut trop prouver ne prouve rien, disais-je dans une réponse à M. Latzarus. Jamais un faussaire n'aurait poussé l'étourderie jusqu'à laisser cette sympathique queue de pomme dans la pâte d'une bobine de sa fabrication. Par contre, l'idée devait sourire à un « maquilleur » d'objets de Glozel, authentiques mais malléables. »

Comment, en effet, ne pas admirer la fraîcheur de cette queue de pomme ?

« Que pourront-ils encore objecter, s'écriait triomphant M. Bayle, quand ils sauront que, dans une bobine glozélienne, j'ai trouvé une queue de pomme, entière et *fraîche* ? — Une queue de

pomme ? répète sans feinte M. Latzarus. Une queue de pomme *toute fraîche* ?»

Toute fraîche !.... Les objets ont été saisis dans le Musée Fradin — où ils étaient exposés depuis longtemps — le 25 février 1928. *La queue de pomme aurait perdu de sa fraîcheur* SI ELLE REMONTAIT A CETTE ÉPOQUE.....

Il est fort intéressant également de retrouver la même *fraîcheur de coloris* sur les fibres de laine et de coton.

Je cite textuellement le rapport Bayle (1):

(1) A titre documentaire, il nous parait indispensable de comparer, au sujet de la nature des colorants, le texte même du rapport de M. Bayle avec ses interviews à la presse. Le lecteur se rendra compte aussitôt de leur différence, bien significative.....

Voici le texte du rapport : « Nous avons cependant recherché s'il était possible de déterminer avec précision la nature de ces colorants.

» On connaît, en effet, très exactement la date à laquelle certaines de ces substances ont été utilisées pour la première fois.

» La préparation industrielle des matières colorantes artificielles ne date que du siècle dernier. Avant cette époque, on n'utilisait que certains colorants d'origine naturelle, tels que l'indigo,la garance, le safran, la cochenille, etc... On ne connaissait que très peu de ces substances. Même en tenant compte de ce que certain nombre d'entre elles en soient plus connues, nous ne croyons pas que le nombre des produits susceptibles de donner des colorants aussi purs que ceux retrouvés dans les fibres des tablettes, puisse dépasser une centaine. Encore convient-il de remarquer que la plupart d'entre eux ont une origine exotique.

» On voit ainsi l'intérêt que présentaient ces recherches.

» Les fibres dont nous disposons sont très fines et ne présentent que quelques millièmes de millimètre de diamètre.

» Le poids de ces fibres se chiffre donc en millièmes de milligramme et le poids de la matière colorante en dix-millionièmes de milligramme.

» Bien que nous ayons l'habitude d'effectuer nos recherches sur des quantités très faibles de substances, il est bien rare que nous en ayons à notre disposition des quantités aussi infimes.

» Cela expliquera que nous n'avons pas pu effectuer leur analyse chimique. Les micro-méthodes les plus sensibles ne permettent pas d'opérer sur des quantités inférieures à quelques centièmes de milligramme et il faut effectuer de nombreuses réactions pour identifier les colorants.

» Nous avons donc employé exclusivement les méthodes optiques et, en particulier, l'examen de l'absorption et de la fluorescence.

« La lumière de fluorescence d'une substance est généralement caractéristique de celle-ci. Malheureusement aucune des fibres de Glozel n'est fluorescente. Le seul caractère que nous pouvions étudier était donc la courbe d'absorption. Nous avons donc tracé la courbe d'absorption des fibres colorées. Cependant on conçoit que, les fibres végétales ou animales ayant une absorption propre, les indications données par le spectrophotomètre ne pourraient être utilisées que dans le cas où l'on observerait des maxima. Or, de toutes les fibres trouvées dans les tablettes, seules les fibres rouges présentent ce caractère et offrent une courbe d'absorption bien marquée pour la longueur d'onde 5.000 U.A.Nous

La matière colorante de ces fibres est donc organique.

Tout le monde sait que les matières colorantes organiques sont particulièrement labiles et que les fibres, teintes avec ces substances, perdent plus ou moins leur nuance et se décolorent en passant par des teintes brunâtres-grisâtres plus ou moins rabattues.

Or les matières colorantes des fibres trouvées dans les tablettes en question ont des *teintes très pures*, qui dénotent une parfaite conservation.

Nous avons déjà dit que nos préparations, pour les examens microscopiques, avaient été montées en glycérine diluée.

En quelques semaines nous avons constaté une altération très sensible des matières colorantes.

Mais alors ?...

La tablette incriminée a été publiée par moi le 10 juillet 1926 ! Ainsi donc, non seulement le prétendu faussaire aurait revêtu pour fabriquer ses tablettes un brillant habit multicolore, entièrement neuf (puisque, de l'avis même de M. Bayle, quelques semaines eussent suffi à ternir ses éclatantes couleurs) ; mais encore ces laines fantasques auraient jalousement préservé pendant 3 ans leur coloris — « particulièrement labile » — lorsqu'elles étaient mélangées à un milieu terreux qui devait forcément réagir sur elles et se seraient hâtées de le perdre, en quelques semaines, dans les préparations glycérinées de M. Bayle !

Je vous le dis : l'ineffable fraîcheur de la queue de pomme et des teintures des fibres de laine et de coton fera faire à la *vérité-vraie* un pas inespéré.

Dr A. MORLET.

nous sommes donc bornés à l'étude des colorants rouges. Dans ce but, nous avons tracé les courbes des principales matières colorantes, dont la nuance se rapprochait le plus des fibres trouvées dans les tablettes. Ces comparaisons ont été effectuées au microscope, en rapprochant des fibres en question des fibres de laine teintes avec ces matière colorantes et qui nous ont été fournies par la Société Anonyme des Matières colorantes de Saint-Denis

» Le ponceau brillant, le rouge amido naphtol J et la Roccelline nous ont donné des courbes d'absorption situées exactement à 5.000 U.A.

» Il nous paraît donc *très probable* (c'est nous qui soulignons) que la matière colorante des fibres rouges trouvées dans les briques est identique à l'un de ces colorants. *Seul, le tracé de la courbe d'absorption dans la région ultra-violette aurait permis d'identifier plus complètement ces substances et d'étudier les autres. Malgré de nombreux essais, tentés dans ce but, nous avons dû renoncer à ces recherches* (c'est encore nous qui soulignons). »

§

Les six points de la réfutation de M. Latzarus. — Dans le *Journal* du 27 juillet, M. Latzarus reproche au Dr Morlet d'apporter un sixième argument au lieu de répondre aux cinq points de sa réfutation.

Aujourd'hui, le reporter du *Journal* n'aura plus lieu de se plaindre. Et nous ne doutons pas que ce quotidien n'ait à cœur de publier en entier la réponse que voici.

Vichy, le 28 juillet 1929.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je croyais que M. Latzarus, en parfait journaliste, ne se faisait aucune illusion sur la valeur intrinsèque de ses réfutations. Et comme je n'avais également aucune raison de douter que ses lecteurs en eussent immédiatement vu l'artifice, je n'avais, en effet, pas répondu à ses cinq points.

Je m'étais trompé sur l'opinion qu'il a de lui-même. Reprenons donc les cinq points de la réfutation de M. Latzarus, parue dans le *Journal* du 13 juillet 1929.

1er point. M. Bayle a reçu en février 1928 des galettes d'argile « saisies par la justice au musée de Glozel », alors que M. Bruet, huit mois après, n'a reçu que des fragments d'une brique sans estampille officielle.

Tout beau, Monsieur. Les briques qui traînent depuis dix-huit mois entre les mains de tous les antiglozéliens de Paris ont été saisies à Glozel par la partie civile elle même, en la personne de M. Regnault, qui avait pris soin auparavant de s'enfermer seul pendant une demi-heure dans le musée Fradin, après en avoir fait expulser les propriétaires. Les objets saisis ? En nous plaçant au point de vue scientifique — qui domine sans conteste le point de vue judiciaire — nous n'avons plus à en connaître. Nous ne voulons plus en connaître.

Par contre, le fragment reçu par M. Bruet et traité par lui si dédaigneusement depuis la mort de M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, a été retiré par cet éminent géologue et préhistorien de la couche archéologique même. Il n'a pas passé par d'autres mains. C'est M. Depéret qui l'a adressé lui-même à M. Bruet. Les lettres de celui-ci en font foi. Sa valeur scientifique est donc entière.

2e point. M. Bayle, contrairement à ce qu'a dit M. Bruet à M. Reinach, n'a pas renoncé à faire état des fibres de laine colorées à l'*aniline*. Que M. Latzarus, qui a ses grandes et ses petites entrées dans le laboratoire de l'Identité judiciaire, veuille bien consulter le rapport secret, mais public. Il y lira : « Nous avons cependant recherché s'il

était possible de déterminer avec précision la nature de ces colorants... Avant cette époque (celle de l'apparition de l'aniline) on n'utilisait que certains colorants d'origine naturelle, tels que l'indigo, la *garance*, le safran, la cochenille, etc...

» Le poids de ces fibres (colorées) se chiffre donc en millièmes de milligramme, et le poids de la matière colorante en dix-millionièmes de milligramme.

» Cela expliquera que nous n'avons pas pu effectuer leur analyse chimique.

» Nous avons donc employé exclusivement les méthodes optiques, et en particulier l'examen de l'absorption et de la fluorescence...

» Malheureusement, aucune des fibres de Glozel n'est fluorescente. Le seul caractère que nous pouvions étudier était donc la courbe d'absorption...

» Or, de toutes les fibres trouvées dans les tablettes, seules, les fibres rouges présentent ce caractère et offrent une courbe d'absorption bien marquée pour la longueur d'onde 5000 U. A. Nous nous sommes donc bornés à l'étude des colorants rouges.

» Dans ce but, nous avons tracé les courbes des principales matières colorantes, dont la nuance se rapprochait le plus des fibres trouvées dans les tablettes...

» Le ponceau brillant, le rouge amido-naphtol J. et la Roccelline nous ont donné des courbes d'absorption situées exactement à 5000 U. A...

» Il nous paraît donc très *probable* (c'est moi qui souligne) que la matière colorante des fibres rouges trouvées dans les briques est identique à l'un de ces colorants. *Seul, le tracé de la courbe d'absorption dans la région ultra-violette aurait permis d'identifier plus complètement ces substances et d'étudier les autres.* Malgré de nombreux essais, tentés dans ce but, nous avons dû renoncer à ces recherches. »

Comme n'en conviendra pas M. Latzarus, il y a loin entre les termes mêmes du rapport de M. Bayle, et ses sensationnelles interviews sur l'aniline.

3e point. « Il est difficile d'admettre qu'au moment où le Directeur du laboratoire du Palais de Justice étudiait les briques de Glozel, des fils jaunes, rouges et verts soient tombés de son veston noir. »

M. Latzarus préfère-t-il voir le prétendu faussaire revêtir, pour la fabrication de ses tablettes, un habit d'arlequin, entièrement neuf, puisque, de l'avis même de M. Bayle, les colorants trouvés, bien qu'essentiellement « labiles », étaient « en parfait état de fraîcheur » ?

Quant au « véritable travail de dissection » pour retirer les fibres colorées des tablettes, c'est simplement risible, quand on connaît leur poids (millièmes de milligramme, dit M. Bayle). Enfin, je n'appren-

drai rien à personne en disant que seules, des microphotographies de coupes minces, montrant ces fibres incluses dans la pâte même des tablettes, eussent présenté une valeur scientifique.

4e point. La comparaison que j'ai faite des tablettes glozéliennes avec les tablettes assyriennes au point de vue de leur désagrégation rapide dans l'eau ne signifie rien, assure M. Latzarus, puisque les tablettes assyriennes sont précisément non-cuites. Et il ajoute : « Le docteur Morlet semble ici confondre deux raisonnements ». Voire ! M. Bayle prétend que nos tablettes n'auraient pas pu résister pendant des milliers d'années dans le sol, puisqu'elles se désagrègent dans l'eau. Je lui réponds que les tablettes assyriennes (cuites ou non cuites, peu importe) se désagrègent également dans l'eau instantanément. Elles sont pourtant millénaires !

La confusion ne serait-elle pas celle qu'a voulu apporter M. Latzarus dans l'esprit des lecteurs du *Journal*, en essayant de faire confondre la pérennité dans le sol d'objets friables dans l'eau avec des questions de cuisson qui n'ont rien à voir ici ?

5e point. Libre à M. Latzarus — et même à M. Bruet — d'admirer docilement l'argument « queue de pomme FRAICHE ».

Moi, il me réjouit. Car la bobine malléable qui vient d'accoucher de cet appendice caudal dans le laboratoire de M. Bayle a été saisie dans le musée Fradin — où elle était exposée depuis longtemps — le 25 février 1928. Cette sympathique queue de pomme aurait sans doute perdu de sa *fraîcheur* si elle remontait à cette époque !

6e point de la réfutation de M. Latzarus (*Journal* du 27 juillet 1929). Le défi que j'ai porté à M. Bayle de renouveler dans son laboratoire le phénomène physique qu'il attribue à un faussaire malhabile, en obtenant à 150°, avec de l'argile jaune de Glozel, la coloration des tablettes soumises à son expertise, ne signifie rien, « exactement rien » (Latzarus).

C'est avouer (puisque M. Latzarus est le porte-parole autorisé de M. Bayle) que le chef de l'Identité judiciaire a bien tenté l'expérience, mais qu'elle a lamentablement échoué... échoué d'ailleurs au point que M. Bayle n'a eu d'autre recours que de présenter, pour comparaison, un morceau de terre qu'il assurait crue, alors que c'était une tablette déformée, mais *cuite* et rougeâtre, montée du champ de fouilles dans un linge, comme il a été dit l'an dernier dans le *Mercure de France*.

M. Latzarus s'écrie, triomphant : « Quand le docteur Morlet affirme que les briques ont été fabriquées avec l'argile de Glozel, il s'appuie sur l'autorité de M. Bruet », et il cite une longue lettre de ce dernier, attestant son revirement. Mais il oublie le rapport de M. Bayle. En voici les termes mêmes : « Si, comme il y a tout lieu de le supposer,

les matériaux de la pâte des tablettes ont une origine locale et si nous nous reportons à la carte géologique au $\frac{1}{80\,000}$, nous faisons les constatations suivantes : « Le lieu marqué « Clozet » sur la carte se trouve à la limite de terrains granitiques, etc., etc...

» Ceci permet de penser que si on arrivait à identifier la présence d'une ou de plusieurs orthoses déformées dans la pâte des objets de Glozel, le fait n'apporterait encore qu'un argument sans grande valeur pour établir la cuisson à température élevée des tablettes, puisque dans l'hypothèse très vraisemblable de l'origine locale des matériaux, la présence de tels éléments trouve son explication toute naturelle dans la constitution des terrains de cette région. »

Comme on le voit, pour M. Bayle comme pour M. Bruet, l'argile constitutive des tablettes est bien de l'argile de Glozel (Clozet) ; et cette argile est partout *jaune*. D'ailleurs, la preuve établissant qu'il pourrait exister dans la région des argiles rougeâtres dont se serait servi le soi-disant faussaire incomberait à M. Bayle dont le rapport a fourni la base de l'inculpation.

Mais il y a plus. L'analyse chimique donnée par M. Bruet pour son morceau de tablette est la même, à peu de chose près, que celle de M. Bayle pour les tablettes examinées. Donc, la phrase de M. Bruet comparant la pâte des tablettes avec l'argile du gisement (« ce sont les mêmes minéraux, etc... ») s'applique également aux tablettes de M. Bayle. Seul l'oxyde de fer — Fe^2O^3 — qui est précisément l'élément qui apporte la coloration est presque le double dans les analyses de M. Bayle. Les tablettes examinées par ce dernier sont donc plus colorées que le morceau analysé par M. Bruet ! *Mon défi, M. Latzarus en conviendra, s'en trouve donc augmenté.*

Quant à l'amende honorable de M. Bruet, elle ne se serait certainement pas produite sans la perte de M. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, où M. Bruet devait aller passer sa thèse de doctorat.

Il a tort aujourd'hui de vouloir jeter la suspicion sur tout le gisement. Car voici, entre bien d'autres, une petite carte que je prends dans le dossier de Glozel, constitué par M. Depéret et qui m'a été remis, suivant sa volonté maintes fois exprimée : « 27-2-29. Mon cher Maître. Je suis enchanté de ma visite à Glozel où j'ai rencontré des preuves d'authenticité si nombreuses et si fortes, que je ne comprends pas l'attitude des détracteurs de ce beau gisement. Stupidité ou mauvaise foi ? Je vous écrirai en rentrant à Paris. Sentiments affectueusement dévoués. E. Bruet. »

Une fois encore je m'adresse, Monsieur le Rédacteur en chef, à votre haute courtoisie pour insérer cette réponse que M. Latzarus attend, puisqu'il assure qu'elle ne saurait tarder.

Veuillez agréer, etc...

Dr A. Morlet.

§

Réponse de M. Emile Fradin à l'article de « la Nature ». — Qu'on admire à nouveau avec quelle belle inconscience M. Bayle, *lié cependant par serment*, viole le secret professionnel ! Déjà, ô ironie, un reporter avait été obligé de se retrancher derrière le secret professionnel des journalistes pour cacher la facilité avec laquelle le chef de l'Identité judiciaire violait le sien.

Admirons également avec quelle précision sont réglés tous les mouvements de ce fantastique ballet !

M. Dussaud se présente un jour dans le cabinet du rédacteur en chef d'un grand quotidien. Il veut qu'on abandonne le procès en diffamation qui vient de lui être intenté. Refus. M. Dussaud sort en claquant les portes : « Eh bien ! nous saurons trouver d'autres moyens pour l'empêcher. »

Quelques jours après avait lieu l'incroyable perquisition de Glozel, effectuée par la partie civile elle-même...

Puis ce sont le chef de l'Identité judiciaire de Paris et le procureur de la République de Moulins qui agissent avec un synchronisme parfait... sous l'œil vigilant de l'accusation.

Après quinze mois d'atermoiements, M. Bayle passera « quatre nuits blanches » pour livrer *à temps*, au Juge d'instruction, un *tiers* de rapport. C'est qu'il faut alors fournir à M. Viple, procureur de la République, — et archéologue local ayant juré d'anéantir une découverte dont il avait entièrement méconnu l'importance au début, — un semblant de prétexte pour faire inculper M. Emile Fradin, LA VEILLE du jour où le procès en diffamation contre M. Dussaud allait enfin venir — après 18 mois — devant la 12e chambre !

Le *tiers* d'une expertise (dont les résultats d'ailleurs avaient été annoncés à l'avance) avait suffi au Procureur-archéologue !...

C'est ce *tiers* d'expertise que M. Bayle divulgue *urbi et orbi*, en fournissant aux reporters dociles texte et documents photographiques !

Mais voici la réponse de M. Emile Fradin :

Glozel, le 23 juillet 1929.

Monsieur le Rédacteur en chef,

On me montre, dans la *Nature*, un article intitulé : « Glozel. Une

expertise ». Je peux ainsi me rendre compte une fois de plus que M. Bayle, qui fut chargé par le Juge d'instruction de Moulins d'expertiser, *après avoir prêté serment*, les objets que le Dr Regnault a saisis *lui-même* chez nous, *ne se soucie en aucune façon du secret professionnel*. Car votre reporter a beau parler du hasard, dieu des journalistes, chacun sait ce que cela veut dire : les documents photographiques et le texte qu'il publie lui ont été fournis par M. Bayle ou ses acolytes.

Mais si nos tablettes n'étaient pas cuites à plus de 150°, pourquoi seraient elles *rougeâtres*, alors que l'argile du gisement, qui a servi à les confectionner, reste *jaune* à cette température ? *Que M. Bayle ose donc enfin répondre à cette question avant de tenter de faire passer d'honnêtes gens pour des faussaires ?*

Et puisque votre revue ne craint pas de se faire son porte-parole, j'espère qu'elle aura à cœur — et pour l'y aider je l'en requiers en vertu du droit que me donne la loi — de publier cette lettre entière, comprenant l'adresse que le Conseil municipal de notre commune vient d'envoyer au Garde des Sceaux.

Ainsi vos lecteurs pourront juger *par eux-mêmes* de quel côté se trouve la vérité bafouée.

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE FRADIN.

§

Sensationnelle confrontation. — Le juge d'Instruction de Moulins procède en ce moment à l'interrogatoire des principaux témoins des premières trouvailles de Glozel.

Dernièrement il appela à son cabinet M. le doyen Naud, curé de Ferrières, M. le docteur Vigier, M. Bert, directeur de l'Ecole libre et différentes personnes des environs de Glozel, qui affirmèrent sous la foi du serment avoir vu des signes alphabétiformes sur divers objets glozéliens dès le mois de mars et d'avril 1924, c'est-à-dire trois mois avant l'arrivée de l'instituteur Clément.

Le 25 juillet a eu lieu ce que la presse a appelé une « sensationnelle confrontation ». Voici le compte rendu qui en a été fait :

Moulins, 26 juillet. — Une sensationnelle confrontation a eu lieu hier dans le cabinet du juge d'instruction entre l'instituteur Clément et M. Emile Fradin, qu'assistait Me Maurice Mallat, avocat à Vichy.

On sait que M. Clément avait prétendu qu'en juillet 1924, époque à laquelle il vint pour la première fois chez les Fradin, il n'y avait pas encore de galets ni de briques à inscription. Or, M. Emile Fradin et

un nombre imposant de témoins prétendent au contraire que les premières trouvailles avec signes remontent au mois de mars 1924.

Après la confrontation, d'hier il semble bien démontré que c'est la thèse d'Emile Fradin, appuyée par les dépositions de plusieurs témoins, qui est la vraie. En effet, M. Clément n'a pu répondre aux objections de ses nouveaux contradicteurs et a dû avouer qu'à plusieurs reprises il s'était attribué faussement la paternité de certaines découvertes.

Mlle Picandet a été aussi entendue et a été très catégorique, disant qu'elle avait vu à Glozel des objets avec signes bien avant M. Clément.

L'instruction a donc fait un grand pas et il semble que, cette fois, les glozéliens aient marqué le point.

D'autre part, il ne faut pas oublier que ces attestations formelles sont corroborées par des constatations physiques qu'aucun savant de bonne foi ne peut nier.

En effet, les signes de la première tablette ont été incontestablement tracés *avant cuisson*. Bien que le photographe (de l'aveu formel d'un anti-glozélien consciencieux) ait malencontreusement agrandi certains traits, d'autres fort heureusement sont intacts et il est indéniable qu'ils ont été tracés dans l'argile molle avant cuisson.

On comprend donc que ces caractères d'écriture ont toujours existé sur cette tablette et que l'affabulation de l'instituteur Clément, à ce sujet, ait pu être facilement réfutée par le témoignage formel de personnes d'une haute honorabilité.

D'ailleurs, M. Clément lui-même avait avoué, le 5 janvier 1928, aux envoyés du *Matin*, « devant de nombreux témoins qualifiés » : « Je ne peux pas dire s'il y avait quelque chose ou s'il n'y avait rien sur la brique qu'en juillet 1924 me présenta le jeune Fradin ».

Retenons également cette date : *juillet 1924*. Car au mois de *janvier 1925*, l'instituteur Clément écrira à la Société d'Emulation du Bourbonnais qu'*il vient, lui, Clément, d'exhumer cette première tablette inscrite !* Voilà bien la valeur de ses témoignages !

Enfin, en revoyant les déblais, résultant de la destruction de la Fosse Ovale, démolie par M. Viple et par M. Clément le 30 juillet 1924, le Dr Morlet a trouvé plusieurs fragments d'une des grandes briques du fond et un morceau de briques à cupules, gravés également *avant cuisson* de signes alphabétiformes.

L'écriture glozélienne existait donc bien sur les premières trouvailles du Champ des Morts.

§

La science (?) de M. Bayle mise à mal en Belgique. — Dès la parution de la *Chronique de Glozel* du 1er août, où était reproduite, au sujet du crime de Beernem, la discussion entre les experts belges, MM. les Professeurs Van Durme et De Rechter, et M. Bayle, de l'Identité Judiciaire de Paris, on nous a objecté que nous n'avions donné des extraits que d'un seul quotidien belge, le *XXe Siècle*.

On pourra se rendre compte aujourd'hui de l'unanimité de la presse voisine sur la valeur de la science de M. Bayle :

LA NATION BELGE (10 juillet 1929). — Mardi nous avons vécu la journée scientifique tant attendue...

M. Van Durme, droit dans une jaquette admirablement professorale, le terme posé, précis, assuré, fait son cours comme s'il venait de réussir une opération. Il écarte toutes les complications éventuelles, Rembrandt eût aimé cette leçon d'anatomie dans le clair obscur des assises...

Le docteur Van Durme s'en va à la table des pièces à conviction.

Magistrats et avocats le suivent.

Les jurés se lèvent et le professeur explique l'identification par le menu. Cette expertise est double. Les traces de métal de la panne droite du marteau sont imprimées dans l'os du crâne. D'autre part, une griffe de trois stries appelée patte d'oie par les experts est reproduite également dans l'os.

Sur les agrandissements photographiques que le professeur montre, les points de concordance sont indiqués. On sait qu'il suffit d'un certain nombre de concordances. Ce nombre, comme dans les expertises dactyloscopiques et balistiques, est déterminé par des calculs de probabilité d'où est exclue toute source d'erreur.

Le président invite Hoste et Schepers (les accusés) à s'approcher de la table des pièces à conviction.

Ils refusent.

— L'après-midi, le docteur De Rechter dépose. Nous avons déjà décrit son attitude de lion bienveillant...

Le crâne en mains, le professeur montre les caractéristiques de la fracture.

« Il y a identification, dit-il, entre le marteau et son action de percussion ; il y a également identification entre le jeu de stries qui se voit sur l'os et sur la panne droite du marteau. Chacune des identifications est suffisante et corrobore l'autre ; nous pouvons dire qu'aucun doute n'est possible. Le jeu de stries obtenu par glissement est iden-

tique à la figure représentée par la panne droite du marteau. La moitié droite de la panne s'incruste parfaitement entre la dépression et la saillie qu'on relève sur le crâne...

De même, des images de micro-photographies du crâne, tirées sur papier, s'identifient absolument avec celles du marteau ».

M. De Rechter conclut :

« Il faudrait, dit-il, comparer des milliers de marteaux pour en trouver plusieurs semblables. Pour trouver deux pannes de marteau semblables, il en faudrait examiner un nombre fantastique, on peut dire qu'il y a une certitude mathématique que le marteau qui nous a été soumis est l'instrument qui a provoqué l'enfoncement de ce crâne. »

M. le Président : « Les accusés n'ont-ils rien à dire ? »

Schepers fait signe que non de la tête, Hoste ne bouge pas.

Tout fier d'être sorti de la bataille de Glozel, sautillant, plein de bagout, voici M. Bayle, l'expert de la défense.

D'un mot, il veut effacer tout le rapport de M. De Rechter, ce qui met le sourire aux lèvres des auditeurs...

M. Bayle brandit à son tour le crâne de Dezutter et il se rend aux bancs des jurés.

« La coadaptation de la panne droite du marteau avec le crâne, dit-il, peut être produite par la panne gauche ou par un autre objet de fer ou de pierre à angle droit... Vous pourriez obtenir ce résultat *avec n'importe quel objet en métal que vous avez en poche*. Vous aurez des rayures identiques.

Dr De Rechter. — J'accepte le défi !

M. Bayle. — M. De Rechter n'est pas un mathématicien et les rayures ne sont pas mathématiquement identiques. »

M. Bayle trace seize stries sur un morceau de papier :

« Voici seize rayures, dit-il. Elles sont en concordance. On peut le voir. »

Un juré. — Mais non, elles ne correspondent pas.

M. Bayle. — Elles coïncident en majeure partie.

L'avocat général. — C'est une concession à retenir.

M. Bayle s'efforce de montrer que ces rayures correspondent. Il sort une photographie de comparaison.

— Voyez-vous, les lignes coïncident.

Un Juré. — Non.

Me Marck. — Et votre jeu de stries est agrandi quarante fois !

L'avocat général. — Et malgré cela, votre expérience n'a pas encore réussi !

Le Président.— N'interrompez pas... Nous perdons assez de temps.

L'avocat général. — Mais il faut interrompre quand on entend de pareilles énormités...

Le Dr De Rechter. — En fait, M. Bayle n'a rien prouvé du tout ; avec son système de lignes, il enfonce une porte ouverte. Il a parlé beaucoup pour ne rien dire.

Je vous mets au défi, Monsieur, de dire qu'il n'y a pas concordance entre les stries du marteau et celles du crâne.

M. Bayle tente de répondre au docteur De Rechter. Il reprend son papier et il refait sa petite expérience.

Un Juré. — Mais je ne vois pas les coïncidences de vos lignes...

Dr Van Durme. — M. Bayle a fait appel au bon sens tout à l'heure. Eh bien ! le bon sens dit que nos conclusions doivent être maintenues.

LA NATION BELGE (17 juillet 1929). — *Plaidoirie de Me Marck* : « Quant à M. Bayle, il est arrivé ici triomphant. Il croyait pouvoir dire comme Jules César : *Veni, vidi, vici.* Il est parti sans triompher. Il a vu que ses espérances étaient vaines et *qu'il fallait au jury d'Anvers autre chose que sa faconde.* »

LA NATION BELGE (18 juillet 1929). — L'avocat général analyse le rapport de M. Bayle.

« *Je n'accorde aucune confiance à M. Bayle,* dit-il, d'abord parce que M. Bayle a dit qu'on ne pouvait imprimer par percussion un dessin sur un crâne, alors qu'on fabrique par ce moyen des boutons en os et que l'on grave sur des os des lettres et des dessins.

Je n'accorde pas ma confiance à M. Bayle, pour une seconde raison. A la double identification de MM. De Rechter et Van Durme, il ne répondit que *par une affirmation fausse.* Il affirma que les lignes qu'il avait tracées concordaient, alors qu'elles ne concordaient pas.

LA NATION BELGE (20 juillet 1929). — Enfin justice est faite... *Hoste et Schepers sont condamnés chacun à vingt ans de travaux forcés.*

Le président demande aux accusés s'ils n'ont rien à ajouter.

— Non, dit Schepers.

— Non, dit Hoste.

Quoi qu'il en soit, M. Bayle aura toujours touché cinquante mille francs, si l'on en croit le *XXe Siècle.*

Une autre question se pose. A un moment donné, Me Marck demande à M. Bayle : « Etes-vous médecin, M. Bayle ? »

Et ce dernier répond : « Non. JE SUIS DOCTEUR EN SCIENCES ».

Or, quand M. Bayle a prêté serment pour expertiser les objets de Glozel, il a dit simplement « *licencié ès sciences* ».

Alors de deux choses l'une : Ou M. Bayle a menti et s'est prévalu à l'étranger d'un titre scientifique qu'il n'a pas, ou bien en France il n'ose faire état de ce titre !

§

Le docteur A. Morlet, médecin. — Sous le titre « Le Médecin du Jour », l'*Informateur Médical*, que dirige le Dr J. Crinon, publie la notice suivante, où nous voyons le docteur Morlet sous un autre aspect, celui du médecin.

Notons seulement que son travail sur le *Plexus brachial*, bien qu'en contradiction avec l'enseignement anatomique d'alors, n'a pas tardé à trouver place dans les manuels classiques, parce qu'il reposait sur des observations précises de dissection.

Nul doute que, malgré la cabale antiglozélienne, suscitée dès la première heure par les *Frelons de fouilles*, il en soit de même un jour de ses études archéologiques !

Le docteur A. Morlet, né en Auvergne le 16 mai 1882, commença sa médecine à Clermont-Ferrand, où il fut interne et prosecteur, et la finit à Paris.

Sa thèse sur *Les Branches thoraciques antérieures du Plexus brachial*, illustrée de nombreux dessins, fut très remarquée. Une de ses figures anatomiques est reproduite dans le *Manuel d'Anatomie*, de G. Gérard et sa description est donnée dans l'*Anatomie topographique*, de Soulié. Ce travail lui valut d'être reçu membre de la Société des Anatomistes.

Esprit chercheur et toujours en éveil, il se passionne également pour la médecine et la chirurgie. Beaucoup de questions attirent son attention et il publie de nombreux articles dans différentes revues médicales. Nous citerons entre autres : *Injections intra-musculaires d'oxygène dans le traitement de la grippe.* (*Journal des Praticiens*, 5 avril 1919) ; c'est le traitement qu'il avait appliqué avec grand succès aux soldats intoxiqués par la palite, lors de l'attaque de Verdun du mois de juin 1916.

Sténose hypertrophique du pylore chez un nourrisson d'un mois. Pyloroplastie extra-muqueuse. (*Le Nourrisson*, juillet 1920.)

Abcès rétro-musculaire sus-pubien. (*Presse Médicale*, 11 avril 1923.)

Fissure labiale médiane complète avec simple encoche gingivale sans fente velo-palatine. (*Presse Médicale*, 9 avril 1924.)

Kystes dentifères et adamantinomes à dents embryonnaires. (*Presse Médicale*, 23 mai 1925.)

Essai de pathogénie de la sténose hypertrophique du pylore chez le nourrisson. (*Le Nourrisson*, juillet 1925.)

C'est dans cette dernière étude qu'il propose sa *théorie de l'extension progressive de l'hypercontractilité de suppléance des muscles de*

l'estomac au pylore congénitalement hypertrophié : le temps nécessaire à l'extension de cette hypercontractilité représente l'intervalle libre où tout se passe normalement.

Mais, dès 1924, quelques articles indiquent suffisamment l'intérêt que porte le Dr Morlet aux questions d'art et d'archéologie :

— *A propos de l'artère temporale dans l'art.* (*Presse Médicale*, 17 mai 1924.)

— *L'artère sous-cutanée abdominale dans l'art.* (*Æsculape*, juillet 1924.)

— *Joyeux document de thérapeutique thermale gallo-romaine.* (*La Presse Médicale*, 27 décembre 1924.)

— *Trinité gallo-romaine de la Fécondation, trouvée à Vichy.* (*La Presse Médicale*, 15 juillet 1925.)

Mais, fin 1925, les publications médicales ou para-médicales du docteur Morlet cessent. Toutes ses forces, tout son temps seront désormais consacrés à Glozel.

Passionné de préhistoire depuis ses premières années d'étudiant où, à Clermont-Ferrand, il allait chaque soir entendre le grand préhistorien que fut le docteur Paul Girod, expliquer les divisions des âges anciens et les caractéristiques de leurs industries, il avait déjà effectué plusieurs fouilles gallo-romaines à Vichy même, où le sol est si riche en vestiges de cette époque.

Aussi, lorsqu'il vit un jour dans le Bulletin de la Société d'Emulation une note relatant un refus de crédits demandés pour faire des fouilles autour d'une tombe ancienne, découverte au village de Glozel, son premier mouvement fut-il d'y aller voir.

Là, il se rendit compte, *le premier*, qu'il s'agissait d'un gisement néolithique de grande importance.

Et comme les propriétaires, découragés par le refus de tout crédit, voulaient combler la fosse et ensemencer leur champ, le docteur Morlet le prit à bail, ne se réservant que le droit d'effectuer des fouilles et de publier l'étude des trouvailles.

Pendant 4 années, il a fouillé lui-même le *Champ des Morts* et fait paraître un grand nombre d'études préhistoriques.

Nous citerons en particulier les 5 fascicules de la *Nouvelle Station Néolithique*, son étude sur *Puyravel et Chez-Guerrier* (deux stations ayant livré des objets semblables à ceux de Glozel) et ses nombreux articles du *Mercure de France*.

Le docteur Morlet a dû se livrer à une ardente polémique pour défendre ses découvertes. Mais si l'on a trouvé parfois sa plume trop acérée, il faut se rappeler que ce fut toujours pour répondre à ses adversaires et non pour les attaquer.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Sotiris Skipis : *Anthestiria* (*Le Bouclier d'Hercule*, etc.) ; Agôn, Paris. — G. Ghiannoulatos : *To en Delphis Mand-ion kai I Appollóniaki Mania* ; Imp. K, Kallonarkhis, Athènes. — A. Politis : *O Hellinismos kai I neótéra Aiyiptos*, tome Ier ; Grammata, Alexandrie. — *Dictionnaire encyclopédique* : Elefthéroudakis, Athènes. — Ilias Voutiéridis : *Néohelliniki Stikhouryiki* ; Kollaros, Athènes. — Mémento.

Ayant eu l'occasion d'entendre, le 21 juin dernier, lors de la célébration de la Fête du Soleil sous la présidence de Mme Camille Flammarion, l'admirable *Hymne au Soleil* de Proclus, dans la magistrale traduction inédite qu'en fit M. Mario Meunier, je songeais que, peut-être, la découverte prochaine de tout ce que peuvent contenir de vérité humaine éternelle les mythes anciens allait nous permettre de préparer la rénovation spirituelle que nous attendons, et je me disais que, sans doute, au regard du seul Hellénisme et de son avenir, le devoir des Grecs cultivés d'aujourd'hui était de transposer attentivement dans la langue parlée les immenses trésors qui sont leur patrimoine intellectuel le plus direct.

Il convient aussi qu'ils aillent puiser, pour un travail identique, dans les diverses littératures européennes, les chefs-d'œuvre inspirés par l'Hellénisme, depuis la Renaissance.

A ce titre, il faut louer particulièrement M. Sotiris Skipis de nous avoir donné dès 1912 les *Travaux et les Jours* du vieil Hésiode, puis en 1923 le bel épisode de *La fête de Pan* emprunté à l'immortel *Endymion* de John Keats, enfin en 1928 le curieux fragment intitulé **Le Bouclier d'Hercule**, et dont Hésiode passa longtemps pour être l'auteur.

Il faut louer sans réserves le grand poète du *Cantique apollinien* et des *Fleurs de la Solitude* de la virtuosité avec laquelle il a réussi à réaliser ces transpositions, que complète une remarquable version des *Roubayat* d'Omar Khayam. Skipis a maintenant le devoir — (pourquoi pas ?) — de nous offrir dans un même volume la *Théogonie* d'Hésiode et l'*Hypérion* de Keats, sous le vêtement chatoyant du démotique. A ce propos, les commentaires de Diodore de Sicile sur la Guerre des Dieux et des Titans pourraient être utilement rappelés, et il n'est pas improbable que l'on tire un jour d'utiles enseignements de la confrontation de ces mythes et légendes avec les hypothèses de la Préhistoire.

Sans doute les routes primitives et leurs carrefours ont ils provoqué l'éclosion des premiers centres de culture, et la Grèce ne paraît pas échapper à cette constatation ; mais par quels chemins ces dieux Titans de Mauritanie et d'Hespérie ont-ils pu advenir en Hellas ? De tous les cultes grecs, au surplus, celui de Pallas semble le plus autochtone, avec celui de Démèter. Pour Apollon, c'est le cas de répéter le vers de Keats :

Where was he, when the Giant of the sun
Stood bright ?

Mais qu'importe ? Retenons seulement avec M. Th. Zielinski (*La Sibylle*) que la religion d'Apollon Pythien, par suite d'une action méthodiquement poursuivie à partir du VIe siècle av. J.C., sut conquérir la primauté sur tout le monde antique.. Panhellénique déjà, elle eut voix à Cumes aussi bien que chez Crésus ; mais Delphes fut de bonne heure son centre en quelque sorte pontifical. Dès les origines, ce culte de lumière et de vie se lie étroitement à la vaticination des Sibylles. A ce titre, le beau travail d'érudition et de science psychiatrique de M. le Docteur G. P. Ghiannoulatos : **L'Oracle de Delphes et la manie d'Apollon**, sera consulté avec fruit.

Maints détails historiques puisés aux meilleures sources antiques nous renseignent, à travers ces pages substantielles, sur les origines de l'oracle, sur le rituel vaticinatoire, sur les caractères particuliers du délire prophétique, sur les opinions des Anciens relativement aux prédictions sibyllines. La psycho-pathologie des Pythies est étudiée par le savant médecin à la lumière des meilleurs travaux contemporains sur les névroses de cet ordre ; mais l'examen du phénomène proprement religieux n'est guère abordé. Selon Diodore de Sicile, l'oracle aurait été primitivement découvert par un berger. Ayant vu les chèvres qu'il gardait manifester une sorte d'ivresse, en se penchant sur une crevasse de la montagne d'où sortaient des vapeurs, il s'approcha de la fissure et se mit à prophétiser. Ce berger fut sans doute le premier Apollon, celui qui était venu du nord chez Admète, pour garder les troupeaux.

Mais quelles découvertes n'y a-t-il pas encore à faire sous le limon sacré de l'histoire grecque ?

Dès les premières lignes de son introduction, l'éminent auteur de **L'Hellénisme et l'Egypte moderne**, M. Athanase

Politis, premier secrétaire de la Légation de Grèce au Caire, marque l'ancienneté des établissements helléniques dans la Basse Egypte, et signale que certains historiens les font remonter très haut. Peut-être les Proto-Hellènes se sont-ils installés presque simultanément en Hellade, dans les îles, et dans le delta du Nil. En tout cas, les relations primitives entre la Grèce et l'Egypte sont encore imparfaitement étudiées, et ce n'est pas là, au surplus, l'objet précis du savant et beau travail de M. Politis. Le titre même du livre nous renseigne sur ce point. L'auteur n'en a pas moins tenu à relever minutieusement les diverses étapes de l'Hellénisme en terre égyptienne. Il les résume en 80 pages maîtresses, et nous montre tour à tour les Grecs égyptiens jusqu'à la conquête d'Alexandre, puis sous les Ptolémées, sous l'administration impériale de Rome et de Byzance, enfin sous la domination arabe et musulmane, jusqu'à l'expédition de Bonaparte. Pendant mille ans, depuis la chute des Pharaons jusqu'à l'arrivée des Arabes, l'Egypte fut un centre actif de civilisation hellénique et, si le Christianisme a pu devenir la grande religion d'Occident, c'est pour une large part à l'alexandrinisme qu'il le doit. Mille ans d'Islam : l'Hellénisme égyptien s'étiole jusqu'à mourir presque, et il serait erroné de croire que les colonies actuelles soient les descendantes des anciens Hellènes fixés aux alentours de Delta.

La renaissance hellénique en Egypte débute avec l'occupation française, et s'épanouit sous Méhémet-Ali. Les portes fermées par les sectateurs de Mahomet se rouvrent au pas des soldats de la Révolution. C'est la France qui rallume en terre égyptienne le flambeau de l'Hellénisme. Le XIX[e] siècle marque une floraison merveilleuse d'œuvres sociales grecques, dues à la patriotique générosité des Evergètes. Les écoles, les établissements de bienfaisance sont remarquablement prospères et nombreux.

Ce sont de magnifiques pages d'histoire contemporaine que M. Politis vient d'écrire pour notre édification, d'un style à la fois souple et net, fruit certain d'une solide culture. De nouveau sur le rivage égyptien, nous voyons les Grecs se grouper en communautés toutes pareilles à celles des temps les plus anciens. C'est l'essaimage qui recommence, et cet essaimage porte le pollen de la civilisation. Ainsi, pour le renouveau de l'Egypte, la Grèce et la France devaient se retrouver sœurs. Aussi bien, du clair travail de M. Politis devons-nous surtout retenir ce qu'en dit l'émi-

nent Directeur de l'Institut français du Caire, M. Pierre Jouguet:

Aussi haut que nous puissions remonter dans l'histoire, le « monde égéen » s'est opposé à l'Orient asiatique. Cette opposition est surtout claire pour nous, à partir du moment où l'on voit, en face des grands Empires orientaux, s'élever l'Hellénisme inventeur de la forme républicaine de l'Etat-Cité, et créateur des modes de pensée qui sont encore les nôtres.

L'Hellénisme et l'Orient ne s'en sont pas moins mêlés : ils continuent de se mêler, et voilà ce qu'il convient d'abord de ne pas méconnaître. Grâce à sa parfaite connaissance du sujet qu'il traite et à la précision qu'il apporte au sein d'une matière des plus complexes, M. Politis fournit à ses lecteurs le moyen d'éviter les erreurs les plus graves. Puisse-t-il nous donner un jour (et pourquoi pas dans la langue vivante ?) une Histoire complète des rapports séculaires de l'Hellénisme et de l'Orient, en sorte que l'on puisse mieux juger des services que la Grèce sera capable de rendre demain encore à la civilisation européenne à travers le monde.

Ai-je tort de croire que l'expansion naturelle de l'Hellénisme serait grandement facilitée, si la Question de langue recevait enfin une solution conforme aux lois éternelles de la Vie ? C'est déjà l'opinion de toute une élite grecque, mais, hélas ! trop restreinte encore, et le Purisme, plus ou moins mitigé, garde de solides positions, officielles et de bon ton, de par les imprudences de certains de ses adversaires. La question de vocabulaire se résoudrait probablement toute seule, et la question de grammaire serait ellemême facile à régler, si l'on n'entretenait soigneusement certains préjugés, notamment celui de l'orthographe, qui conduit aux plus lamentables erreurs de phonétique. Marquons à ce propos un bon point au **Dictionnaire encyclopédique** *Elefthéroudakis*, qui vient d'introduire, à propos des sons G, D et B (qu'on ne pouvait jusqu'ici représenter que par ΓΚ, NT et MH, (soit *gk*, *nt*, et *mp*) une réforme préconisée par nous à plusieurs reprises en ces chroniques, celle qui consiste à marquer d'un signe spécial le Γ, le Δ et le B, *gamma*, *delta* et *vita*. Elefthéroudakis se borne à les pointer, et c'est fort bien ainsi. A juste titre, M. Valsa, avec sa perspicacité coutumière, y voit le point de départ d'une refonte possible et désirable de tout l'alphabet grec.

Seule l'adoption sincère et résolue de la langue vivante, dans tous les domaines de la pensée, peut clarifier les idées, détruire les préjugés qu'entretient la tradition byzantine d'une fausse élégance. A ce propos, M. Voutiéridis vient de faire œuvre éminemment utile en publiant son traité de **Versification néo-grecque**. Il s'y efforce, avec autant d'ingéniosité que de science, de montrer en quoi la versification moderne diffère essentiellement de l'ancienne, c'est-à-dire par l'adoption du système *tonique* et l'abandon de la quantité ; il fait l'historique de cette métamorphose capitale, montre, en dépit d'exemples germaniques, l'erreur d'une imitation grossière des Anciens, établit la différence entre le mètre et le rythme, définit les lois fondamentales du vers grec moderne, en analyse la technique, le mécanisme, depuis les diverses sortes de vers réguliers jusqu'au vers libre,et termine par l'examen des différentes formes strophiques, et des poèmes à forme fixe plus ou moins acclimatés en Grèce. Cet ouvrage, entièrement rédigé en démotique,mériterait une discussion détaillée, et nous aimerons y revenir un jour.

Mémento. — Nous eûmes précédemment l'occasion de mettre en lumière, à cette place, le puissant talent réaliste du regretté romancier corfiote Constantin Théotokis. Une sorte de sombre génie fait de ce linguiste, de ce polyglotte doublé d'un sociologue et d'un écrivain de premier ordre,l'une des figures les plus attachantes de la Grèce moderne. Théotokis était un démoticiste intégral. M. Léon Krajewski, consul de France à Corfou, a entrepris de traduire toute son œuvre, et vient de publier chez Calmann-Lévy le premier roman d'une série de quatre : *le Condamné,* récit âpre et douloureux qui fait songer à quelque Dostoïevsky méridional. Dans son Introduction, M. Krajewski a remarquablement défini la vie et le caractère de son auteur et, à travers toute l'œuvre, il a fait preuve des plus parfaites qualités de style et de fidélité.

Dans le *Chant de la vie,* suivi d'une guirlande de *Sonnets* que n'eussent désavoués ni Pétrarque ni Camoens, M. Valsa nous révèle en Argyris Eftaliotis un poète ignoré, égal aux plus grands de la Grèce moderne. Le texte grec sera publié plus tard, et ce nous sera prétexte à revenir sur la haute figure du regretté conteur des Iles. La Librairie de France a magnifiquement édité ce chef-d'œuvre.

Nous aurons à dire prochainement les hauts mérites d'un nouveau conteur, M. S. Myrivilis, digne d'être comparé aux meilleurs. Nous sommes en retard avec M. Voutyras, qui vient de lancer son *Anastasi Nekrôn,* et que la France devrait connaître. Nous dirons la grâce et

l'ingéniosité des *Paidagoghiki Mythi* de M. Yannis Pergialitis, et le charme de la traduction du *Croissant de lune* de Tagore par Mme E. Apostolidès.

La production grecque est particulièrement active et bien des livres attendent sur notre bureau. Chacun viendra à son tour, tels *Issagoyi sto Palamiko ergo*, de M. Karandonis : *To paidi stin Poïsi toa Palama*, *O Palamas kai to Spiti* de M. Katzimbalis ; *Stratiôtes*, poèmes par Prévélakis ; *I teljetea Symphonia*, poèmes par Kokinakis ; *Xypnia Onira*, poèmes par Khronopoulos, *I Sôtires* par Piéridis, *Palies Agapes* par Doli Nikva, *O gamos para Rômzeos* par Ph. Pharmas, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Léon Tolstoï : *Œuvres complètes*, Editions d'Etat, Moscou-Leningrad, 1928.

Bien que portant la date de 1928, les deux premiers volumes de cette édition des **Œuvres complètes de Tolstoï** ne sont parus que récemment. La publication qu'a entreprise le gouvernement des Soviets constituera un monument vraiment digne du grand écrivain. Tirés sur un très beau papier, imprimés avec des caractères nets, clairs, fondus spécialement pour cette édition, ces volumes, très bien reliés, sont vraiment présentés comme des livres de luxe. Pour ce qui est des textes, deux Commissions ont été instituées pour étudier les innombrables documents conservés en différents musées et archives. Une de ces commissions, celle de la *Rédaction générale*, a pour président celui que Tolstoï lui-même avait choisi pour exécuteur testamentaire, son ami des trente-cinq dernières années de sa vie, V. Tchertkov. Sous la présidence de ce fervent tolstoïen, qui, sûrement, connut mieux que personne les sentiments et les pensées intimes de l'illustre écrivain, ont travaillé : Alexandra Tolstoï, la fille cadette et préférée de Léon Tolstoï ; son secrétaire, M. Goussiev, et MM. Pixanov, Sakouline, Zialovsky et K. Chokor-Trotzky.

A côté de cette commission fonctionne celle qui s'intitule *Commission de la Rédaction d'Etat*. Elle est présidée par le Commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharsky, qui a pour collaborateurs immédiats V. Brontche-Brouiévitch, N. Pokrovsky et S. Stepanov-Svortzvoï. Tandis que la première commission a pour tâche la vérification des textes, le contrôle

des manuscrits (peu d'écrivains ont autant que Tolstoï remanié leurs œuvres avant de les livrer à la publication ; certains romans et nouvelles de Tolstoï existent jusqu'en douze et quinze rédactions différentes), la tâche de la seconde est, comme elle le dit elle-même dans l'avertissement placé en tête du premier volume des *Œuvres complètes* :

Le contrôle, en vue de conserver, précisément, le texte complet et objectif. La Commission de Rédaction d'Etat n'a ni l'intention ni le mandat de cacher ou de supprimer quoi que ce soit de l'héritage littéraire de Tolstoï.

Toutefois, plus loin, elle reconnaît :

Que certaines circonstances peuvent empêcher de publier tels ou tels documents touchant des personnes encore vivantes, et que d'autres peuvent forcer à réfléchir sur la nécessité d'introduire dans l'Œuvre complète certains mots ou phrases...

Comme on le voit, ce sont là presque les mêmes motifs qui ceux invoqués jusqu'aujourd'hui contre la publication intégrale du *Journal* des Goncourt.

Mais, malgré ces réserves, il est certain qu'au point de vue de l'intégralité des textes, l'édition soviétique des *Œuvres complètes* de Tolstoï est parfaite. Et même, si l'on en juge par les deux volumes parus, l'édition est presque trop complète, et on aurait pu sans dommage, au contraire, omettre certaines pages qui ne présentent aucun intérêt, ni historique, ni littéraire. Ainsi, de ces deux volumes parus, le premier contient *L'Enfance*, d'abord le texte de cette nouvelle tel qu'il fut établi définitivement dans sa quatrième rédaction, publiée en 1856. C'est le texte le plus complet. On donne ensuite la première rédaction d'un roman inachevé qui a pour titre *Quatre époques du développement de l'homme*. De ce roman, publié ici pour la première fois, sont sortis plus tard *L'Enfance*, *L'Adolescence*, *La Jeunesse*. Puis viennent les 2e et 3e versions de *L'Enfance*, en grande partie inédites. La Commission de rédaction a ajouté à cela ce qu'elle appelle *Les Expériences de la Jeunesse de Tolstoï*. Ce sont des extraits de ses cahiers d'écolier, et là, vraiment, il y a des pages dont on ne saisit pas l'utilité. Citons, entre autres, un petit exercice intitulé *L'Aigle* :

L'aigle est le roi des oiseaux. On raconte qu'un garçon se mit un jour à taquiner un aigle. Celui-ci se fâcha et le mordit à mort.

Et il y en a pas mal dans le même genre.

Plus intéressantes déjà sont les notes de Tolstoï adolescent sur deux chapitres des *Caractères* de La Bruyère, des réflexions que lui suggère le discours de Jean-Jacques Rousseau sur l'influence pernicieuse des sciences sur les mœurs, etc. Mais quel intérêt peut présenter *la traduction* par Tolstoï d'un passage du *Voyage sentimental* de Sterne? Les rédacteurs des *Œuvres complètes* disent eux-mêmes que cette traduction est d'un très mauvais russe. Cependant, elle se place à l'époque de *L'Enfance*, ce qui permet de penser que ce qu'on nous donne pour une traduction de Tolstoï n'est peut-être qu'une copie qu'il aurait faite d'une traduction quelconque.

Dans le second volume paru, le 6e dans l'ordre des *Œuvres complètes*, nous trouvons *Les Cosaques*, avec de multiples commentaires et de nombreuses variantes dont plusieurs jusqu'alors inédites. Dans une des préfaces du premier volume, les rédacteurs disent que « les mots trop crus ou obscènes qui se rencontrent parfois dans les textes ne seront pas imprimés, mais que par un chiffre, entre parenthèses, on indiquera le nombre des mots omis ». Nous pensons que c'est là une erreur et qu'il fallait laisser à Tolstoï la responsabilité de toutes les expressions qu'il a employées. Dans l'édition complète de Voltaire, de Kehl, il n'y a aucun mot d'omis. Il y avait d'autant moins de danger à tout garder que l'édition entreprise par l'Etat soviétique n'est pas destinée au grand public : le tirage est limité à 1.500 exemplaires, et chaque volume (il y en aura 90) coûte 60 francs.

Les 90 volumes que comportera l'édition complète sont répartis en trois groupes : 1° Les œuvres artistiques et théoriques (pédagogiques, philosophiques, religieuses, etc.) ; 2° le journal et les carnets ; 3° la correspondance. Le premier groupe comptera 43 volumes ; le second 13 volumes, en tout 200 feuilles dont 17 seulement ont été déjà publiées ; les carnets sont encore complètement inédits. Enfin, la correspondance formera 31 volumes ; les deux tiers environ sont encore inédits.

Les trois derniers volumes de l'édition seront consacrés aux index bibliographique, alphabétique et chronologique. L'édition complète ne comptera pas moins de 400 illustrations. Respectueux de la volonté de Léon Tolstoï, les rédacteurs ont fait imprimer sur chaque volume : « *Reproduction libre pour tous les pays* »,

de sorte, comme le dit Tchertkov dans sa préface, que cette édition des *Œuvres complètes* de Tolstoï, entreprise pour commémorer son centenaire, « aura le caractère d'un véritable monument international élevé à l'un des plus grands penseurs de notre temps ».

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Shorter Novels of Herman Melville, Horace Liveright, New-York. — Sherwood Anderson : *Hello Towns !* (même éditeur). — Harold Loeb, *Tumbling-Mustard* (même éditeur). — Maxwell Bodenheim, *Sixty Seconds* (même éditeur). — Carman Dee Barnes : *Schoolgirl* (même éditeur).— *Our Exagmination round his Factification for Incamination of « Work in Progress »*, Shakespeare and Co, Paris. — Mary E. Philips : *Edgar A. Poe, the Man*, 2 vol. in-8, The John C. Winston C°, Chicago, 1926. — Mémento.

A son excellente collection de demi-luxe de « classiques », *The Black and Gold Library*, la maison Horace Liveright vient d'ajouter un premier volume de littérature américaine. Et après *L'âne d'or*, après les *Dialogues* de Platon, après les poèmes de Villon, la *Physiologie du goût*, le *Voyage sentimental*, Boccace et tant d'autres œuvres et auteurs, on se demandait quelle serait la première œuvre américaine à y figurer. A l'étonnement ou à la colère de beaucoup, sans doute, ce ne fut ni un volume de Poe, ni d'Emerson, ni même de Whitman. Et cependant, l'homme qui eut le premier l'honneur d'être reconnu comme un classique américain, Herman Melville, méritait cette distinction plus que quiconque. Car, si on admet que Poe et Emerson, bien qu'Américains, sont encore des génies par trop européens, ce qui est évident, il ne reste plus que Whitman, Melville ou Thoreau comme candidats à cette place de premier génie américain.

Chronologiquement, l'œuvre de Melville précède celui de Whitman et de Thoreau, mais ces trois hommes ne se ressemblent en rien. Si Whitman reste le phénomène le plus formidable de la littérature américaine, Melville, trop peu connu hors des pays anglo-saxons, a, dans le roman, une importance encore plus grande que celle de l'auteur des *Feuilles d'herbe* dans la poésie. Ce qui devait émerveiller plus tard le monde, ce qui devait représenter le roman anglo-saxon, le goût de la mer et de l'aventure chez un homme comme Jack London, et plus étroitement chez un Conrad ou un Stevenson, tout cela est contenu dans

Melville. Et la prose de celui-ci est tellement supérieure à tout ce qui a été fait depuis que l'on se demande comment il peut se faire qu'on lit *Lord Jim* et que personne en France ne connaît le nom de *Moby Dick*, la baleine blanche (traduit, je crois, mais complètement ignoré). Même parmi ceux qui ont parlé au public français de Melville, Régis Michaud et d'autres, tous ont insuffisamment insisté sur le rôle que joua le plus grand des romanciers de la mer. On n'a jamais dit son importance prépondérante.

Et cependant, littérairement parlant, Melville bouleversa la prose anglaise. Mais il est naturel de voir décroître, puis mourir totalement, la popularité d'un homme qui, avec *Moby Dick*, atteint la grande vente, mais, à Boston, respectable et académique, refuse de se plier aux règles de la grammaire. Commencer une phrase, et à plus forte raison un paragraphe, avec un « mais », un « *but* », c'était, en 1840, se damner. Et nous voyons sans étonnement l'homme dont les premiers livres avaient été des *best-sellers* finir sa vie comme employé des douanes à New-York.

Mais ce qui peut autrement nous étonner, c'est de nous rendre compte que l'œuvre postérieure de Melville, celle qu'il produisit une fois la première crise de déchéance passée et qu'il publia d'abord anonymement, cette œuvre-là est égale, sinon supérieure, aux premiers livres, à *Omoo*, *Typee* et *Moby Dick*. Et c'est justement un recueil de quatre de ces derniers « courts romans » que nous apporte cette réédition de *The Black and Gold Library* : **Shorter Novels of Herman Melville** (avec une introduction par Raymond Weaver). Depuis la dernière édition complète et monumentale de l'œuvre de Melville, ces nouvelles étaient épuisées et il constitue un geste de la plus grande importance d'avoir rendu au public au moins trois de ces quatre récits.

Le volume se compose de deux romans proprement d'aventure, *Benito Cereno* et *Billy Budd* ; d'un récit hautement symbolique, fataliste et qui, malgré la troisième personne employée, est peut-être une lamentation de Melville sur son sort : *Bartleby the Scrivener* ; et enfin, d'une suite de courts récits de la mer, *Les Iles enchantées*, moins importante que les autres morceaux.

M. Edward O'Brien, auteur de nombreuses anthologies de contes et nouvelles, critique spécialisé dans ce genre de travail, a

pu placer le premier de ces quatre « courts romans » de Melville, *Benito Cereno*, en tête d'une liste des quinze nouvelles les plus excellentes de la littérature américaine, et personne ne saurait le contredire. Cette histoire d'un capitaine de négrier espagnol qui reçoit très mystérieusement à bord de son bateau le commandant d'un vaisseau américain qui s'étonne de rencontrer un autre bâtiment dans les eaux désertes de l'Amérique du Sud où il vogue, est tout d'abord d'une incertitude déconcertante. Mais lorsque nous apprenons que les nègres s'étaient mutinés et que, sous peine de mort imminente, ils avaient imposé au doux Benito Cereno ce rôle énigmatique et difficile, alors nous comprenons l'immense humanité de ce personnage ambigu de noble marin réduit en esclavage, et la réussite parfaite de cette nouvelle où sont campés quatre ou cinq personnages principaux et un monde de nègres, de marins et de passagers. La forme est parfaite, l'intrigue passionnante. Nulle cassure. Melville composa ce récit comme un musicien une grande symphonie. Nous sentons ce panorama d'un îlot dans l'humanité, ce mystérieux navire, aussi réellement que si nous y avions vécu. Rien n'est description, rien narration ; le tout est un récit égal et magistralement exécuté que nous vivons sincèrement.

Le dernier écrit de Melville, le dernier aussi de ce volume, *Billy Budd*, est au contraire composé de nombreux chapitres courts où l'auteur relate la tragédie du « beau marin », celui qui est naturellement considéré par tous ses compagnons le plus beau et le plus divin de l'équipage. Et pour ce pauvre Billy Budd, un sous-officier qui n'a pas les instincts comme les autres ressent quelque chose qui, comme le dit timidement en 1890 notre auteur, s'il n'était pas un homme, serait de l'amour. Et le sous-officier rancunier développe autour du marin une intrigue qui se termine par une dénonciation pour mutinerie. Le capitaine confronte Billy Budd et son supérieur, et le jeune homme, abasourdi par cette fausse accusation, assène au sous-officier un coup de poing qui l'étend raide mort. Ici se place le débat intérieur de Starry Vere, le capitaine, contraint par toute discipline maritime à faire pendre Billy Budd, mais qui hésite devant le noble caractère qu'il perçoit dans ce noble corps indépendant et innocent. Mais le règlement l'emportera et nous assisterons à la pendaison de Billy Budd, dont le corps acceptera la mort sans

même tressaillir. Devant ce phénomène, le docteur du bord est consterné. Il ne comprend pas. On enterre Billy en pleine mer, et un de ses camarades compose une ode en son honneur. Mais cela ressemble au : « Nous avons brûlé une sainte », du soldat anglais devant Jeanne d'Arc carbonisée.

Bartleby, l'histoire de l'écrivain public dans la misère et d'une sérénité telle dans sa fantaisie qu'on le prend pour un fou, est d'un vrai *modernisme*. Comme les récits précédents, celui-ci est parfait, sans longueurs, et l'œuvre d'un grand maître.

Mieux même que ses admirables romans, ces *Shorter Novels* nous convainquent que Melville est le plus grand écrivain que l'Amérique ait encore eu.

A côté de Melville, Whitman, Thoreau, Emerson et Poe, nous avons l'impression de pouvoir ranger deux de nos contemporains : Eugene O'Neill et Sherwood Anderson. Nous attendons avec impatience le nouveau drame d'O'Neill, qui doit bientôt paraître en librairie ; et en attendant, l'éditeur Horace Liveright nous envoie un livre d'Anderson, **Hello Towns** ! Nous y constatons un déclin du romancier ; mais le prosateur reste aussi remarquable. Quatre nouvelles, que nous avons déjà signalées lorsqu'elles parurent dans le recueil *Short Stories from Vanity Fair*, sont ce qu'il y a de mieux dans le volume. Le reste est composé des articles qu'Anderson a écrits pour les deux hebdomadaires provinciaux qu'il a achetés et qu'il dirige en Virginie. Leur intérêt prédominant est le style toujours étonnant de l'écrivain, mais je crains que le volume ne passionne que les fanatiques de l'auteur de l'immortel *Winesburg-en-Ohio*.

Toujours chez le même éditeur, Horace Liveright, trois romans récents retiennent l'attention. **Tumbling Mustard** de Harold Loeb, qui emprunte son titre à un très beau poème de Malcolm Cowley, est un roman de la ville bâtie par spéculation dans les plaines du Canada. Tout vibre sur l'arrivée ou non de la voie ferrée qui déterminera la fortune des spéculateurs. Elle vient enfin, mais dans ce cadre se déroule une histoire passionnante où l'auteur a su camper des personnages d'un intérêt palpitant. La fin, un peu arbitraire, est sauvée par la fantaisie qu'y a mise Harold Loeb, fondateur, il y a quelques années, avec Kreymborg, de la revue d'avant-garde *Broom*.

Maxwell Bodenheim, admirable poète et excellent romancier,

continue la lignée de ses œuvres d'imagination avec **Sixty Seconds**. En une minute, celle qui précède son exécution, un assassin revoit toute sa vie. Le prétexte n'est pas nouveau, mais Bodenheim en profite pour attaquer librement la société, dont son personnage est une victime en somme innocente. C'est une des plus belles proses américaines, dans laquelle l'auteur nous retrace les aventures de John Musselman, ce pauvre qu'une civilisation de riches a mené à la chaise électrique.

Une prose moins artistique sert à Carman Dee Barnes, jeune écolière de 16 ans, pour son roman **Schoolgirl**, où elle expose, sans but de réforme, assure-t-elle, l'état des pensionnats de jeunes filles en Amérique. Ce chroniqueur connaissait des faits pareils, mais la plupart des Américains ne veulent pas les voir. Ce roman aura beaucoup fait s'il ouvre quelques paires d'yeux. Au surplus, il est de lecture tout à fait agréable, étonnamment bâti, et dévoile, dans un livre qui se justifie par son intérêt social et littéraire, un talent qui peut beaucoup donner par la suite.

Shakespeare and Company, à Paris, publie un volume de commentaires sur la nouvelle œuvre de James Joyce qui paraît dans la revue américaine de Paris, *Transition*. Ce recueil, **Our Exagmination Round his Factification for Incamination of « Work in Progress »**, comprend des essais de Victor Llona, Stuart Gilbert, Marcel Brion, Eugène Jolas, Elliot Paul, William Carlos Williams, John Rodker, Robert Sage, Robert Mc Almon, Frank Budgen, Samuel Beckett et Thomas Mc Greevey. Tous louent la nouvelle œuvre de Joyce et nous regrettons de ne pouvoir reprendre leurs arguments en détail. Quoi qu'il en soit, *Work In Progress* est un document déconcertant qui, bien qu'il ne se compare pas, comme on nous l'affirme, à Rabelais, Dante et Shakespeare, mérite de l'étude. Pour le connaître, le petit volume d'essais que voici est un précieux manuel.

Nous avons demandé à un spécialiste de Poe son avis sur un livre qui méritait d'être signalé et nous sommes heureux de le donner ici. Il s'agit de l'ouvrage de Miss Mary E. Phillips : **Edgar A. Poe, the Man** ; 2 vol. in 8°, « with a foreword by James H. Witty », 1685 pages, 435 illustrations.

Voici un ouvrage indispensable à tous les admirateurs et détrac-

teurs de Poe, aux bibliothèques comme aux amateurs et aux étudiants. Miss Mary Phillips, qui admire Poe bien plus que ne le fait la majorité de ses compatriotes, a consacré dix-sept années de sa vie et sacrifié sa vue à la rédaction de cette *exhaustive* biographie de son auteur préféré. *Love's labour* not *lost*. Cent vingt-sept collaborateurs lui son venus en aide. Nulle part on ne trouvera documentation « textuelle » et iconographique si abondante, si variée, si sûre.

Et pourtant, en dépit de son admiration « enthousiaste », cette intègre puritaine de Boston a gardé un courageux amour de la vérité, qui lui fait avouer les plus manifestes faiblesses physiques et morales du poète génial. Ces faiblesses, du reste, elle les explique et les excuse, avec attestations médicales à l'appui, par une fâcheuse hérédité morbide, par « de périodiques crises d'épuisement nerveux ». « Son esprit se trouvait détrôné par les accès de cet épuisement nerveux ; son délire s'aggravait de l'abus même des stimulants auxquels il demandait quelque soulagement »... Nous avons nous-même poussé plus loin encore ces recherches pathologiques en une thèse médico-littéraire qu'en 1905 approuva l'Académie de Médecine.

Cette explication scientifique se trouve être l'indulgence même. Elle montre jusqu'à l'évidence tout ce qu'il y eut de pathétique dans le sombre destin de l'auteur du *Corbeau* et de tant d'œuvres extatiques ou macabres. Elle rend encore plus attrayante cette tragique figure, « cette victime d'une psychologie anormale », pour tous ceux que n'aveugle pas à l'égard des dures vérités de la vie une admiration stupidement béate en son inconscience ou en son parti pris.

Si l'on veut être perspicace et loyal, en même temps que généreux, l'on ne saurait désormais parler de Poe avec autorité sans utiliser ce précieux livre de bonne foi, d'une parfaite « décence » littéraire et morale. Que de prétentieuses sottises d'ignares pontifes qui manient lourdement l'anathème se seraient épargnées, à propos du « *Spirit of the Perverse* », par exemple, et de la « *Philosophy of Composition* », si l'ignorance même de la langue anglaise ne les enfermait pas, hagards, dans l'étroite prison d'une légendaire tradition depuis longtemps périmée. — ÉMILE LAUVRIÈRE.

Mémento. — Nous avons encore quelques traductions à signaler : *Préjugés*, par H. L. Mencken (Boivin), traduit par Régis Michaud. Ce livre, sur lequel nous reviendrons sans doute, bien que Mencken n'ait pas l'importance qu'on lui prête, nous fait presque renier quelques-uns de nos jugements sévères sur M. Régis Michaud, qui a fait ici un très beau travail. M. Constant de Horion, jeune écrivain belge, a donné deux traductions admirables d'Arnold Whitridge, *Sacha Guitry* et *Charles Maurras* (La Pensée latine). Le lecteur doit nécessairement

s'intéresser plus au traducteur qu'à l'auteur qui, lui, n'a qu'une valeur documentaire.

Au sujet des revues américaines, elles nous réservent, certes, toutes les surprises. En voici une, *JAPM* (Just Another Poetry Magazine) qui est un *hebdomadaire* (oui, oui, s'il vous plaît !) *de poésie*. Elle paraît à Atlantic City et chacun de ses numéros est une petite anthologie où on ne trouve que des choses de grande qualité. Son éditeur, Benjamin Musser, publie aussi *Contemporary Verse*, une revue mensuelle de poésie.

The Dial, qui a rendu de si grands services aux lettres et à l'art américains et internationaux, a cessé de paraître avec son numéro de juillet. Dommage !

Par contre, une nouvelle petite revue d'avant-garde que nous avons déjà signalée, *Blues*, fait des étincelles. Ces jeunes gens suivent dans la voie des cubistes, dadaïstes, surréalistes, et compagnie, mais lorsqu'ils se seront un peu ravisés, ils seront capables de tout.

New-York Magazine a fait son apparition, lui aussi. Plus qu'une revue, c'est un journal mensuel bilingue de la colonie française de New-York. Il fera sûrement mieux que son premier numéro, encore un peu trop informateur. Nous y reviendrons.

HAROLD J. SALEMSON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

LA CRITIQUE. — Robert Giusti : *Critica y Polemica*, Editions « Buenos Aires », Buenos-Ayres. — Armando Donoso : *La Otra America*, Calpe, Madrid. — Mémento.

A plusieurs reprises, j'ai dit ici que **la Critique** était aujourd'hui cultivée avec dilection dans les lettres hispano-américaines, ce qui est très satisfaisant, car le développement de ce genre ne peut se produire que quand une littérature a atteint une certaine maturité. Mais le véritable esprit critique existe-t-il dans cette littérature, cet esprit d'acuité et d'indépendance qui permet d'avoir des vues claires et de les exprimer sans détours ? A cause du caractère un peu trop véhément des Hispano-Américains, la plupart des critiques ne parviennent pas à se débarrasser de leurs sentiments personnels envers les auteurs : amitié ou hostilité, sympathie ou antipathie. Ainsi, dans leurs pays, le pamphlet ou la charge ont été de tout temps en faveur, et *l'éloge* y est aujourd'hui à la mode. Le nombre des articles ou des monographies

qui portent ce mot comme titre est stupéfiant : *Eloge de M. Untel*, *Eloge de M. de La Palice...* Dans certains pays, cette impulsion sentimentale prend une amplitude nationaliste ; en d'autres, au contraire, elle est anti-nationaliste. En Argentine, il y a des critiques qui n'écrivent plus que sur les auteurs nationaux, et, au Chili, il en est qui se plaisent à faire le silence sur les écrivains du pays, surtout si ceux-ci sont à l'étranger. D'autre part, les Lettres rapportant peu, la plupart des critiques sont enclins à une production hâtive et sans méthode. Les livres qu'ils publient sont généralement des recueils d'articles et ces articles ne nous donnent presque jamais les indications bibliographiques et les dates indispensables, et moins encore les sources au bas des pages. Les monographies bien faites sont rares et les livres consacrés à un seul auteur à peu près inconnus. Enfin, la fascination que les littératures étrangères ont toujours exercée sur ces pays jeunes place aujourd'hui les critiques dans une désorientation lamentable. Les courants d'avant garde, qui ont pénétré bruyamment, ont conduit certains à les approuver entièrement, en pensant qu'il s'agissait d'une nouvelle ère littéraire appelée à s'imposer, tandis qu'ils en on poussé d'autres à les combattre sans restriction, en les considérant comme de simples caprices passagers. Or, deux tendances existent en ces courants : *l'internationalisme* et la *forme schématique*, qui ne peuvent convenir à une littérature jeune ne possédant pas encore de roman, de théâtre, d'essais et même de poésie véritablement autonomes ; mais il s'y trouve aussi d'autres tendances, comme celles de la *forme dépouillée* d'oripeaux littéraires et celle de *la psychologie intégrale*, du conscient et de l'inconscient, qui sont parfaitement adaptables. Ainsi donc, le magnifique mouvement autochtone qui depuis une vingtaine d'années est en train de créer les véritables lettres hispano-américaines: le mondonovisme, se trouve gêné dans son développement, et les jeunes auteurs commencent à être atteints de ce bovarysme intellectuel qui stérilisa la génération moderniste. Cependant, la critique ne réussit pas à dégager la formule propice et unique qui, pourtant, pourrait se concréter en deux principes :

a) Créer avec les éléments propres de l'âme, la tradition, l'ambiance nationales ;

b) Extraire l'élément nouveau, indispensable à toute création,

du goût personnel et non des procédés à la mode toujours éphémères.

(Tel est le critérium qui m'a toujours guidé, dans ces chroniques, et qui continuera de m'inspirer.) Tout ceci ne veut pas dire qu'il n'y ait pas dans les Lettres hispano-américaines de critiques sagaces et plus ou moins méthodiques. Il en existe et je vais précisément m'occuper de deux d'entre eux.

Roberto Giusti, fondateur, en compagnie d'Alfredo Bianchi, de la revue *Nosotros*, de Buenos-Ayres, nous a donné déjà deux volumes des travaux qu'il avait publiés dans cette revue, sous le titre de **Critica y Polemica**. Il vient d'en former un troisième aussi riche et aussi intéressant que les précédents. A côté d'un article sur le maître de la *Vie en fleur*, et de quelques pages de polémique, nous y trouvons notamment diverses études consacrées aux romanciers argentins en général et à B. Lynch, R. Guiraldes et E. Larreta en particulier, du plus grand intérêt. En parlant de son précédent recueil, j'ai dit que Giusti ne s'intéressait qu'aux auteurs de Rio de la Plata et que je serais heureux s'il me prouvait le contraire en un prochain ouvrage. C'est ce qu'il a fait dans le présent. Il s'occupe avec admiration d'un écrivain colombien, B. Sanin Cano, qu'il salue « comme un maître du lignage de Montalvo, de Marti, de Rodo, dont la parole pourrait servir d'exemple et de conseil». Parfaitement. Bien que voué entièrement au journalisme, Sanin Cano est un écrivain de premier ordre et ses articles de véritables essais concernant la culture et la politique internationales de l'Amérique latine. Il serait à désirer qu'il se décidât enfin à publier ces articles en recueils qui serviraient, en réalité, d'exemple, de conseil et aussi d'orientation, sur tout ce qui se rapporte au terrible conflit avec l'impérialisme des Etats-Unis. Espérons qu'en ses prochains livres Giusti continuera de s'occuper avec autant de discernement d'autres bons auteurs du continent latino-américain.

Armando Donoso, Chilien, s'est consacré à étudier les auteurs de son pays et aussi des autres pays hispano-américains en divers livres dont je me suis occupé ici. En un récent volume : **La Otra America**, il nous offre trois études minutieuses et approfondies sur trois excellents écrivains de son pays : le romancier Edouard Barrios, la poétesse Gabriela Mistral et le polygraphe de renommée mondiale José Toribio Medina. Mais que signifie ce

titre : l'Autre Amérique ? Il y a quelque temps, le romancier espagnol Pio Baroja a publié un livre dans lequel il attaque l'Amérique Latine, la qualifiant, à ce qu'il paraît (je n'ai pas lu ce livre) de continent imbécile, et les écrivains hispano-américains de sauvages, de singes, que sais-je. Donoso veut prouver à Baroja qu'il y a une autre Amérique qui ne mérite pas de tels brocards. Mais ce faisant, il admet comme réalité la *fantaisie* du romancier espagnol. Or, celui-ci attaque furieusement certains écrivains, comme Ricardo Rojas et Jose Ingenieros, auxquels Donoso a consacré auparavant des articles remplis d'éloges. D'ailleurs le livre de Baroja ne peut pas être pris au sérieux. Cet écrivain, qui est un romancier éminent, n'est pas un esprit critique. Puis il est Basque et il a les préjugés de sa race. Les Basques, qui se croient d'une race voisine de celles du Nord, ont la race latine en horreur et pour cela sans doute n'aiment pas l'Amérique espagnole. Je me souviens qu'une revue de Bilbao n'a pas voulu reproduire un très bel article de Jean Royère, parce qu'il y était parlé élogieusement de la latinité. Mais les Basques ne se rendent-ils pas compte qu'en parlant de latinité il ne s'agit pas de race, mais de culture, et qu'ils sont, eux-mêmes, latins à ce point de vue? N'ont-ils pas le concept du droit, les humanités classiques et le catholicisme de tous les peuples dit latins ? Et que l'on ne croit pas que je méconnais les Basques, car j'en suis moi-même par ma bisaïeule paternelle, doña Lucia Arteaga, mariée à don Pedro Contreras de Astorga. Donoso présente aussi, comme représentant de *son* autre Amérique, l'écrivain Raphaël Barrett, Espagnol résidant au Rio de la Plata, et le sculpteur Totila Albert, fils d'Allemands et fixé en Allemagne. Il s'occupe aussi du critique dominicain Pedro Henriquez Ureña. Mais il ne nous parle que de son livre *La versificacion irregular en la Poesia castellana*, et pour reprocher à l'auteur de se consacrer à des travaux d'érudition vaine et inutile. Je n'ai pas reçu le livre d'Henriquez Ureña, mais, connaissant son talent et son labeur, je ne puis croire que ce livre soit inutile ni vain. E. Diez Canedo, qui connaît *La Versificacion irregular*, est du même avis. Donoso nous a donné encore un autre volume de critique dans lequel il s'occupe longuement de deux grands écrivains étrangers et d'un éminent romancier espagnol : *Dostoievski, Renan, Perez Galdos*. Ce sont des études minutieuses et ferventes, qui contribueront efficace-

ment à la diffusion de ces excellents auteurs en Amérique espagnole.

MÉMENTO. — Gonzalez Paris Lozano : *Antonio Gomez Restrepo*, Imprenta Siglo XX, La Havane. Intéressante étude sur l'œuvre de cet excellent écrivain colombien. — F. Monteverde Garcia Icazbalceta : *Manuel Gutierrez Najera*. Secrétariat de l'Instruction Publique, Mexico. Pages intéressantes sur ce fameux poète mexicain, où l'on trouvera des détails inédits sur sa vie. — Sous le titre de *Revista de Educacion*, a commencé de paraître à Santiago (Chili) une revue de pédagogie, de lettres et d'art particulièrement intéressante ; elle est publiée par le ministère de l'Instruction Publique et ses directeurs sont Isaias Cabezon et Tomas Lagos. A côté d'études pédagogiques, nous y rencontrons des articles sur l'archéologie, le folk-lore ou la vie nationale très curieux, comme « Décorations des tissus créoles », par R. Renjifo ; « Les Agriornis », par E. Gigoux ; « Considérations à propos du meuble national », par A. Zuñiga ; « Art indigène chilien », par B. Latcham ; ces articles sont accompagnés de nombreuses illustrations. C'est une revue qui devrait être lue par tous ceux qui s'intéressent à la culture traditionnelle et actuelle du Chili.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Max Eastman : *La Jeunesse de Trotzky*, traduit par Madeleine Max, N. R. F.

Un livre sur Trotzky en ce moment est évidemment un livre de la plus grande actualité. Le chef de l'opposition gauche des bolcheviks russes, exilé du pays des Soviets par Staline, ou peut-être envoyé par lui à l'étranger avec mission secrète — qui le sait au juste ? — est appelé sûrement à jouer encore un rôle important. M. Max Eastman, auteur du livre *la Jeunesse de Trotzky*, était tout indiqué pour écrire une biographie du leader bolchévik. Ecrivain américain, bolchévisant ardent, exclu pour cette raison du parti socialiste américain : il passa plus de six mois en Russie Soviétique, en 1923-1924, la période de la crise la plus aiguë dans le parti communiste, noua des relations étroites avec Trotzky et se documenta amplement sur la vie intérieure de l'organisation au pouvoir. Lors de la lutte acharnée entre Staline et Trotzky, il se rangea résolument du côté de ce dernier et publia sa première étude sur la Russie contemporaine — *Depuis la mort de Lénine*

(édition française de la N. R. F. Paris, 1925) — où il défendait chaleureusement la cause de son ami. Maintenant il revient à la charge, mais d'une façon détournée, continuant à viser le même but — la défense de Trotzky — sous forme d'une biographie.

Il ne faut pas demander aux admirateurs passionnés la vérité entière sur l'objet de leur passion. Ils seront en état de nous raconter beaucoup de choses exactes, davantage encore des faits captivants, mais jamais ils ne sauront dresser devant nous un tableau complet, faire revivre la réalité. Que M. Max Eastman fût un partisan acharné de Trotzky, c'était à présumer. Sous ce rapport, son nouveau livre ne nous déçoit pas. C'est toujours au superlatif qu'il parle de son héros. « Son style, lisons-nous, à la fois substantiel et éblouissant, est d'une beauté et d'une force extraordinaire » (p. VII). Sa voix est « une voix profonde — non pas énorme, liquide et lumineuse, comme celle d'un Chaliapine, — mais d'un crépitement électrique » (p. 37). Sorti du lycée, « il laissa derrière lui une traînée rayonnante d'affection et de gloire intellectuelle » (p. 38). « Jamais adolescent n'eut sur son entourage une plus grande emprise » (p. 74). La revue que Trotzky fonda à Paris, *Notre Cause*, est pour M. Max Eastman « un monument de génie et de ferveur » (p. 103). La part d'exagération est manifeste. M. Max Eastman prétend, par exemple, que « Trotzky possède un génie assez particulier qui fait que tous ses commandements sont presque toujours obéis » (p. 166). D'où vient alors son échec dans la lutte d'abord avec Lénine et ensuite avec Staline ? De l'avis de M. Max Eastman, Trotzky est « le meilleur homme d'action que le mouvement socialiste ait produit » (p. 168). Où l'a mené cette supériorité de l'action ? peut-on demander. A la déportation ! Est-ce là le couronnement d'une action habile ?

Le livre de M. Max Eastman a une valeur parce qu'il nous présente, à côté d'une quantité de faits positifs de la vie de Trotzky, un essai d'un aspect moral du chef de l'opposition gauche des bolchéviks russes. Essayons de ramasser les observations et les déductions de M. Max Eastman, éparpillées à travers son ouvrage, quel ensemble obtiendrons nous ?

Extrêmement doué, à l'école déjà il tenait la tête de sa classe. Amateur passionné de livres, il a complété par une lecture ininterrompue les lacunes de son instruction. Il s'est efforcé d'être au

courant de toutes les acquisisitions de la science moderne, mais pas tant pour s'instruire que par un « impérieux besoin d'exceller » (p. 107). « Il aimait dépasser autrui », dit M. Max Eastman. Trotzky, d'après notre auteur, est possédé d'« un désir effréné de valoir plus qu'autrui ». On l'accuse de se donner de l'importance ; M. Eastman ne le pense pas, mais il reconnaît que Trotzky possède un vif sentiment de lui-même, de ses droits et de sa dignité ; il a une énorme confiance en lui. C'est un arrogant, son arrogance est d'une « apparence monstrueuse », affirme son biographe. A côté de ces traits de caractère, on observe un trait opposé et pourtant inné à la nature de Trotzky, qui constitue peut-être la vraie tragédie de sa vie, — l'incapacité de décision. Il s'en rend bien compte lui-même, avouant à M. Max Eastman la difficulté qu'il a toujours éprouvée à se décider dans les petites choses, sans parler des grandes. Au moment, par exemple, des débats relatifs à la paix de Brest-Litovsk, il ne put prendre son parti de voter le traité avec l'Allemagne, laissant à Lénine le soin de décider. Au Congrès de Londres du parti socialiste-démocrate russe de 1893, où la façon de procéder de Plékhanov se heurta à la tactique « de pierre » de Lénine, Trotzky prit une position neutre. En relatant ces faits, M. Max Eastman prétend néanmoins que Trotzky était, dès le début de son activité révolutionnaire, un partisan de Lénine, que ce fut pour aller vers ce dernier et se mettre à son service qu'il s'échappa de Sibérie. Affirmation erronée, puisque, à son retour en Russie, en 1917, il collabora longtemps à *Notre Vie*, organe des socialistes internationalistes, et n'adhéra à Lénine que beaucoup plus tard.

Le tableau ne serait pas complet si nous n'ajoutions pas que la nature de Trotzky est dépourvue absolument d'émotivité. Comme tous les jeunes gens, il faisait à ses moments perdus de la poésie, mais « cette *poésie* était vide d'images, vide de sons, vide d'émotions », nous dit M. Max Eastman. « Son défaut le plus évident, c'est l'absence chez lui de rapide imagination sympathique » (p. 214). La perception du sentiment des autres lui est inconnue. Quand il a raison contre ses adversaires, cela prend toujours un « aspect triomphant ». Chez Lénine, dans les circonstances analogues, personne n'était heurté. Dans ses relations avec les hommes, en tant qu'individus ou petits groupes, Trotzky ne réussit pas toujours. Il « est trop rempli de sa propre volonté,

de sa propre passion pour s'orienter avec tact dans un groupe. C'est pour cette raison, conclut M. Max Eastman, que, « tout en étant un grand chef, un grand animateur et un formidable cerveau politique, ce n'est pas un grand conducteur d'hommes » (p. 195).

S. POSENER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

E. Benès : *Souvenirs de guerre et de révolution*, II, Leroux.

Dans le tome II de ses **Souvenirs de guerre et de révolution**, M. Benès, l'éminent ministre tchécoslovaque des Affaires étrangères, raconte la création de l'Etat tchécoslovaque en 1918.

Le décret du gouvernement français sanctionnant la création de l'armée tchécoslovaque fut publié le 16 déc. 1917 ; de petites divergences de vues retardèrent jusqu'au commencement de février l'accord sur le statut. La prétention des Tchèques fut dès lors que leurs troupes en France, en Italie et en Russie ne faisaient qu'une seule armée. Dès le 3 février, un décret de Masaryk déclara que les troupes tchèques de Russie, quoique plus nombreuses, n'étaient qu'une portion de l'armée qui était en France.

Le retentissement que la constitution de l'armée tchécoslovaque eut à Vienne et en Bohême fut grand. Il contribua à décider les hommes politiques tchèques à agir.

Les commencements de la constitution de cette armée avaient d'ailleurs été pénibles. Le premier groupe était composé de prisonniers faits en Roumanie et qui avaient été persuadés par Stefanik à venir en France. On les envoya dans un camp des Landes où ils se trouvaient avec des nègres et des Russes bolchevisants et étaient traités dans une certaine mesure comme des prisonniers. Un second groupe de 1.100 hommes fut logé à Cognac dans de meilleures conditions, mais souffrit de la même situation indécise, quoique nombre de ses soldats eussent combattu à Zhora. De plus, le groupe des Landes avait manqué d'officiers, et celui de Cognac en avait trop, ce qui causait des froissements.

Le 16 déc. 1917, jour de la publication du décret sur l'armée tchécoslovaque, fut un jour de joie au camp de Cognac, mais de nouvelles difficultés allaient surgir. Officiers et soldats étaient habitués aux règlements autrichiens ; les autorités militaires

françaises, avec cette vanité ridicule dont elles firent preuve aussi avec les Américains, exigèrent que les règlements français leur fussent substitués. Le commandement dut être exercé uniquement par des officiers français ; les officiers tchèques n'avaient que le droit d'apprendre et de les seconder. « Il en résulta un état d'esprit qui menaça de faire explosion. » Les Tchèques qui étaient dans la Légion étrangère demandèrent alors à être transférés dans l'armée tchèque. Ce ne fut que tard et après beaucoup de démarches que Benès l'obtint. Il en résulta une grande exaspération contre lui chez ces légionnaires. Huit d'entre eux vinrent un jour le trouver en le menaçant de mort s'il ne leur procurait pas satisfaction avant l'attaque annoncée pour deux ou trois jours plus tard. A grand'peine, il parvint à les calmer en leur représentant le tort qu'ils feraient à la nation. Ils partirent et un d'entre eux devint fou avant l'attaque ; les sept autres furent tués. Finalement, grâce à la venue de 2.500 à 3.000 volontaires américains et de 850 prisonniers envoyés par l'Italie, la division tchèque atteignit 10.000 hommes. Le général Janin, précédemment chef de la Mission militaire française en Russie, lui fut donné comme commandant.

La situation des Tchécoslovaques dans la Monarchie autrichienne offrait de grandes analogies avec celle des Polonais et surtout des Yougoslaves. Les prétentions de ces derniers, souvent contradictoires avec celles des Italiens, avaient longtemps empêché de poser les bases d'un compromis italo-yougoslave. Après le désastre de Caporetto, le désir d'y arriver crût chez beaucoup d'Italiens ; le président du Conseil Orlando y fut gagné ; mais le ministre des Affaires étrangères, Sonnino, persista dans sa réserve. Un Congrès des nationalités opprimées devait être tenu. Pour agir plus aisément sur les Italiens, il fut résolu de le tenir à Rome. Il y eut lieu avec un réel succès et acclama la guerre jusqu'à l'écroulement, non seulement de l'Autriche, mais aussi de la Hongrie ; il ne put cependant aboutir à une déclaration commune.

Avant même l'ouverture du Congrès, le gouvernement italien, sous l'influence du précédent français, avait consenti à l'organisation d'une armée tchécoslovaque en Italie. Mais ce ne fut pas sans peine. Le ministre de la Guerre, général Spingardi, n'avait voulu d'abord accorder que la formation de détachements de

travailleurs (12 février 1918). Stefánik alla en hâte à Rome pour faire changer cette décision et, vers le 25 mars, y réussit. L'accord ne fut cependant signé que le 21 avril, et les instructions spéciales qui en réalisèrent l'application furent discutées jusqu'au 30 juin. 14.000 prisonniers tchèques (sur 17.000) s'engagèrent alors à entrer dans l'armée tchécoslovaque. Le général Graziani lui fut donné comme chef. Il en défendit l'indépendance avec tant d'énergie que Diaz, à la fin d'octobre, le révoqua. Les troupes tchécoslovaques comptaient alors 18.000 hommes, plus des groupes d'héroïques *esploratori*, forts au total de 2.000 hommes. Seul, d'ailleurs, le 39e régiment prit part à la bataille d'octobre. Les Autrichiens faisaient exécuter par le bourreau les prisonniers tchécoslovaques.

Le discours de Wilson sur ses 14 points (8 janvier 1918), la polémique Clemenceau-Czernin avaient rendu plus profond l'antagonisme entre l'Autriche et les Alliés ; Masaryk en profita pour obtenir de Lansing, le 28 juin, une déclaration portant que « tous les Slaves d'Autriche devaient être affranchis du joug autrichien ». En Autriche, les opinions opposées se heurtaient. Le 6 janvier, la Diète des pays tchèques avait réclamé pour la nation « son indépendance d'Etat sur les terres historiques de la couronne de Bohême, auxquelles serait réunie la Slovaquie ». Le 27 juin, le ministre Seidler rejeta le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ; le lendemain, Baxa lui répondit que, s'il en était ainsi, les Tchèques ne pourraient obtenir satisfaction qu'au Congrès de la Paix et, les 5 et 25 juillet, les députés tchèques, en conformité, refusèrent de prendre part à la révision de la Constitution. Cela causa une grande joie aux exilés tchèques, qui avaient au contraire été très angoissés par l'amnistie accordée au commencement de juillet, parce qu'elle eût pu amener un apaisement. Benès, le 12 juillet, envoya à Prague un message optimiste pour exciter à l'intransigeance. Il se croisa avec une assurance envoyée de Prague, qui dissipa toute crainte.

Au commencement de 1918, la principale affaire pour le Conseil National était toujours le transport des troupes tchèques de Russie en France. Fin mai 1918, 45.000 hommes étaient prêts à y participer. Mais la politique des Alliés vacillait et par moments ils songeaient à intervenir en Sibérie ou par Arkhangel contre les Allemands, auxquels obéissaient les Bolcheviks. Cependant ceux-

ci avaient conclu (le 16 février avec Masaryk, le 26 mars avec la section russe du Conseil National) des accords pour laisser partir les Tchèques, mais ils y exigeaient un désarmement partiel de ces derniers qui se méfiaient. Leurs troupes étaient étendues sur le chemin de fer sibérien de Tcheliabinsk jusqu'au delà d'Irkutsk, quand, le 14, se produisit dans la première ville un premier conflit. Le 20 suivant, Trotsky fit arrêter les négociateurs tchèques. Le 23, le Congrès tchèque de Tcheliabinsk décida de ne pas se laisser désarmer et de se frayer un passage vers l'est. Le 25, Trotsky ordonna de désarmer les Tchèques. Le 4 juin, les ambassadeurs alliés protestèrent contre cette mesure; le 8, l'ambassadeur allemand la réclama.

Pendant ce temps, les troupes tchécoslovaques agissaient : le 29 juin, elles occupèrent Vladivostok ; le 4 juillet, elles prirent Oufa (à l'est du Volga); le 7 juillet, le Comité exécutif de l'armée (qui était à Penza, à l'ouest du Volga) donna même l'ordre de changer la direction de la marche et de faire front contre les Allemands à l'ouest. Les Alliés devinrent encore plus hésitants sur la conduite à suivre. Pourtant, ils demandèrent aux Japonais d'effectuer un débarquement à Vladivostok pour protéger l'arrière de l'armée tchécoslovaque ; il eut lieu le 2 août. Finalement, le 24 août, on se décida à envoyer Janin et Stefànik pour ramener les Tchécoslovaques, en France. Pendant ce temps, ceux-ci continuaient leurs combats, mais étaient de plus en plus désillusionnés au sujet de la coopération avec les Blancs. Le 4 octobre, les Tchécoslovaques, s'étant convaincus que ceux-ci ne reprendraient pas le dessus, commencèrent à battre en retraite. Quand Stefànik et Janin, au milieu d'octobre, arrivèrent, ils se convainquirent qu'elle s'imposait. Le 18 nov., se produisit la catastrophe de Koltchak ; le 30 décembre, Oufa fut perdu. Les soldats tchèques, qui savaient que leur patrie était délivrée, exigèrent leur retour.

Pendant ce temps, le Conseil National progressait. Le 9 août, Balfour le reconnut comme *trustee* des intérêts tchèques ; les 3 et 10 sept., il signa des traités avec l'Angleterre et la France. Vers le 15 sept., les Etats-Unis le reconnurent comme gouvernement *de fait*. Informée de ces succès par Benès, la Délégation Nationale tchèque de Prague refusa le 29 sept. au Cabinet Hussarek sa coopération, protestant « ne plus croire à aucunes

promesses ». Deux jours avant, Wilson avait déclaré qu'une paix résultant d'un compromis serait immorale. Le 14 oct., le Comité National de Paris proclama l'indépendance de la Tchécoslovaquie et se constitua en gouvernement provisoire. Le 18 oct., Wilson déclara ne plus pouvoir traiter avec l'Autriche. Benès l'annonça aussitôt à Prague ; sa lettre fut saisie à Vienne, mais le gouvernement n'osa pas poursuivre ceux à qui elle était adressée et leur donna des passeports pour aller en Suisse. Les délégués tchèques de Prague et de Paris en profitèrent pour se réunir le 28 oct. à Genève. La question des frontières les occupa d'abord ; il fut résolu de revendiquer celles historiques de la Bohême. La question de Teschen (qui mettait en conflit avec les Polonais) fut ajournée. Kramar, le futur président du Conseil, se déclara pour la Monarchie, mais la majorité décida d'adopter la forme républicaine.

La défaite de Vittorio Veneto suivit. Le 27 octobre au soir, le Comité National tchèque de Prague, en ayant été informé, décida que la révolution aurait lieu le lendemain. Mais simultanément les Allemands de Bohême, ayant appris aussi la défaite, demandèrent du secours à Dresde. Le 28 oct. au matin, le Comité tchèque, voyant la capitulation d'Andrassy devant Wilson, agit aussitôt : il s'empara de l'Office du blé pendant que les rues se remplissaient d'un peuple joyeux de la délivrance.

La garnison s'était divisée ; Tchèques d'un côté, Magyars de l'autre. Ses chefs craignaient le bolchévisme. Après négociation, ils consentirent à prendre l'engagement de faire partir les troupes étrangères.

Le lendemain 30 octobre, les Allemands de Bohême se constituèrent en Bohême allemande et en pays des Sudètes, et le 30, l'Assemblée de Vienne ratifia ces créations.

Benès était revenu de Genève à Paris. Sur sa demande, dès le 4, il fut invité à siéger à la Conférence des Alliés à Versailles et à celles chez le colonel House, rue de l'Université. Il y fut réglé comment, conformément aux conditions de l'armistice, des troupes alliées seraient transportées d'Italie et des Balkans en Bohême. Les Allemands en eurent le soupçon et commencèrent à rassembler un corps à Görlitz.

Le 14 nov., l'Assemblée Nationale tchèque se réunit à Prague. A l'unanimité, elle nomma T. G. Masaryk président de la Répu-

blique, puis un délégué slovaque demanda le secours des Tchèques contre les Hongrois. Ces derniers, en effet, revendiquaient la Slovaquie à raison de leur droit « historique » comme les Tchèques revendiquaient les Allemands de Bohême. Or, l'art. 17 de la capitulation conclue avec Franchet d'Esperey par les Hongrois disait que provisoirement l'administration locale resterait confiée aux Magyars, sauf en Croatie et Slavonie. Les Magyars en concluaient qu'eux seuls avaient le droit d'occuper la Slovaquie. « La nouvelle de la conclusion de l'armistice par Karolyi éclata comme une bombe en Bohême et en Slovaquie. » Environ 1.100 Tchèques avaient occupé une partie de celle-ci. A partir du 10 nov., deux divisions hongroises commencèrent à les expulser. Les Tchèques télégraphièrent à Benès pour obtenir l'appui des Alliés. Le 27 nov., ce dernier obtint l'envoi d'instructions ordonnant le retrait des troupes hongroises et reconnaissant aux troupes tchèques à titre d'alliées le droit d'occuper la Slovaquie. Mais la frontière entre la Slovaquie et la Hongrie restait litigieuse. Les Hongrois ne voulaient pas négocier à son sujet avec les Tchèques, proposant aux Slovaques leur autonomie dans les limites de la Hongrie à titre de « Suisse orientale ». Finalement, vers le 15 décembre, Benès obtint l'envoi d'un ordre prescrivant aux Hongrois d'observer la ligne de démarcation souhaitée par les Tchèques et fixée par les Alliés, et non celle qui avait été fixée le 6 déc. dans un accord entre le gouvernement hongrois et le ministre tchèque. Les Hongrois y virent un acte « d'arbitraire brutal ».

Restait la question des Allemands de Bohême. Le 16 déc., le chancelier autrichien demanda l'arbitrage des Alliés à leur sujet. Benès obtint sans difficulté le rejet de cette demande par Pichon (21 déc.) Les Anglais donnèrent leur consentement avec plus de peine. Les Américains furent intraitables et ne consentirent à reconnaître « les limites historiques » qu'à titre provisoire, jusqu'à la décision du Congrès de la Paix.

Le livre de M. Benès contient beaucoup plus que cette analyse ne peut le faire supposer. Il est à certains points de vue une histoire diplomatique de la guerre.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Charles Léger : *Courbet.* (Coll. Maîtres d'autrefois). Avec de nombr. reproductions; Edit. Crès. 225 »

Finance

Irving Fisher : *L'illusion de la monnaie stable.* Préface de Francis Delaisi; Payot. 20 »

Histoire

Benedetto Croce : *Histoire de l'Italie contemporaine 1871-1915,* traduction française de Henri Bédarida; Payot. 30 »

Jean Genet : *Histoire des peuples shoshones-aztèques. (Amérique du nord et Amérique centrale)*; Edit. Genet. » »

François de La Rochefoucauld : *Souvenirs du 10 août 1792 et de l'Armée de Bourbon,* publiés par Jean Marchand. Préface du duc de La Rochefoucauld; Calmann Lévy. 12 »

Emil Ludwig : *Bismarck,* traduction française de A. Lecourt. Avec plusieurs portraits; Payot. 40 »

Maurice Soulié : *Autour de l'aigle enchaîné. (Le complot du Champ d'Asile).* Avec 9 illust. et une carte; Marpon. 15 »

Linguistique

Paul Crouzet et Armand Fournier : *Les Ponts romains.* I : *Du latin à l'anglais*; Didier. 18 »

Littérature

Etienne Aubrée : *Lucile et René de Chateaubriand chez leurs sœurs à Fougères.* Avec des illust.; Champion. 25 »

Francis de Croisset : *La vie parisienne au théâtre;* Grasset. 15 »

Divers : *Hommage à Charles Péguy.* Avec des illust. et des textes inédits; Nouv. Revue franç. 12 »

Bernard Fay : *Littérature française,* nouv. édit. revue, mise à jour et augmentée; Kra. 15 »

Carlos Fischer : *Les Salons* (Coll. *La vie au XVIII^e siècle*). Avec de nombr. reprod. de tableaux ou dessins de l'époque; Marcel Seheur. » »

Stanislas Fumet : *Le procès de l'art.* (*Le Roseau d'or,* 4^e série, n° 5); Plon. » »

Cécile Gazier : *Histoire du Monastère de Port-Royal.* Documents inédits. Préface de M. André Hallays; Perrin. 30 »

André Géraud : *Lettres à ma fille et à mon fils;* Edit. André Géraud, Port-Sainte-Marie, Lot-et-Garonne. 4 »

André Géraud : *Pensées pour ma fille et pour mon fils;* Edit. André Géraud, Port-Sainte-Marie, Lot-et-Garonne. 2 »

Jean-Daniel Maublanc : *Rétrospectives.* Avec 20 bois gravés par Jean Lugnier; Le Rouge et le Noir. » »

Jean Moura et Paul Louvet : *La vie de Vatel.* (Coll. *Vies des hommes illustres,* n° 34); Nouv. Revue franç. 12 »

Giuseppe Prezzolini : *Vie de Nicolas Machiavel, florentin,* traduit de l'italien par Marthe-Yvonne Lenoir; Plon. 12 »

Rachilde : *Porraits d'Hommes.* (La Collection originale); A. et G. Mornay. 150 »

Racine : *Œuvres complètes. Théâtre de 1664 à 1667. La Thébaïde. Alexandre. Andromaque.* Texte établi et présenté par Gonzague Truc; Edit. Fernand Rocher. 18 »

Musique

Claude Laforet : *La vie musicale au temps romantique. Salons, théâtres et concerts.* Préface de Henri Malo; Peyronnet. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Georges Cahen-Salvador : *Les prisonniers de guerre, 1914-1919;* Payot. 25 »

Contre-Amiral Gordon Campbell : *Mes navires mystérieux,* traduit de l'anglais par André Cogniet. Préface du Vice-Amiral Grasset et de l'Amiral Sir Lewis Bayly. Avec de nombr. illust.; Payot. 18 »

William Martin : *Les hommes d'Etat pendant la guerre;* Les Horizons de France. 30 »

Burgrave Nicolas Zu Dohna-Schlodien : *La « Möwe », ses croisières et ses aventures,* traduit de l'allemand par René Jouan. Avec 3 croquis, 2 cartes et 11 illust. h. t.; Payot. 18 »

Philosophie

Geneviève Bianquis : *Nietzsche en France. L'influence de Nietzsche sur la pensée française;* Alcan. 15 »

Poésie

Boyer d'Agen : *Cadurciana au Lac de Némi;* Bergon, Cahors. » »

Louis Chadourne : *Accords.* Préface de Benjamin Crémieux; Nouv. Revue franç. 12 »

G. Maurice Laguirande-Duval : *Heures solitaires;* Messein. 12 »

Jean de Laplane : *Clochettes d'amour et cloches d'or;* La Jeune Académie. » »

Politique

André Duboscq : *Le Pacifique et la rencontre des races;* Fayard. 6 50

O. Lemarié : *La morale politique,* précis d'une morale civique et internationale; Alcan. 15 »

Georges Popoff : *L'invasion moscovite. Cinq mois de domination bolchevique dans une ville balte,* traduit par Henry Massoul; Plon. 12 »

Léon Trotsky : *La révolution défigurée;* Rieder. 15 »

Régionalisme

Gaston-Martin : *Nantes au XVIII^e siècle. L'administration de Gérard Mellier, 1709-1720-1729;* Presses universitaires, 2 vol., chacun 35 »

Roman

Marcel Allain : *Tigris.* N° 18 : *Crucifiée;* Férenczi. 1 75

Jacques Bainville : *Une histoire d'amour;* Cahiers libres. » »

Paul Bourget : *On ne voit pas les cœurs. (Le soupçon. La vérité délivre. Trop de remède est un poison);* Plon. 12 »

Emmanuel Bove : *Petits contes.* Avec un portrait de l'auteur par Ben Sussan; Cahiers libres. » »

A. René Brouillhet : *Belzébuth crucifié;* Delpeuch. 12 »

Bernard Combette : *L'Isolement;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jacques Deval : *Sabres de bois;* Albin Michel. 12 »

Alexandre Dumas : *Les blancs et les bleus;* Nelson, 2 vol. Chacun 7 »

Louis Dumur : *Le sceptre de la Russie;* Albin Michel. 12 »

Louis Dumur : *Le sceptre de la Russie;* Cahiers de la Quinzaine. 9^e cahier de la 19^e série. L'Artisan du Livre. » »

Edith Gérard : *Croire;* Aubanel frères, Avignon. » »

André Helle : *L'homme changé en cafetière;* Berger-Levrault. » »

Gérard d'Houville : *Le charmant rendez-vous;* Cahiers libres. » »

Henry de La Tombelle : *Nouvelles histoires comiques et féroces;* Edit. Occitania. 9 »

Pierre Paraf : *Quand Israël aima...;*

Renaissance du Livre. 12 »
Paul Pourot : *L'amour nous conduit*; Baudinière. 12 »
Gil Robin : *Noël Mathias*; Kra. 12 »
J.-H. Rosny aîné : *Puis, l'amour les emporte*; Flammarion. 12 »
André Sikorska : *La folle avoine*; Férenczi. 15 »
Anna Swansca : *Les hommes ont soif*; Renaissance du Livre. 12 »
Georges G. Toudouze : *Une femme parmi les loups*. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 9 »
S. S. Van Dine : *Philo Vance expert en crimes. La série sanglante*. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 9 »
Charles Vildrac : *L'Ile rose*. Dessins d'Edy-Legrand; Albin Michel. 15 »

Sociologie

Bernard Shaw : *Guide de la femme intelligente en présence du socialisme et du capitalisme*, version française par Augustin et Henriette Hamon; Edit. Montaigne. 20 »

Sports

Pierre Benoit : *L'auto*. (Coll. *L'homme à la page*); Nouv. soc. d'édit. 8 »

Théâtre

E. Armand : *Les loups dans la ville*, pièce en 4 actes; L'En-dehors, Orléans. 6 50
Alexandre Embiricos : *L'Empereur au nez coupé*, chronique byzantine en 5 actes. Avec une eau-forte originale de M. V. Photiadès; Jouve. 12 »
Maurice Maeterlinck : *Berniquel*. Avec un portrait par Ernest Hubert; Cahiers libres. » »

Varia

Louis-Charles Royer : *Au pays des hommes nus*. Avec 16 illust. h. t.; Edit. de France. 12 »

Voyages

Princesse Bibesco : *Jour d'Egypte*; Flammarion. 12 »
A. de Chateaubriand : *Locronan*. Avec un portrait de l'auteur par E. Hubert; Cahiers libres. » »
M. Constantin-Weyer : *Morvan*; Edit. Rieder. 12 »
W.-H. Hudson : *Un flâneur en Patagonie*, traduit de l'anglais par Victor Llona; Stock. 12 »
Alphonse Métérié : *Petit Maroc*; Edit. de l'Atlas, Marrakech. 40 »
Henry Michaux : *Ecuador*, journal *de voyage*; Nouv. Revue franç. 12 »
G.-D. Roberts : *Voisins mystérieux*, traduit de l'anglais par J.-G. Delamain; Stock. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A nos abonnés. — L'Histoire romancée. — Restaurant et « restauration ». — Rocambole. — Empros et comptines. — Le Sottisier universel.

A nos abonnés nous rappelons que notre tarif d'abonnement sera modifié à dater du premier septembre prochain (voy. page 2 de notre couverture), mais que, pour leur offrir un moyen d'éloigner l'effet de cette mesure, nous avons décidé que *tous les abonnements en cours*,

quelle que soit leur date d'expiration, *pourront* jusqu'au 31 août *être renouvelés* au tarif d'aujourd'hui *pour 3, 6 ou 12 mois*. Donc, non seulement les abonnements expirant à une date antérieure au 31 août sont renouvelables sans augmentation jusqu'à cette date, mais encore ceux qui prennent fin à une date postérieure peuvent être *jusqu'au 31 août* renouvelés par anticipation pour une période partant de leur expiration. Nous devons cependant préciser qu'un abonnement *nouveau* souscrit avant le 31 août pour ne commencer que le premier septembre sera compté au nouveau tarif. Il va de soi qu'il n'est dû aucun supplément sur les abonnements en cours.

§

L'Histoire romancée. — Dans la collection des *Aventures Extraordinaires* (1), soi-disant « à base historique et documentaire », M. Maurice Soulié publie sous ce titre : *Autour de l'Aigle Enchaîné. Le Complot du Champ d'Asile*, une biographie romancée du général Lallemand, qui, en plus d'un endroit, est un défi à la vérité historique. M. Soulié écrit par exemple (p. 35) qu'à Smyrne, Lallemand et Savary, l'ex-duc de Rovigo, « *furent très aimablement accueillis par M. Deval, le consul de France...* » Ce n'est sûrement pas aux archives du ministère des Affaires étrangères, citées à la fin du livre parmi les « sources et ouvrages consultés », que M. Soulié a puisé cette extraordinaire information, car les documents conservés dans ces archives révèlent que les deux proscrits, embarqués par les Anglais à Malte le *7 avril 1816* — et non en mai comme le veut M. Soulié — furent conduits à Smyrne, où le consul du Roi, qui s'appelait *Roussel* et non Deval, *refusa* la visite de Savary (2). La scène que M. Soulié raconte ensuite (p. 36) est de la fantaisie pure. Lallemand, au cours d'un dîner chez le consul « Deval », aurait souffleté un officier de la marine royale qui, avec une familiarité insultante, désignait l'Empereur par son patronyme : Bonaparte.

Un duel devenait inévitable. Sur quoi M. Deval... mit le général Lallemand aux arrêts dans le consulat et, le lendemain, l'embarqua pour Constantinople, afin qu'il s'expliquât avec l'ambassadeur de France, M. de Saint-Prix (*sic*).

L'ambassadeur du Roi près la Sublime-Porte était, en ce temps-là, *M. de Rivière*, qui ne vit jamais Lallemand, pour cette excellente raison que celui-ci ne mit jamais les pieds à Constantinople. En novembre 1816, il s'embarqua à Scala-Nuova à destination du Danemark, d'où il

(1) Paris, Marpon et Cie.

(2) Voyez : *Savary, duc de Rovigo à Smyrne* dans le *Monde Nouveau*, 15 avril 1925, pp. 193-198.

prit passage pour l'Amérique. La mésaventure persane de Lallemand que rapporte M. Soulié (pp. 36-40) ne mérite non plus aucun crédit, et il doit en être ainsi vraisemblablement de toute cette « aventure extraordinaire ».

Naguère, Georges d'Esparbès, en d'honnêtes romans, retraçait avec plus de verve et un plus grand souci de la vérité historique les splendeurs et misères des *Demi-Solde* et la *Légende de l'Aigle*, et il ne posait pas à l'historien.

AURIANT.

§

Restaurant et « restauration ». — Nous recevons d'un de nos lecteurs les remarques suivantes :

Sous la signature de M. André Thérive, les *Nouvelles Littéraires* publient des « querelles de langage ». En voici une (20 juillet) qui vise un mot de votre chroniqueur au *Théâtre* :

Il y a fort peu de germanismes dans le répertoire moderne du français. Raison de plus pour signaler celui-ci, que justement nous dénonce (*sic*) un correspondant alsacien :

Dans le *Mercure de France* du 15 juin, on peut lire : *On* (les Amis de Mallarmé) *se réconforte en une accueillante restauration de Valvins*. Voilà un très rare exemple de ce mot dans l'usage « littéraire ». Il appartient en effet au langage hôtelier.

La *restauration* n'est autre qu'un *restaurant*. On me dira qu'il s'applique aussi à des vide-bouteilles, à des bouchons, à des boites où « on mange à toute heure, — déjeuners, dîners, soupers », qui ne méritent pas toujours le nom de *restaurants*. Mais la distinction est absurde et l'usage dans de tels cas est de toujours prendre un titre trop noble pour la réalité. Que d'hôtels ne sont que des auberges ! et que de palaces sont de simples hôtels !

Restauration, qui est courant en allemand, ne laisse pas d'être usité dans tous les pays-frontières, Belgique, Luxembourg, Alsace, Lorraine et Suisse. Sa fortune parmi les tenants du charabia professionnel est sûrement due à des Suisses, maîtres de la mode hôtelière.

Bien entendu, on ne saurait l'adopter sans ridicule en français. Le mot *restaurant*, seul français, a jusqu'ici conquis le monde, à tel point que l'acception spéciale de *ristorante* en italien est un pur gallicisme. Pas d'ingratitude envers lui !

Dans les dictionnaires français, on ne trouve pas le mot avec l'acception qui lui a été donnée outre-Rhin.

L'Allemagne nous a d'abord emprunté le mot *restaurant* (créé en France, avec la chose, dans le courant du XVIII^e siècle) ; puis la forme *restauration* s'est introduite concurremment, sans doute parce que la désinence en *tion* est beaucoup plus commune que celle en *ant*, pour les mots empruntés au français et au latin.

D'ailleurs, en Allemagne, il y a, dans la pratique, une certaine différence entre *restaurant* et *restauration*.

En général, le *Restaurant* est d'un ordre plus élevé. Tous les locaux un peu luxueux arborent le nom de *Restaurant* ou de *Wein-Restaurant*. Le vin y est la boisson la plus usitée. On n'y trouve de la bière qu'en bouteille (*Export Bier*).

La *Restauration* est un restaurant *d'ordre moyen*, qui correspond à nos brasseries restaurants, tavernes, buffets de gare. On y consomme surtout de la bière (sous pression) ; bien entendu, on peut aussi y boire du vin, sinon, ce serait une brasserie proprement dite, *Bierhaus* (1).

En somme, il y a nuance sensible entre les deux formes. Et, à mon avis, prendre ou reprendre aux Allemands le mot *restauration* dans le sens susdit, ce serait combler une petite lacune de notre langue. Nous avons bien adopté pour de moindres raisons un tas de mots étrangers, anglais surtout.

En particulier, quoique je ne connaisse pas Valvins, mais selon la description de M. André Rouveyre, le mot *restauration*, qu'il a employé, me paraît plus adéquat, moins solennel, plus champêtre, plus riverain que celui de restaurant.

Si j'avais à conseiller M. Thérive, je lui indiquerais qu'il est mieux de ne pas être de ces rigoristes qui tiennent que la langue doit être fixée *ne varietur*. Une innovation y est justifiée lorsqu'il y a profit. Je lui signalerais des *querelles* plus justifiées et plus piquantes ; que de fois ai-je relevé sous la plume d'*universitaires notables, très notables*, des fautes qui, de mon temps, auraient été vertement relevées dans la bouche d'un enfant : *partir en Angleterre, — s'en rappeler, — demander à ce que*, etc. A ces Messieurs, si savants qu'ils soient, on voit qu'il a manqué une certaine éducation première, — l'*Etape*, comme dit Bourget.

§

Rocambole. — L. Dx. écrit dans le *Mercure* du 15 juillet, page 511 : « *Rocambole* étant mis à part pour la beauté et la sonorité du mot emprunté à une échalote d'Espagne, une sorte d'ail plus doux que l'ail commun. » C'est très exact Rocambole est, en effet, un Allium cultivé et même poussant à l'état sauvage ; j'en ai trouvé dans la forêt de Fontainebleau en juillet ; mais peut-être l'étymologie serait intéressante à connaître pour plus d'un lecteur. Rocambole vient de deux mots anglais : *Rocken*, seigle, et *bollen*, bulle.

Quant au figuré, trois vers d'un vieil auteur, dont je ne me remé-

(1) En outre, le *Bierhaus* a des locaux très vastes, souvent avec jardin, il est situé de préférence dans des quartiers excentriques.

more plus le nom, vont nous indiquer ceque signifie ce mot, à la vérité bien sonore :

> Pain dérobé réveille l'appétit.
> A tout péché la loi qui l'interdit
> Est un attrait et une rocambole.

D[r] HENRY LABONNE.

§

Empros et comptines.

Cellefrouin (Charente), 2 Août 1929.

Monsieur A. Van Gennep.

Dans le *Mercure* du 1[er] juin, vous citez :

. . . .

> Pardonnez à la vieillesse
> Qui n'peut plus serrer les fesses.

. . . .

Cela me rappelle une chanson qui, au Mardi-Gras de 1881 — ou 82 — sévissait à Poitiers. Elle avait pour titre : *La Chanson des Gorets*, et était donnée comme un vieux chant poitevin. Il me reste en la mémoire le couplet suivant ou le morceau de couplet :

> Faut respecter la vieillesse
> Et ioup tou tou la lira,
> Qui ne peut plus serrer les fesses,
> Et ioup tou tou la lirette o gué.
> ioup tou tou
> ioup tou tou.

Je serais très surpris si quelque vieux magasin de musique de Poitiers n'avait pas ce chant dans ses archives.

Veuillez agréer, etc. E. BÉQUET.

§

Le Sottisier universel.

L'agence D, que le Grand Comptoir a ouverte sur le côté du boulevard Saint-Michel qui fait face à la gare de Luxembourg... Ils s'acheminaient vers la sortie de l'agence, réservée aux employés sur la rue Royer-Collard... Ils arrivaient derrière la mairie du cinquième arrondissement, à l'angle de la rue d'Ulm et de celle de l'Estraprade. — PAUL BOURGET, « Agnès Delas », *Œuvres Libres* (juillet) pp. 1, 14 et 17.

— Les chiennes accouchent toutes seules, elles n'en meurent pas. Les femelles des oiseaux aussi. Et je suis un oiseau de mer, moi. Je me sens l'âme d'un albatros. — JULIEN GUILLEMARD, *Le mystère de l'Oiseau Noir*, pp. 151-2.

Banlieusard, pas plus haut que la ceinture, eût dit Appelle, en latin, comme chacun sait. — *L'Œuvre*, 30 juillet.

Ce n'était pas merveilleux, mais la vraie merveille, c'était elle-même, avec ses cheveux à pleines mains, d'un noir chaud et rougeâtre, son cou ferme et solide, sa superbe poitrine, ses hanches fortes et sa prestance avec laquelle Milo, l'artiste dont la renommée a traversé les siècles, aurait donné un pendant à son immortelle statue. — CHARLES MÉROUVEL, « Millions, Amour et Cie », feuilleton de *l'Est Républicain*, 24 juillet.

J'ai assisté à plusieurs courses de taureaux, attirée, comme vous le dites, par le caractère artistique et par la beauté de ces spectacles ; mais j'ai toujours observé que, lors de la mise à mort et à l'entrée en jeu des picadors, mes voisins, comme moi-même, fermaient les yeux ou les détournaient. — BLANCHE TOUTAIN, réponse à une enquête de *l'Intransigeant*, 26 juillet.

APRÈS L'ACCIDENT DE LA GARE SAINT-LAZARE. — La compagnie des chemins de fer du Nord nous a informés que la circulation des trains a été rétablie. — *L'Œuvre*, 16 juillet.

Et je me rappelle avec plaisir le mot de ce vieux lord qui me déclara : « Les deux grandes émotions de ma vie ont été Trafalgar et votre exposition ». — (D'une interview du peintre Beltran y Masses à propos de son exposition à Londres.) GUILLOT DE SAIX, *Comœdia*, 25 juillet.

C'est en 1857 que Baudelaire et Flaubert furent condamnés pour l'immoralité de leurs écrits. — E. DE CLERMONT-TONNERRE, *Au temps des Équipages*, p. 31.

[Légende d'une gravure reproduisant le tableau d'*Enée et Anchise* de Coypel, du Musée de Montpellier.] Eric portant son père hors de l'embrasement de Troyes. — *Les Peintres français du dix-huitième siècle*, publié sous la direction de Louis Dimier, pl. XXIII.

FLORIAN. Le Don Quichotte de la jeunesse, trad. par Michel Gervantès. Paris, Garnier, s. d., etc. — Catalogue de la librairie Reger Maguet, juillet 1929.

Mais surtout — et c'est l'une des leçons à tirer de l'échec de Costes et de la d'Idzikowski, — on devrait au plus vite organiser un poste de météo moderne aux Açores. Si on ne peut prétendre connaitre le temps dans tous les coins de l'Atlantique à tout moment, il est invraisemblable qu'on ne puisse savoir au moins la vitesse du vent dans la région de l'archipel des Açores. C'est uniquement une question d'accord avec l'Espagne et peut-être d'argent. — *L'Action Française*, 17 juillet.

Le 25 juillet 1909, Louis Blériot réussissait la traversée de la Manche en avion, première incursion amicale sur le continent britannique par la voie des airs, qui s'accomplit, on le sait, de Calais Sangatte à Douvres. — *Le Temps*, 17 juillet.

Le 10 avril courant a été béni, en l'église Saint-François-Xavier, le mariage de Mlle de Forsanz, fille du comte et de la comtesse de Forzanz, avec M. Claude Monnier, mort au champ d'honneur, médaillé militaire, croix de guerre. — *Ambassades et Consulats*, avril.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Comme il était aisé de le prévoir, la Bourse s'est strictement maintenue sur la léfensive au cours de cette dernière quinzaine. Toute l'attention des milieux financiers t bancaires se concentre sur la conférence internationale, laquelle est généralement onsidérée comme devant liquider les problèmes nés de la guerre.

Des horizons nouveaux seraient donc à la veille de s'ouvrir ? La chose n'est pas aussi ertaine qu'il peut sembler de prime abord. S'il est certain que de très sérieux efforts ont tentés pour établir un règlement équitable des diverses dettes et créances que les ations belligérantes possèdent les unes envers les autres, il n'en demeure pas moins ue tout est encore à organiser dans le domaine de la production.

La Conférence internationale n'est que le simple prolongement des négociations de 919. Elle ne constitue pas un élément créateur de richesses, au sens économique du not. Elle n'abolira point de barrières douanières. Elle n'ouvrira point de nouveaux lébouchés. Plus que jamais, le « struggle for life » reste la loi qui commande les elations commerciales internationales, la production mondiale ayant été considérablement accrue depuis 1914. Il ne reste plus qu'à organiser la consommation, à répartir es marchés, si l'on ne veut assister à une crise de surproduction et à une diminution e la confiance consécutivement à une concurrence déprimante.

La Bourse, plus exactement les banques, ont parfaitement conscience des difficultés conomiques de demain. En France, notamment, pour aider les industriels, nombre de os grands établissements de crédit se proposent d'organiser le crédit à long terme. Iais du temps sera nécessaire pour mettre sur pied des filiales spécialisées, puissamment utillées.

En attendant, leur attention est surtout sollicitée par des placements à court terme très émunérateurs : *call money* à New-York, escompte à Londres et à Berlin. Dans ces illes en effet, le loyer de l'argent est de beaucoup supérieur à ce qu'il est actuellement n France. Il n'y a donc aucune bonne raison pour que nos établissements de dépôt 'attachent à stimuler les négociations boursières. Et c'est bien de cet écart considérable ntre le loyer de l'argent pratiqué en France et celui en usage à l'Etranger que résulte e malaise actuel de notre marché financier.

Il est même à craindre qu'il s'aggrave s'il est démontré d'une part que de nouveaux lébouchés ne peuvent être trouvés et que, d'autre part, le loyer de l'argent pratiqué sur es principales places étrangères ne peut être abaissé. On ne voit pas pourquoi en effet des capitalistes français s'obstineraient à acquérir des valeurs françaises produisant eulement 2 o/o, alors qu'ils pourront obtenir des valeurs étrangères de garanties idenliques, offrant un revenu de 4 o/o et 5 o/o.

Les valeurs étrangères sont appelées à jouer maintenant un grand rôle dans notre économie boursière. On ne saurait oublier qu'elles pourront être négociées à Paris sans tre soumises à la dure formalité de l'abonnement au timbre.

Pour le moment, elles sont encore assez négligées, comme en témoigne l'inertie des nines d'or sud-africaines. Les Valeurs de cuivre piétinent, les avis de New-York étant eu optimistes pour ce qui concerne une éventuelle augmentation de la consommation nondiale. Les Caoutchoucs et les Pétroles sont délaissés, les facteurs favorables faisant léfaut pour le moment. Nos Rentes restent fermes, alors que les Banques sont lourdes. L'inaction est complète aux Mines, aux Métallurgiques et aux Valeurs d'Electricité.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie, (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnement doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.